

PRINCIPES
PHILOSOPHIQUES,
POLITIQUES ET MORAUX,

PAR

LE COLONEL DE WEISS,

ANCIEN BAILLI DE MOUDON, ET MEMBRE DE DIVERSES ACADÉMIES.

Nouvelle Édition.

TOME SECOND.

BRUXELLES,

ALEXANDRE DEMAT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE LA BATTERIE, N° 24.

1837.

PRINCIPES

PHILOSOPHIQUES.

TOME II.

S'il faut opter si, dans ce tourbillon,
Il faut choisir d'être dupe ou fripon;
Mon choix est fait, je bénis mon partage :
Ciel! rends-moi dupe, et rends-moi juste et sage.

Théâtre français.

IMPRIMERIE DE C.-J. DE MAT,
A BRUXELLES.

PRINCIPES PHILOSOPHIQUES,

POLITIQUES ET MORAUX,

PAR

LE COLONEL DE WEISS,

ANCIEN BAILLI DE MOUDON, ET MEMBRE DE DIVERSES ACADÉMIES.

Nouvelle Édition.

TOME SECOND.



BRUXELLES,

ALEXANDRE DEMAT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE LA BATTERIE, N° 24.

1837.

Tout dans ton livre, Weiss, me paraît réuni :
J'y trouve le savoir, l'esprit et la sagesse,
La bonté, le courage et la délicatesse.
Puis-je encor désirer ? Oui : l'auteur pour ami.

Par le marquis de Chévigni.

PRINCIPES

PHILOSOPHIQUES.

ÉBAUCHE D'UN SAGE.

C'ÉTAIT un des principes de l'ancienne philosophie, qu'on devait se choisir quelque grand homme à imiter, dont l'exemple pût diriger nos vues et nos sentimens. En effet, peu de moyens paraissent plus utiles pour se perfectionner qu'un tel modèle, malheureusement il n'est point aisé de le trouver dans la société, et il est presque aussi difficile d'en tracer un idéal. Chaque homme exigerait un autre plan et d'autres principes, calculés sur son état, ses relations, ses forces et ses penchans. — Celui qui, avec des facultés médiocres, tente des efforts sublimes, court les risques du corbeau de la fable, qui, voyant un aigle enlever des moutons, voulut suivre ses traces, fondit sur la proie, s'empêtra dans la laine, et fut

pris par les bergers. — Mais cet emblème de la témérité concerne plus les efforts de génie ou d'ambition que ceux de perfection morale, dans la carrière desquels la seule tentative devient un mérite, et où chaque pas de plus est une dégradation de moins.

Pour esquisser un modèle complet, il faudrait récapituler la plupart des maximes qui précèdent, et celles que nous établirons ci-après. Mais le portrait suivant, tiré d'après nature presque dans son entier (quoique extrait d'un grand nombre d'individus que nous réunirons dans un seul), peut suppléer à quelques lacunes, mettre quelques fragmens sous un nouveau jour, et offrir un ensemble digne d'être imité.

Le premier abord de cet être imaginaire n'a rien de frappant; il est simple, calme, ouvert, ingénu, plus mâle que gracieux, plus posé que vif, plus grave qu'enjoué, plus honnête que civil. Il n'est ni froid ni empressé, mais attentif, complaisant et discret. Son maintien n'est ni humble ni impérieux, mais tranquillement assuré. L'aisance de sa politesse indique qu'il est au-dessus de ses démonstrations extérieures : il la met moins en grimaces qu'en égards, moins en protestations qu'en procédés, moins en minuties qu'en ménagemens délicats. Sans paraître mépriser l'usage, il ne s'en laisse point avilir. Il n'aime pas se contraindre sur des misères, mais il n'exige rien des autres à cet égard, et ne se formalise jamais d'un écart d'étiquette. Sa parure est d'accord avec

sa personne : elle est simple, unie et propre. L'homme du monde découvre le goût, l'homme du commun n'est point blessé par son éclat, et l'homme de sens y voit l'indépendance de la mode. — Maître de son geste et de son œil, il accompagne tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, d'un certain air de dignité, composé d'usage du monde, de confiance honnête, et d'une courageuse insensibilité envers une critique subalterne.

Peu empressé à se produire, Ariste aime étudier le caractère de ses nouvelles connaissances avant de se livrer. Il sait se taire s'il prévoit peu de rapports dans les sentimens, ou s'il prend plus de plaisir à écouter. — On n'aperçoit ni impatience ni inquiétude dans ses discours ou ses actions; elles découlent avec tranquillité d'une âme pure et sereine. Sa franchise, sa droiture, sa bienveillance se mêlent imperceptiblement à ses paroles, et passent dans l'âme de ceux qui le fréquentent. Sa conversation est tour à tour gaie et sérieuse, légère et profonde, triviale et sublime : elle ramène indirectement vers les objets d'utilité, sans exclure les autres. — Son style un peu négligé, quoique énergiquement vrai, prouve qu'il s'attache plus à ce qu'il dit qu'à la manière dont il le dit. — Fait pour donner le ton, il paraît le recevoir; et, pour l'ordinaire, plus attentif à cacher ses lumières que d'autres ne le sont à les étaler, il préfère dans la vie commune le rôle paisible d'homme sans prétentions au rôle agité de la prééminence.

Paraît-il dans un cercle où il n'est point connu, le plus grand nombre ne remarque en lui qu'un assez bon homme qui, malgré sa simplicité, a cependant quelque chose de peu commun qu'ils ne peuvent définir, et qui leur en impose. Ceux qui n'ont que de l'esprit, ne lui en trouvent pas beaucoup, et cependant ils s'en trouvent moins à eux-mêmes : le méchant, le superficiel, ou le présomptueux, ne rencontrent son œil qu'avec un certain embarras, dont ils ignorent la cause : l'honnête et le malheureux se sentent machinalement portés vers lui ; il leur semble qu'ils ont plus de soutien, et ils augmentent d'assurance : l'éclairé se réveille au son de quelques mots peu signifians pour la foule ; il écoute, s'anime et veut plaire ; ou, écoutant en silence, il découvre sous des traits assez communs et une diction négligée les traces de la bienveillance, de la méditation, du courage et des malheurs passés.

Peu sensible au ridicule, il ne l'exerce lui-même que rarement, et qu'aussi loin qu'il le faut pour prouver qu'il sait le repousser avec les mêmes armes. La louange ne le gonfle point, les reproches ne le blessent pas. L'aveu de ses torts les diminue : il ne peut en avoir long-temps ; il revient bientôt à son caractère, et le premier instant de raison répare ceux de faiblesse. *J'étais un sot, cela m'arrive souvent,* est une de ses phrases favorites. Il craint le blâme ; mais il ose le braver lorsque son devoir l'ordonne ;

il sait aussi en profiter; c'est une occasion de s'instruire de ses défauts, dont il parle avec l'impartialité d'un tiers. Il semble que sa raison, supérieure à elle-même, l'accuse, le plaint, et regrette que sa propre imperfection ne puisse l'élever au rang où il voudrait atteindre. — Circonspect en médisance, qu'il ne se permet que dans des buts honnêtes, comme de dévoiler le fourbe, punir l'injuste, ou protéger le faible, sa délicatesse le rend plus réservé dans la critique d'un absent que d'un présent, parce que ce dernier peut se défendre. En parlant de ses ennemis, il rend justice à leurs bonnes qualités avec le même désintéressement que s'il n'avait pas à s'en plaindre.

Il fuit les contestations, soutient ses sentimens sans aigreur, n'oppose que pour s'instruire ou animer; et souvent on le vit dans le plus violent choc d'opinions, avouer sa défaite qui échappait à d'autres, dire avec une généreuse sincérité : *ce raisonnement vaut mieux que le mien*, l'appuyer de nouvelles preuves, et le mettre à portée d'auditeurs qui, par défaut de lumières, ou par prévention pour lui, n'avaient pas su l'apprécier. Ses victoires ne sont pas moins nobles : il craint de les rendre humiliantes; il veut éclairer, non offenser; il veut joindre un hommage à la vérité, non un trophée à son orgueil. — Sa grande arme contre l'opiniâtreté et la présomption, c'est de céder le premier. *Je donne si*

souvent dans l'erreur, dit-il, *que cette manière de voir pourrait bien être du nombre.....*

Il évite en général tout ce qui produit la discorde, la rivalité, la haine; il cherche à les prévenir, ou à les étouffer dans leur germe : il s'exerce à conserver la paix, l'union entre ses semblables, et il ne croit pas que les torts d'autrui l'autorisent à en avoir lui-même. — Inattentif aux petites insultes, il oppose la gaîté à l'humeur, la politesse à la grossièreté, et la modération à l'emportement : il fait plus que pardonner, il ne s'offense pas; il prend la méchanceté pour faiblesse, et la faiblesse pour excuse. Son âme est trop grande pour la haine, encore plus pour la vengeance : la douceur est son injure, et le bienfait son reproche.— Qui se connaît soi-même, attend peu des autres : il ne voit dans la plupart des hommes que de pauvres malheureux, sans cesse occupés à s'étourdir sur le poids de leur existence, et ne s'étonne pas qu'aussi profondément occupés de leurs propres infortunes, ils oublient si souvent celles de leurs semblables, et que l'égoïsme, la dureté, la fourberie soient choses si communes.

Ainsi préparé, Ariste trouve qu'on lui a déjà fait beaucoup de bien lorsqu'on ne lui a point fait de mal. Il ne s'étonne jamais de l'injustice, de l'ignorance, de la lâcheté; c'est le cours du monde; il s'y attendait : il n'est surpris que des lumières et des procédés généreux.

Deux sentimens, en apparence bien contraires, s'unissent dans son cœur : c'est le mépris des hommes joint à la plus tendre bienveillance : la bonté en est le lien. Cette union est peut-être la base la plus solide de la vraie grandeur. L'un dégage des préjugés, dirige la prudence, anime le courage, renforce l'autorité; l'autre porte à l'indulgence, à la compassion et à toutes les vertus à leur suite.

En supportant les autres, il se fait supporter. Il place chaque jour quelques agrémens, quelques complaisances à fonds perdus dans la société; fonds précieux, dont la rente est aussi utile au moral que que le numéraire au physique. — Sa bonté le fait chérir; ses talens le font respecter; sa fermeté le fait craindre. — Il possède au suprême degré l'heureux don de savoir se conformer aux divers caractères, de n'en pas exiger plus qu'ils ne peuvent donner, et d'en extraire ce qu'ils ont de mieux. Il est peu d'hommes, dit-il, qui, lorsqu'on sait les développer, ne possèdent quelques qualités estimables. Il en est peu qui, dans le cours de leur vie, n'aient produit quelques observations neuves, qu'ils rappellent avec plaisir, et desquelles on peut profiter. Si chacun a sa folie, chacun a aussi sa sagesse; il ne s'agit que de la deviner; et c'est en quoi il excelle.

Personne ne sait mieux que lui faire valoir ses amis, et leur en ménager d'autres. Une prévenance inattendue d'un tiers, un service imprévu, est sou-

vent le fruit d'un mot qu'il plaça avec intelligence. Il veille soigneusement sur leur réputation, et peut y contribuer, parce que, connaissant les hommes, il connaît les mobiles de l'impulsion, et que, dans le concert discordant des clameurs publiques, il a su se rendre un des maîtres d'orchestre. La tournure heureuse de ses phrases, lorsqu'il s'anime, ou qu'il lui vaut la peine de les soigner, l'originalité de ses observations, le brillant de quelque trait, engagent l'amour-propre des autres à les répéter, et la réputation n'est que le résultat des bruits publics.

Comme il est dans l'ordre de la nature que jusqu'aux plus grandes âmes aient quelques faiblesses dominantes, il n'a pu leur échapper, et l'amour est la sienne. Le besoin d'aimer, de sentir, de tenir à quelque objet intéressant par les doux liens de l'estime et de la confiance, de l'inclination et de l'harmonie; ce besoin du cœur, encore plus que celui des sens, le porte vers ce penchant si commun, si excusable, et qui fut aussi souvent l'aiguillon de ses vertus que la source de ses écarts. S'il a quelques reproches à se faire, il a aussi des souvenirs consolans à se rappeler. Du moins chercha-t-il toujours à réparer ses torts, en employant l'ascendant sur ses conquêtes à élever leur âme au grand, à l'honnête; à développer chez elles des qualités aimables, des talens utiles, et du goût pour leurs devoirs; à leur faire sentir les affreux dangers de cette même volupté

qu'ils encensaient, et dont les tendres mystères furent le plus souvent ennoblis par des restrictions de probité, des ménagemens de délicatesse. Il fut rarement favorisé par une femme sans l'avoir rendue dans le total plus estimable, et lui avoir inspiré des sentimens d'honnête homme. Celle qui fut une fois son amante, ne cessa jamais d'être son amie.

En variant ses liaisons, et opposant tour à tour les plus hautes et les plus basses, les plus mauvaises et les meilleures, Ariste a secoué les prétentions et les besoins de rang, d'âge, et d'habitude. — Il sait s'accommoder de toute sorte de vie et d'état : il lui est presque égal de manger à quatre services ou avec un seul mets, de coucher sous des lambris ou sous un toit de grange, de vivre avec des seigneurs ou avec des paysans. Ce sont les mêmes passions, les mêmes ressorts, à peu près les mêmes discours avec des mots différens. L'un parle de champagne, l'autre de piquette; l'un cabale pour un cordon, l'autre pour être marguillier; l'un trompe en grand, l'autre en petit. Un peu plus d'art et d'esprit chez le premier, un peu plus de bonté et de naturel dans le second, la différence n'est pas si marquante. Elle est encore moindre avec les femmes. La naïveté vaut bien l'affectation, un timide embarras séduit plus que la coquetterie, la familiarité dédommage de la politesse, le naturel compense la parure, et il vaut mieux gagner quelques baisers aux gages que

quelque monnaie aux cartes, ou jouer *au vaurien* sur un vert gazon qu'au quadrille sur un tapis vert.

Agréable en société, important en affaires, propre à toutes les fonctions, et entier à aucune, placez Ariste où vous voudrez, il sera partout un peu singulier, parce qu'il est lui; mais il ne sera nulle part déplacé. Il est possible qu'il porte un peu de froideur et de distraction dans la vie commune, parce que, habitué aux grandes choses, ce qui est trivial ne peut pas toujours l'intéresser : mais est-il animé par de grands objets, tout en lui devient feu, vigueur, générosité, sagesse; il n'a plus un ton, il en a mille. — Le même jour peut le voir dogmatiser avec le pédant, raisonner avec le sage, briller dans un cercle poli, primer dans une orgie, soutenir les droits de l'humanité, consoler un malade, et faire les délices d'un tendre tête-à-tête. Il parle *métier* à l'artisan, *politique* à l'ambitieux, *clair-obscur* au peintre, *rubans* à la petite fille, *ménage* à la grand'mère, et *probité* à tous : il se perd avec le métaphysicien dans les causes finales, et se retrouve dans quelque jeu enfantin. — Mais tout ce qu'il dit porte l'empreinte d'une philosophie douce et humaine qui sait rire et penser, servir et plaire, plaindre et pardonner.... Elle le suit partout, dans le tumulte et dans la retraite, au temple comme à la cour, au tribunal comme chez la Montigny. Il sait

raffiner les plaisirs les plus délicats, épurer les plus grossiers, et les arrêter tous deux où finissent l'honnêteté et la prudence.

Impartial médiateur entre la folie et la raison, il égaie par l'une, il modère par l'autre, ne blâme que l'excès, n'accuse que l'injustice : tout plaisir qui ne nuit à personne lui paraît innocent; toute récréation qui suit le travail lui semble raisonnable : il invite les hommes à jouir des douceurs de la société; il ne s'y refuse pas personnellement; mais il se fie davantage aux consolations de la solitude. Resserrant son existence en lui-même, il se forme des plaisirs dont l'indépendance est à l'abri des caprices des hommes et des vicissitudes du sort. Le travail, la promenade, la lecture, la méditation, lui donnent des plaisirs purs que le regret n'empoisonne jamais. La variété de ses connaissances multiplie celle de ses observations. — Ce n'est pas qu'il attache au savoir plus d'importance qu'il n'en mérite : il sait que la plus profonde étude ne conduit souvent qu'à mieux sentir son ignorance; mais finalement c'est ce qu'il connaît de mieux : il poursuit la vérité sans espoir de l'atteindre complétement; et lorsqu'il ne peut obtenir le certain, il se contente du probable.

En cherchant à se former une idée distincte des sciences en général, il n'en cultive chacune en particulier que proportionnellement au degré d'utilité relative à sa position, et à son cercle d'influence.

Il rappelle le savoir à son vrai but, l'applique aux mœurs et aux besoins de la vie. Ce n'est à ses yeux qu'un simple moyen qu'il n'estime en lui-même qu'autant qu'il a su en profiter. — Il s'occupe le matin, s'amuse le soir, et trouve dans une nuit paisible le prix d'une journée raisonnable.

Philosophe sans étalage, il extrait de chaque système ce qu'il croit de mieux, en sépare le préjugé des temps, des lieux, l'orgueil du pédantisme, et les prestiges de l'éloquence; il cherche à réunir tous les rayons de la sagesse dans un centre commun, et à concilier la passive indépendance du cynique, avec l'actif courage du stoïcien; les voluptés d'Épicure, avec les abstinences du cénobite. L'histoire de tous les peuples, de toutes les sectes, concourt avec un grand fonds d'expérience à établir ses principes. Il joint à ces notions générales les préceptes particuliers de la foi publique, les devoirs imposés par les lois, et colore le tout par ces sentimens de justice, d'humanité et de désintéressement que la philosophie et la religion même n'ont que trop souvent négligés pour se perdre dans de vaines discussions, ou dans des accessoires encore moins importans.

Ariste trace chaque année en gros, et chaque mois en détail, le plan de sa conduite : il examine sa position, fixe ses projets, rectifie les anciens, détermine le genre de ses occupations, l'emploi de

ses heures;.... forme un plan d'attaque contre un vice à détruire, un talent à acquérir, un tort à réparer. Il appelle cela arrêter ses comptes, et le contrat passé devient un engagement respectable. — Chaque matin, en s'éveillant, son premier soin est de se dire à lui-même : *Voyons aujourd'hui jusqu'à quel point je pourrai porter la vertu, et être exempt de faiblesses.* Chaque soir il récapitule sa journée, réfléchit ses discours, ses actions, ses pensées, offre un hommage à celui qui les apprécie, puis s'endort avec la ferme résolution d'être encore plus sage ou moins faible le lendemain.

L'honnêteté est devenue chez lui une espèce d'instinct qui s'exerce sans réflexion. En matière d'intérêt ou de confiance, sa délicatesse est si intacte qu'il n'eut jamais à combattre un mouvement contraire. Il croirait s'avilir en supposant la possibilité d'une simple tentation à cet égard. — Minutieusement ponctuel à remplir ses engagemens, il est attentif en contractant avec les autres, à ce qu'ils ne s'écartent pas trop de leurs propres intérêts, et s'ils faisaient quelque méprise, ils ont en lui une garde qui veille contre lui-même.

Ariste est généreux par goût, par récréation; c'est un penchant qu'il satisferait quand il n'y aurait d'autre retour que le plaisir de l'exercer. — Un homme dur, avare et fourbe traitait sa bonté et son désintéressement de duperie, de fanatisme. Et qui

vous assure, lui répondit-il, que mon but soit de faire une bonne action? Vous vous amusez à tromper, à persécuter les hommes; moi je m'amuse à les servir. Chacun a ses goûts; je suis les miens sans égard au mérite ou à la récompense, et même sans disputer la supériorité des vôtres. — Il fait le bien en souriant, et quelquefois avec le même air de légèreté et d'inconséquence sous lequel l'homme du monde s'efforce d'excuser le vice.

L'ordre qu'il observe dans ses affaires en met dans son esprit. Sa dépense, bornée sur les grands objets, se fait avec noblesse sur les moindres. On n'y remarque jamais ces petites lésineries, qui avilissent plus que le faste n'honore. Il met son luxe dans la scrupuleuse exactitude des paiemens, dans la modération de sa dépense, et la sagesse de son emploi. — Son étalage est au-dessous de sa fortune, et sa libéralité est au-dessus. Il se refuse souvent aux plaisirs sensuels pour pouvoir satisfaire à ceux de bienfaisance. Si quelque revers réduisait ses rentes, il s'y conformerait sans fausse honte, et croirait que les amis ou les connaissances qu'il perdrait par-là ne mériteraient point d'être regrettés. — Modeste dans la grandeur, fier dans l'opprobre, délicat jusque dans l'avilissement, il compte ses richesses par ses jouissances, et sait s'en procurer que tout le pouvoir humain ne pourrait lui ravir.

Content de sa position médiocre, il en a calculé

de bonne heure les dangers, les ressources; et, en établissant un heureux équilibre entre ses désirs et ses facultés, il maintient la balance entre l'agitation et la langueur, et prévient les regrets de l'abus.

Sans faiblesse, il tend à s'élever; mais son âme courageuse dédaigne la route sale et battue du vulgaire. Il suit les sentiers solitaires des grands hommes, et marche à la fortune par la voie du mérite. S'il y parvient, il s'en rendra digne; s'il échoue, il était consolé d'avance. — Qu'est-ce qu'une augmentation de rang ou de richesses pourrait ajouter à son bonheur personnel? Il jouit déjà du nécessaire, et ni le clinquant du faste, ni le vide de la représentation ne sauraient le flatter. — S'il ne consultait que son goût, il préférerait la liberté à l'éclat, la paix à l'intérêt, le repos aux affaires, la campagne à la ville, et l'innocence de la vie privée aux séductions de la vie publique. — Il met ce loisir et cette indépendance à si haut prix, qu'il pourrait dire avec Descartes, qu'il n'est point de monarque assez riche pour les lui payer. Mais l'empire du devoir est plus puissant sur lui que l'inclination ou l'attrait des richesses, et ce devoir ordonne de chercher à se rendre utile. — Il n'est pas insensible à la gloire, il ne négligera aucun moyen honnête d'en acquérir; mais elle n'est ni son principal but, ni sa récompense : servir, contribuer au bien de l'hu-

manité, est sa vraie ambition : il aspire même plus haut, plus loin; ses vues s'étendent au delà des bornes de la vie, et il brigue une approbation bien supérieure à celle des hommes. La grandeur même de ses motifs obtient déjà son prix; elle répand sur ses jours un intérêt de suprême importance, un principe d'activité et de bonheur, qui augmente avec l'âge, et le suivra jusqu'au tombeau ; au lieu qu'une cupidité purement mondaine ne laisse dans la vieillesse que regrets, craintes, ennuis, dégoûts et indolence.

Si Ariste souhaitait quelquefois d'être placé dans un poste éminent, ce serait pour donner plus d'étendue à sa bienfaisance; mais il a la modestie de croire que d'autres peuvent s'en acquitter tout aussi bien que lui. Il sent tout le prix de ce bonheur; mais, quoique très-honnête homme, il ne l'est pas cependant au point de se désoler si la Providence lui refuse de le créer un des premiers agens de ses bienfaits. Il jouerait sa tête contre un emploi d'une vaste influence, par la même raison qu'il donnerait sa vie pour sa patrie : mais il peut manquer cet emploi, et s'en réjouir pour sa tranquillité personnelle. — Ne pouvant faire du bien à un grand nombre, il en fera du moins à quelques-uns. C'est à d'autres à répondre si, par ignorance, envie ou intérêt, ils l'éloignent des positions où il aurait pu en faire davantage. Jusque dans ses momens les plus ambitieux,

il supplie ardemment la divinité de l'écarter de tout pouvoir, s'il ne doit pas servir au bonheur de ses semblables.

Indépendamment de toute autorité, ses qualités estimables lui feront toujours jouer un rôle intéressant dans le cercle où il vivra : et quant à ceux avec lesquels il ne vit point, il est assez indifférent sur ce qu'ils peuvent penser de lui. — Il ne soumet pas le sentiment de son bonheur aux préjugés des autres : il le fait encore moins consister dans ce qui est entièrement sous leur arbitre. Que lui importe que le monde entier le juge dans une position malheureuse, s'il ne la juge pas telle lui-même, et s'il est content de son sort ?

Cette manière de voir l'affranchit de ces serviles adulations, de ces lâches inquiétudes, dont l'ambitieux se déshonore. Il se soucie peu de plaire à celui qui le jugera sur une visite, sur des révérences, ou sur l'esprit de parti ; encore moins à celui qui n'emploierait ses talens qu'à seconder l'injustice et l'oppression : il ne veut réussir que dans des buts et par des moyens qu'il ose s'avouer ; ses sollicitations consistent principalement à travailler à se rendre digne de la préférence. Si cette route n'est pas toujours la plus sûre, elle est du moins la plus noble. — On lui comparait, d'un ton de reproche, un homme qui, à force de bassesses, avait fait un chemin rapide dans un état très-dépendant. Il répondit : *Je suis plus*

que lui. Il s'est avili, je suis honnête; il est esclave, et je suis libre. — Ce goût d'indépendance, si commun aux grandes âmes, est un des penchans qu'il a le plus combattus, parce qu'il a senti qu'il s'accorde difficilement avec l'ordre général, qui établit de toute nécessité des liens réciproques : mais il méprise ce mélange trop commun de basse soumission et d'insolent despotisme. Il obéit avec noblesse, et commande avec générosité.

Grandeur dans les vues, hardiesse dans les moyens, constance dans l'exécution, sont au rang des traits distinctifs d'Ariste. Capable de suivre pendant vingt ans un projet sagement combiné, il le poursuit à travers tous les obstacles du ridicule, du préjugé, ou de sa propre faiblesse, et ne s'approche parfois jamais plus de son but que lorsque le vulgaire s'imagine qu'il s'en éloigne; parce que ce dernier ne juge que l'effet du moment, ne prévoit point l'avenir, et prend l'accessoire pour l'objet principal. — Les revers le servirent souvent mieux que les succès : c'est reculer pour mieux sauter, et, tel qu'un vigoureux ressort qui augmente d'élasticité en raison de la force qui le presse, son âme réactive ne fléchit qu'un instant, et s'élance de nouveau avec plus d'énergie; c'est d'ailleurs une occasion de développer son courage, ses ressources, sa capacité : et pour l'aimer et l'estimer il suffit de le connaître. — Le changement de circonstances, une impossibilité ab-

solue, ou une augmentation de lumières, peuvent seuls l'engager de renoncer à un dessein louable : est-il arrêté dans sa marche par quelque contre-temps, il lutte ou se soumet sans humeur; il s'enveloppe dans lui-même, et l'orage passé il tend de nouveau vers son but. — Il louvoie où il ne peut cingler en droiture : il combat par la patience ce qu'il ne peut soumettre par la force, et des plus grands maux mêmes il sait arracher quelque bien.

Supérieur à la fortune par l'élévation de son courage, il en connaît les vicissitudes, les prévoit et ne les craint pas. Elle ne peut jamais le surprendre : il n'est aucun de ses coups dont il n'ait réfléchi la possibilité, et calculé d'avance les remèdes, les consolations et le refuge. Dans les succès comme dans les revers il se rappelle également son inconstance : la crainte dans les premiers, l'espoir dans les seconds, soutiennent sa modération. Il n'est ni prompt à s'affliger, ni prompt à se réjouir : qui sait ce qui peut suivre? Fût-il réduit à l'extrême, il pense que le pis-aller c'est de périr, et ce souvenir le rassure.

Quoi qu'il arrive, il se laisse doucement entraîner par le cours des choses. Ou c'est un coup du hasard, dit-il, ou c'est une volonté divine. Dans le premier cas, accuserai-je une cause aveugle : dans le second, oserai-je contester avec une suprême sagesse ? S'il est un Dieu qui veille sur toi, rien ne peut t'arriver sans son consentement : quel motif de consolation plus

véritable ! et s'il n'en est point, malgré la croyance de tous les peuples et de tous les siècles, ou qu'il ne prenne aucun intérêt à ton sort, que t'importent alors la vie et les petits événemens qui la composent ? Tout devient si petit et si misérable, qu'il ne vaut presque plus la peine qu'on s'en inquiète, et encore ici le seul moyen de s'arracher au néant est celui de la bienfaisance. Au reste, il ne semble admettre ces doutes par momens, que pour les mieux combattre, et pour établir avec plus de solidité ces principes de vertu qui, même indépendamment de tout motif religieux, et à ne considérer l'homme que sous ses rapports sociaux et personnels, seraient ce qu'il pourrait suivre de mieux pour son bonheur présent. — Mais personne n'est plus intimement persuadé qu'Ariste qu'il existe une Providence qui préside au sort des humains, et dont la sagesse et la bonté sont les premiers attributs.

Rien de plus consolant que les détails de sa manière de voir à cet égard : le mal ne lui paraît que le mobile d'un plus grand bien ; et tout ce qui se passe sous ses yeux n'est qu'une tendance générale, dirigée par un être suprême vers un centre commun de félicité universelle : il ne voit dans cette fermentation morale et physique qu'un moyen de corriger peu à peu l'imperfection inhérente de quelques parties de la nature, d'épurer, d'ennoblir cette matière vile, et de l'arracher à son inertie par le véhicule toujours

renaissant d'un contraste perpétuel d'action et de repos, de plaisirs et de douleurs, dont les degrés sont toujours proportionnels à celui de perfection déjà acquise, et de laquelle un Dieu souverainement bon ne dédaigne pas de hâter le développement, en descendant jusqu'à elle pour l'élever jusqu'à lui.

De ce vaste coup-d'œil, de ces adorables mystères, Ariste se rapproche de sa propre petitesse; sa vie n'est, dans sa persuasion, qu'un fragment presque imperceptible de sa durée, mais dont la conduite influe essentiellement sur le bonheur ou le malheur des existences qui suivent. — Chaque sentiment agréable lui paraît un bienfait ou une récompense d'un pouvoir supérieur, chaque peine non méritée, un sacrifice de la partie au tout, et une promesse certaine d'un dédommagement futur.—Quoi qu'il fasse, quoi qu'il arrive, il se considère comme invariablement soumis aux lois d'une sagesse et d'une bonté suprême, qui sait mieux que nous ce qui nous convient, et dont le bonheur général peut être l'unique but. — Cette confiance le suit jusqu'au comble de l'infortune, et lui offre des consolations là où il ne reste à l'incrédule qu'abattement et désespoir.

Jamais Ariste ne paraît plus grand qu'au milieu des dangers. Son maintien s'ennoblit, sa voix se renforce, le feu de l'héroïsme est dans son œil, le mobile des passions dans sa bouche.... Tranquille, assuré, éloquent, il prend un ton d'autorité dont les

autres sentent qu'il est digne : ils le suivent machinalement comme leur chef, et l'empire seul du courage, de la générosité et des lumières domine sans résistance.

Il porte cette bravoure jusque dans les détails de la vie publique. Il ne craint jamais de dire une vérité utile, de démasquer l'imposture, de réprimer l'oppresseur, ou d'attirer sa vengeance dans les occasions essentielles. Il ne s'informe point alors si sa fortune, sa vie ou sa réputation sont en danger : il suit l'honneur, fait ce qu'il croit devoir faire, et se tranquillise sur le reste.

Ainsi préparé, il glisse légèrement sa vie dans un cours de desseins et d'occupations assortis à ses goûts, ses talens, son état : leur variété en anime l'intérêt, leur absence en embellit le retour. — Tantôt perdu dans la foule ou, entraîné par le tourbillon, il en observe la tendance et les défauts : tantôt, dans l'asile d'une retraite, il en médite les causes et les ressorts; et là, tout entier à la réflexion, à la paix, à la simplicité, il savoure les douceurs d'une vie conforme à ses penchans et à la nature. — Il rentre avec une modeste satisfaction en lui-même : il y trouve des faiblesses, des erreurs; mais il y trouve aussi le souvenir de quelques actions généreuses, une bienveillance soutenue, un désir constant d'être utile, et une volonté prédéterminée à s'immoler au bien public si jamais l'occasion lui en était offerte.

Son âme tranquille est ouverte à tous les plaisirs simples, et la raison unie au courage en ferme l'entrée aux tourmens chimériques.— Personne ne jouit mieux qu'Ariste des beautés champêtres, ou de celles de l'art. C'est pour lui que les grands se ruinent en décorations fastueuses; et, plus heureusement encore, c'est pour lui que la nature nivela cette plaine, entassa ces roches sauvages, ou arrose ce vallon fertile; sa propriété ne pourrait ajouter que les peines de l'entretien et l'ennui de l'uniformité. — Son jardin a neuf mille lieues de tour, les mers en sont les pièces d'eau, les chaînes de montagnes en dessinent les répartitions; les zones en varient le sol : Londres, Paris, Rome, en sont les cabinets, et l'inaccessible ou le dangereux de certaines places, embellissent, par la comparaison, celles où il aborde librement, et repose avec sécurité.

Son caractère aimant se répand avec douceur sur tout ce qui l'environne. Il est l'astre de bonheur, dont les rayons bienfaisans réchauffent et fertilisent tout ce qui est du ressort de sa petite sphère d'influence. Sa bonté et ses lumières lui ménagent des plaisirs secrets, dont le subtil ne serait qu'un ridicule aux yeux d'une âme grossière. Il sait partager la gaîté d'un animal, en suivre les desseins, et veiller à son bien-être ; il vient au secours de l'un par une légère attention, et abrége les tourmens de l'autre par la mort la plus prompte. Un ver, un insecte

n'est point au-dessous de sa compassion; il chasse une mouche avec douceur, crainte de la blesser, et sort sans peine du chemin où la fourmi travaille. Il étendrait volontiers cette bienveillance jusqu'à la plante même, et avec un sourire de doute et de bonté, il arrose le jasmin qui se dessèche. — Quel homme, dit-il, a jamais pu fixer les bornes de la vie! l'expérience perfectionnée par l'art démontre que la nature se plaît à la multiplier dans toutes ses parties. Qui a déterminé en quoi cette vie consiste, quelles formes lui sont nécessaires? Elle peut s'étendre fort au delà de nos sens. Il y a peut-être sous nos yeux des milliards de manières d'exister et de sentir, dont nous ne pouvons nous former d'image, parce qu'elles n'ont aucun rapport avec la nôtre. Mais ces plantes mêmes ne sont pas si éloignées de nous dans leur physique. N'ont-elles pas un germe primitif, un accroissement, une circulation, une nourriture, des fibres, des muscles, des nerfs, un sexe, leurs maladies et leur mort? Pourquoi ne pourraient-elles pas aussi être douées de quelques sensations vagues.

Oh! combien de possibilités plus étranges encore sont entrevues confusément par l'homme éclairé! Ariste aime à s'égarer dans ce dédale. Du néant de sa propre existence il contemple l'immensité du tout, et de sa durée : il compare les deux extrêmes de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, comme du

plus dense de la matière au plus volatil du sentiment : il ne sépare point l'univers moral de l'univers physique, et calcule leurs effets d'après les lois nécessaires d'une puissance et d'une sagesse suprêmes.

Sa sobre et mâle piété tient le milieu entre l'ignorance du fanatique, et le demi-savoir de l'incrédulité : il plaint le premier, se défie du second, et pardonne à tous deux. — Sans nécessité absolue, il parle peu de religion. Sous quelque croyance qu'il vive, il considère le culte établi comme faisant partie des lois : il respecte tout ce qui contribue à l'ordre, n'attaque que l'abus, et ne détruit que ce qu'il peut remplacer. — Son premier précepte de foi est d'examiner avant de croire : il pense aussi qu'elle doit plus s'exercer en actions qu'en dogmes; et qu'indépendamment de tout principe reçu, l'homme le plus solidement religieux est celui qui fait le plus de bien à ses semblables. — Il se rappelle avec joie que la bienfaisance est respectée par les sectes les plus contraires en opinions, et que la plupart reposent sur le principe de l'existence d'un Dieu qui punit les vices et récompense les vertus. Il rend grâces à cette divinité, de ce qu'ayant permis que notre manière de voir différât sur tant d'accessoires, elle nous a du moins accordé quelques points de réunion sur les objets qui peuvent le plus directement influer sur notre bonheur. — Il a la modestie de croire que, si tant de millions d'hommes se trompent, il pourrait bien se

tromper aussi. Sa raison erre si souvent, qu'il ne croit point avoir le droit de l'ériger en juge infaillible de celle des autres. Il sait qu'on peut douter; mais plus il réfléchit, plus il s'étudie lui-même, plus il considère les merveilles du monde physique, et plus il semble que c'est le comble de la présomption et de l'absurdité, pour de misérables atomes qui ne vivent qu'un instant, qui n'occupent qu'un point, qui ne savent d'où ils viennent ni où ils vont, de croire qu'il n'est point d'intelligence supérieure à la leur, et de prononcer despotiquement sur ce qui réside dans l'espace et l'éternité. — Il ne peut s'empêcher de sourire de l'orgueil de ces savans qui, après avoir jeté un coup-d'œil sur la superficie de notre boulette terraquée, sans savoir ce que contient son intérieur, après avoir classé quelques brins d'herbes, anatomisé quelques insectes, décomposé quelques fragmens d'ordure, ou après avoir mesuré la distance des globules les plus voisins du nôtre, s'imaginent ensuite qu'ils ont pénétré dans le vaste sein de la nature. — Mais il plaint ces âmes téméraires qui, jugeant du tout par une parcelle, de la durée par un instant, et du but de l'ensemble par une seule modification, ne pouvant ensuite allier quelques contradictions apparentes, ni deviner la cause de divers maux, ni entrevoir les ressorts secrets du mouvement et de la pensée, ferment les yeux sur tout le reste, concluent que tout n'est que le produit du hasard, prononcent que ce

qui dépasse leur raison ne peut être raisonnable, et nient l'existence de celui auprès duquel des millions de milliards de siècles ne sont qu'un moment, et des millions de milliards de terres qu'une particule presque imperceptible.

Ariste se perd souvent dans ces sublimes méditations. Projets, grandeurs, richesses, sciences, malheurs même, tout s'engouffre dans cette immensité, tout s'anéantit sous cette comparaison sans terme : il lui semble qu'il n'ose presque plus dire qu'il existe, qu'il ne vaut presque plus la peine de se mouvoir, ou de se compter pour quelque chose. Mais, s'il est petit en signification, il se rappelle qu'il peut être grand en sentimens : ce souvenir lui rend quelque importance à ses propres yeux, et le persuade de plus en plus qu'il n'y a de vrai moyen pour s'élever ici-bas, que celui de la vertu. Peu s'en faut qu'il n'attende avec impatience le moment fortuné où son corps, se dissolvant, renverra vers sa source l'éclair de divinité qui l'anime; ou que cette loi suprême qui, pour purifier la matière par l'esprit, joint les sensations les plus viles aux sentimens les plus nobles, dédommagera enfin les derniers, en les joignant à des organes moins imparfaits, et leur permettra de participer à des connaissances plus élevées. — La mort, l'effroyable mort, n'a rien qui l'effraie : sa seule image le rend plus serein; il sourit à son approche, et s'occupe avec douceur de l'idée consolante

que, quoi qu'on fasse, rien ne peut la faire reculer. — Il la considère comme la fin des disgrâces de la vie, comme le terme de ses propres faiblesses, et le refuge assuré contre les persécutions des méchans. C'est le passage d'une manière d'exister dans un ordre nouveau, également soumis aux lois d'une sage providence, dont la bonté le rassure, et dans le sein de laquelle il s'endormira paisiblement.

DU SAVOIR.

Le premier pas vers la perfection est de connaître en quoi elle consiste : car comment acquérir des qualités, ou suivre des devoirs dont on ignore la valeur ou les préceptes? C'est l'intelligence qu'il faut d'abord perfectionner : ses différentes gradations mettent une distance si considérable entre un homme et un autre, qu'on pourrait presque les considérer comme deux espèces différentes. Une des routes pour atteindre aux premiers degrés est celle de l'étude, mais d'une étude choisie, et particulièrement de la philosophie morale. Que l'on commence par établir ses principes et régler ses pensées, les sentimens seront bientôt plus nobles et les actions mieux dirigées.

Le vrai savoir, ou une juste appréciation des objets, est le pilote le plus sûr à travers les orages et les écueils de la vie. C'est la meilleure défense contre les faux désirs et les espérances trompeuses. C'est un remède contre l'ennui, un moyen de considération et

de supériorité. Les jouissances vulgaires exigent de la jeunesse, de la santé, de la fortune; la philosophie s'en passe, et même y supplée.—Si cette foule d'êtres bâillans, qui s'ennuient en ennuyant les autres, avaient seulement employé le quart du temps qu'ils perdirent « à ne rien faire, ou à faire des riens, » à développer leur raison et ennoblir leurs penchans, ils auraient substitué l'estime au mépris, le plaisir au dégoût, et au lieu de végéter dans une honteuse langueur, ils brilleraient dans un cercle d'occupations aussi agréables qu'utiles, et la multitude d'idées, de sentimens, de connaissances acquises, répandraient sur leur vie une variété et un intérêt toujours renaissans.

On diffère de jour en jour de s'instruire dans la jeunesse, et de se réformer : on renvoie au temps que l'on considère comme n'être plus fait pour le plaisir. Les années s'écoulent, la paresse augmente, les préjugés s'enracinent, la flexibilité diminue : il vient un âge où l'on est également incapable de produire de nouvelles idées comme de les saisir : tout ce qui s'écarte de la routine devient insupportable et paraît erroné. L'âge mûr change difficilement, la vieillesse agit plus par habitude que par réflexion; et malheureusement moins par rapport à cet avenir, auquel elle touche, que par un secret retour sur le passé. Elle s'imagine tout savoir : l'amour-propre, qui ne vieillit point, se révolte à l'idée que la race naissante

pourrait découvrir ce que la leur n'a pas connu, et une des injures que le vieillard pardonne le moins, est de lui prouver qu'on voit mieux que lui; il sent que sa distinction la plus vraie devrait être celle de la sagesse, et que la prévention en sa faveur se fonde sur son expérience, motif de plus pour respecter ce qui est ancien, aux dépens de toute nouveauté : ainsi l'ignorance et les abus se perpétuent.

C'est surtout dans la société des gens d'étude qu'on puise des pensées vraies et peu communes, même souvent très-supérieures à celles de leurs meilleures productions littéraires, en ce qu'elles sont plus libres, plus naturelles, mieux adaptées au moment et aux circonstances particulières de l'objet ou de la personne qu'elles concernent. Il est tout simple que celui qui passe sa vie avec les premiers génies de tous les temps, ait l'âme plus élevée, les vues plus étendues que celui qui se borne aux trivialités vulgaires, ne voit, n'entend que des actions et des idées subalternes. Mais, en livres comme en hommes, il y a bonne et mauvaise compagnie. Il en est des pensées commes des langues; on parle celles de ceux qu'on fréquente. — « Descartes nommait la lecture une » conversation avec les grands hommes; mais une » conversation exquise, dans laquelle ils ne découvrent que leurs meilleures pensées. — Les livres » sont, suivant un auteur anonyme, l'essence des » meilleurs esprits, le précis de leurs connaissances,

» le fruit de leurs veilles : l'étude d'une vie s'y re-
» cueillit dans peu d'heures. »

On pourrait aussi les comparer à des amis paisibles, instructifs, agréables : sans caprices, sans indiscrétion, sans fard, qui n'exigent rien, accordent beaucoup; qu'on quitte et reprend, qu'on oublie dans la prospérité, et retrouve dans l'infortune, toujours prêts à nous consoler, nous distraire et nous diriger. Ils sèment dans nos cœurs des germes de sagesse, qui y fermentent doucement, et se développent au besoin.

Lors même que la mémoire ne conserve rien d'une bonne lecture, on en reçoit cependant un avantage réel; c'est que l'âme s'habitue aux impressions de bienveillance, de justice et de vérité que tout bon ouvrage doit faire naître, et d'après lesquelles La Bruyère et Rousseau enseignent qu'on doit principalement juger de leur mérite. — Hier, j'ai fait une des meilleures actions de ma vie; c'est une page de Sénèque qui m'y détermina. Aujourd'hui, j'éprouve un revers des plus pénibles en apparence; ce sont quelques maximes de Marc-Aurèle, qui me consolent. Que sont devenues les grandes âmes qui dictèrent ces pensées, et qui, après tant de siècles, donnent encore l'impulsion aux miennes?.... Oh! sous quelque forme qu'elles se trouvent, et dans quelque sphère qu'elles existent, puisse cet hommage, ce sentiment de reconnaissance parvenir jusqu'à elles, et puissent-

elles partager le prix d'une générosité et d'une résignation qui la leur a fait naître [1] !

Qu'on ne s'en laisse cependant pas imposer par cette prodigieuse quantité de livres qui, dans notre littérature actuelle, dépasse dix-huit cent mille, en diverses langues, et s'augmente chaque jour. Si l'on retranchait toutes les répétitions, les choses superflues, fausses, inutiles ou dangereuses, ce serait être encore indulgent que d'en laisser subsister la millième partie [2]. Les vérités essentielles en tout genre se réduisent à un petit nombre, quoique leurs nuances se divisent et se subdivisent à l'infini. La réflexion, le tact, l'usage du monde en saisissent plus vraiment l'application relative, que l'étude la plus constante et nombre de théories, grandes et sublimes qui, à ne les considérer qu'abstractivement, sont presque nulles en pratique, ou peuvent même devenir dangereuses lorsque, séparées de la connaissance des hommes, elles en attendent plus qu'ils ne peuvent donner, et ne combinent pas suffisamment leur ignorance, leurs passions et leur méchanceté.

On devrait lire peu, bien et souvent. Un seul bon

[1] *These moral Writers practise Virtue after Death.*

[2] Par manque de place suffisante, on délibérait à Berne sur la bâtisse d'une nouvelle bibliothèque ; l'Auteur dit qu'il indiquerait un moyen prompt, facile, qui ne coûterait rien, et pouvait même rapporter : c'était de brûler, vendre ou donner une partie des livres inutiles. Son avis ne prévalut pas.

ouvrage, relu avec attention, et médité avec lenteur, éclaire davantage que des milliers de volumes parcourus à la hâte, sans ordre, sans réflexions, sans choix, et qui mettent pour l'ordinaire plus de confusion dans les pensées que de profondeur et de justesse. — Il en est du moral comme du physique. Ce n'est pas la quantité d'alimens qu'on avale qui nourrit, c'est celle qu'on digère. — On devrait aussi avoir le courage de rejeter le bien pour le mieux, non-seulement se retrancher dans les meilleurs auteurs, mais ne lire que ce qu'ils ont produit de plus excellent. Il est ordinaire de compléter les ouvrages des grands hommes par leurs fragmens les plus faibles, qui, étayés d'un nom illustre, corrompent le goût et altèrent la raison. D'ailleurs, la vie est si courte, et le champ de lecture si vaste! Sans parler des dictionnaires et autres livres de consulte, il y a peu de gens de lettres qui lisent avec quelque attention cent volumes par année : au bout de dix ans, cela fait mille. Quel immense restant! La passion des grandes bibliothèques s'augmente cependant de plus en plus, les cabinets et les édifices deviennent trop étroits. Il y a un moyen déjà indiqué de les agrandir à peu de frais ; c'est d'en exclure tout ce qui est mauvais : mais on manquerait son principal but, qui est moins le savoir que l'étalage.

Un objet essentiel aux progrès de la vraie science, est de savoir ignorer les choses vaines ou moins uti-

les : et c'est un des points d'éducation publique le plus négligé. Il y a encore divers pays en Europe où l'on consume un temps précieux dans des sciences de pure ostentation, dans l'étude des langues mortes et celle de l'ancienne logique. — La pitoyable manière de raisonner des temps où l'on connaissait le mieux *les cinq universaux, le genre, l'espèce, la différence, la propriété, l'accident, les catégories, le syllogisme, etc.*, devrait nous apprendre à nous défier du secours de ces subtiles pédanteries. On peut remarquer que les nations qui pensent le moins sont celles qui en font encore le plus d'usage. Une chanteuse donnera-t-elle plus de délicatesse à sa voix, un sauteur plus d'élévation à ses élans, après qu'on les aura péniblement instruits sur la forme des muscles qu'elle doit contracter, ou sur les noms des nerfs qu'il doit tendre? Il en est à peu près de même de tout ce lourd attirail, sous lequel on étouffe la raison : il produit sur le génie les mêmes effets qu'une censure trop sévère, qui, jointe à des encouragemens d'étude, ressemble à un prix de course qui serait offert à des hommes dont on aurait lié les jambes, et auxquels on reprocherait ensuite de n'avoir pas dépassé ceux qui usaient librement de toutes leurs forces. — Pour apprendre à penser, il n'est que cinq vrais guides : le tact moral, la liberté, l'étude, l'expérience, et peut-être plus que tout autre, la pureté d'intention.

Le meilleur traité de logique est un ouvrage de bons raisonnemens. Ce n'est point que je prétende exclure entièrement cette science, mais je voudrais la classer dans son vrai rang d'utilité, et la réduire à son petit nombre de principes fondamentaux, d'où dérivent avec facilité ceux de second ordre pour quiconque a quelque aptitude à penser, et qu'on expliquerait en tout autre.

De même en rhétorique, il est utile de connaître les règles générales du *style*, de la *composition*, de l'*exorde*, de l'*exposition*, des *preuves*, de la *défense*, de l'*art d'émouvoir*, de la *conclusion*, et même de l'*attitude*, du *geste* et de la *voix*. Tout cela, quoique subordonné à une foule d'exceptions locales et particulières, peut cependant contribuer à donner plus d'ordre, de clarté et d'effet à un discours. Mais il est très-superflu de se perdre dans la théorie abstraite des *Chries*, *Tropes*, *Métaphores*, *Métonymies*, *Synecdoques*, *Métalepsies*, *Hyperboles*, *Antanaclases*, *Ploces*, *Polyptotons*, *Paranomasies*, *Parechesies*, *Homoeoteleutons*, *Homoeoptotons*, *Anadiploses*, *Anaphores*, *Asindetons*, *Épanalepsies*, *Épanodes*, *Éphiphores*, *Exergèses*, *Polysindetons*, *Symploces*, *Aposiopèses*, *Antithèses*, *Épimones*, *Éparnorthoses*, *Hypotiposes*, *Prosopopées*, *Gnomes*, *Noëmes*, *Paradigmes*, *Antimétaboles*, *Tapéinoses*, *Oximorons*, *etc.*, *etc.*, *etc.*, et tout ce fatras scolastique, dont diverses univer-

sités abusent encore du temps et de la jeunesse, et dont rien ne prouve mieux l'inutilité que la fausse éloquence de ceux qui s'asservissent le plus à ces règles factices.

Dans la classe du temps perdu, on peut aussi mettre ce latin, ce grec, cet hébreu, contre lesquels tant d'hommes instruits ont réclamé depuis si long-temps. — Il en est de divers usages comme de certaines lois, qui se maintiennent plusieurs siècles après le besoin qui les établit. On s'étonne de leur absurdité, de leur atrocité même, et une coupable indolence ne songe point à la réforme. — Ce qui fut le comble de la sagesse à une époque, peut devenir le comble de l'ineptie dans l'autre. — Aux temps où le service divin se faisait en latin, où plusieurs actes publics s'écrivaient dans cette langue, où presque toute la science était dans les traités des Pères de l'Église, et ceux des anciens qui n'avaient point encore été traduits, où les modernes mêmes s'en servaient pour leurs ouvrages, où l'extrême variété, l'imperfection, la pauvreté des autres idiomes avaient fait de cette langue un moyen de communication presque général, il était très-raisonnable d'y consacrer ses peines, ses années, et de préférer cette étude à nombre d'autres. Mais presque tous ces avantages n'existent plus. On parle, on écrit, on plaide, on contracte, on s'éclaire en anglais, en français, en allemand; le clergé catho-

lique se sert aussi moins du latin, et commence à croire que la divinité serait aussi bien servie dans une langue que le vulgaire pourrait comprendre, et qui joindrait les pensées aux mots. Les protestans l'ont entièrement exclu de leur culte public. A l'égard du grec et de l'hébreu, prétendus nécessaires pour l'intelligence des livres sacrés, les traductions en ont déjà déterminé le sens avec tant de soin, qu'il semble être plutôt dangereux qu'utile de le soumettre à de nouveaux interprètes. On pourrait certainement supprimer sans perte ce travail des études ecclésiastiques, et en employer le temps à des objets plus essentiels.

Pour la jurisprudence, la médecine, et quelques autres genres particuliers, le latin est plus nécessaire; mais rien moins qu'indispensable. Il dépend de la volonté du prince qu'on puisse s'en passer absolument. Il semble que sur des matières où il importe de s'entendre, tout ce qui peut nuire à la clarté est très-abusif; et on devrait, pour la même cause, expulser du barreau cette terminologie barbare, qui obscurcit les choses les plus simples, et qui ne permet pas à l'homme le plus sensé de voir clair dans ses propres affaires, ni de comprendre ces lois et ces formes sous l'autorité desquelles il repose, et dont sa fortune, sa vie et son honneur dépendent.

En fait de jurisprudence, les anciens n'ont cer-

tainement rien à nous offrir de comparable aux chefs-d'œuvre modernes. Relativement à d'autres branches de savoir, on prétend que nous avons été moins heureux; mais tout ce qu'ils ont écrit de mieux a été traduit ou peut l'être facilement, et en général ce qu'on appelle leurs *livres classiques* méritent moins de respect qu'on ne leur en accorde, et ils l'obtiennent plutôt à titre d'antiquité que de valeur intrinsèque. — Sur trente écoliers, à peine en est-il un qui parvienne à entendre mieux l'original qu'une traduction médiocre, parce qu'il est probable que celui qui en fait l'étude de sa vie, excité par des motifs de gloire et souvent d'intérêt, doit, après de longues méditations, mieux saisir le sens de l'auteur que celui qui ne fait que le parcourir superficiellement, et ne considère cette langue que comme un accessoire à d'autres connaissances. Mais, dût chaque écolier parvenir à entendre l'original encore mieux que le traducteur, vaudrait-il la peine de payer cette légère correction de plus, par plusieurs années d'un travail dégoûtant, et des plus propres à dessécher l'imagination, refroidir le cœur, et retarder l'intelligence.

C'est mal poser la question que de demander si les langues mortes peuvent être utiles? Au lieu de ce coup-d'œil vague, il faut rechercher si le même temps qu'il en coûte pour les apprendre ne peut être employé à des acquisitions plus nécessaires : et

cela n'a sans doute pas besoin d'être discuté. — J'en appelle aux prédicateurs, aux avocats, aux gens de lettres les plus illustres. Est-ce leur supériorité dans les langues mortes qui contribua le plus à les élever au-dessus de leurs collègues? Qu'on les classe comme d'autres sciences, il y aura toujours des érudits qui les cultiveront. Qu'on désire que leurs chefs-d'œuvre passent dans notre langue, et ils y passeront : mais qu'on n'en fasse pas un tourment pour notre jeunesse, et un obstacle au premier développement de leur intelligence, qui demande à être plutôt occupée par des faits, des images, des pensées, que par des mots, des temps, des genres, des cas, du pédantisme et de la dureté. — Le plus grand obstacle à cette réforme si nécessaire, est l'amour-propre de ceux qui possèdent ces langues. Ils ne peuvent consentir à voir diminuer leurs prétentions au mérite; ils ne veulent point avouer qu'ils ont en partie perdu leurs peines : faute de bonnes raisons ils en donnent de mauvaises, dont la plus absurde est *que, du moins, cela apprend l'orthographe*. J'aimerais autant que l'on commençât par un cours de gnomonique, pour apprendre à connaître l'heure sur un cadran solaire.

Un moyen de tirer de ses études tout le parti possible, et qui fut celui des Descartes, des Leibnitz, des Montesquieu et de divers autres grands hommes, est l'usage de faire des extraits de ses lectures, en

détachant les principes les plus essentiels, les maximes les plus vraies, les traits les plus ingénieux, ou les exemples les plus nobles. Ces premiers extraits seront d'abord mauvais. Il est probable que le jeune homme sera plus attentif à une tournure de phrase, ou à un mot sonore, qu'à une grande idée; qu'il sera plus touché par le sublime de l'expression que par celui de la pensée, plus par une pointe que par une raison forte, plus par le *beau idéal* que par le *bon réel*. Il faut déjà avoir fait de grands progrès pour savoir distinguer le vrai du faux, et l'ingénieux du solide; mais, peu à peu, son tact se formera, et il jugera moins par l'esprit que par la sagesse et le sentiment.

Il est un autre genre d'extrait qui exige plus de capacité. C'est celui qui trace l'analyse d'un ouvrage, en concentre les diverses vues sous quelques idées générales, qui réduit le sens de plusieurs pages sous quelques mots, et présente dans un tableau très-raccourci le précis des raisons qu'un auteur aura développées péniblement dans un ou plusieurs volumes. Il y a peu de moyens plus propres à se rendre maître d'un sujet, et à se former un jugement prompt et sûr : on peut appeler cette méthode la clef des sciences; mais elle ne peut être mise en usage qu'après avoir déjà acquis un certain degré de force et d'élévation.

Un objet aussi bien essentiel pour une étude quel-

conque, et duquel dépend pour l'ordinaire le succès de nos travaux, c'est de faire d'abord un bon choix des ouvrages qu'on prend pour guides; et là-dessus il ne faut point s'en rapporter à ses propres lumières. Toutes les directions de l'esprit et du bon sens ne peuvent suppléer au défaut d'expérience : il est nécessaire de consulter les maîtres de l'art même, de leur faire connaître le degré de ses connaissances préliminaires, joint à celui de perfections qu'on se propose d'atteindre : et si l'on est assez heureux pour pouvoir choisir entre les avis de l'homme simplement savant, et ceux de l'homme sensé, quoique d'un savoir inférieur, il faut préférer le dernier.

Nombre de personnes se laissent rebuter dès les commencemens, par le préjugé qu'il faut être doué d'une forte mémoire pour atteindre aux grands succès littéraires : Shakespeare, Mallebranche, Rousseau, Gellert, et nombre d'autres, n'en possédaient qu'une très-commune, qui ne les empêcha point de s'élever aux premiers rangs. Cette faculté est des plus utiles aux talens médiocres; mais elle peut même nuire à l'essor des grands génies, en croisant sans cesse leur originalité. — Il y a d'autres genres, où le savoir ne consistant presque qu'à s'approprier celui des autres, la mémoire devient indispensable : s'y vouer sans ce secours, c'est se condamner au supplice des Danaïdes, que la fable suppose sans cesse occupées à remplir un tonneau percé, d'où il sort autant qu'il entre. Il

est des plus importans de consulter ses dispositions naturelles avant de déterminer son choix.

Comme on ne peut toujours s'occuper d'objets sérieux et abstraits, la lecture d'un bon roman est souvent aussi utile qu'agréable : elle peut développer cette bonté, cet attendrissement, et même l'héroïsme qui conduit aux actions les plus généreuses. D'ailleurs, leur principal mérite étant pour l'ordinaire celui d'être bien écrits, on y acquiert une élégance et une facilité d'expressions, qui est un des premiers agrémens dans la société, et qui ajoute un prix réel aux qualités solides. Mais l'on doit se tenir en garde contre les dangers de leur défaut commun, celui de dénaturer les passions, de peindre une espèce d'hommes qui n'existe nulle part que dans l'imagination qui les créa, et dont le lecteur cherche vainement des copies. On peut quelquefois y trouver des conseils salutaires, et des exemples à suivre : mais juger le monde d'après ces images fantastiques, c'est vivre dans une illusion continuelle : erreur dangereuse, surtout pour les femmes, qui, plus retirées, ont moins d'occasions de se détromper, et qui paient souvent ce faux calcul du bonheur de leur vie.

Lorsqu'en lisant on fait l'acquisition de quelque bon principe, il ne faut pas attendre l'occasion de le mettre en pratique, mais aller au devant et la faire naître. Toute étude est vaine si elle n'a pas un but

moral. Le savoir est quelque chose, le génie est encore plus; mais bien faire est au-dessus de tout.— Au reste, plus on acquiert d'idées distinctes de perfection, et plus on se sent porté vers elle. Le vrai savant n'est plus celui qui s'appesantit sur tous les détails des sciences, qui parle huit ou dix langues, connaît les titres, et quelquefois le contenu de quelques milliers de volumes, ou cite à tout propos les opinions des anciens et des modernes. S'il se borne à cela, il pouvait épargner ses veilles. — Le vrai savant rapporte principalement ses lumières à l'action. Il ne sépare point la vertu de la vérité : il prend l'une pour but, l'autre pour guide, et les répand toutes deux.

L'esprit, le génie même, séparés d'autres mérites, usurpent aussi chez le vulgaire une considération fort au-dessus de celle que l'équité assigne. Une preuve incontestable de l'infériorité de leur rang, c'est qu'ils peuvent s'allier avec la folie, l'erreur, le vice, et des principes atroces. — On peut être à la fois le plus méchant des hommes et le plus spirituel, le plus distingué en vastes talens, le plus heureux en succès personnels, et le plus nuisible au bien public : au lieu que la vraie grandeur s'élève au-dessus des petites distinctions, et tend vers la prééminence la plus réelle, dont la bonté, la justice, la générosité sont les premiers attributs.

L'homme de lettres, comme tout autre doué par

la nature des moyens d'influencer l'opinion et le bonheur de ses semblables, devrait, par pitié et pour la solidité de sa gloire, subordonner son ambition, ses capacités, à ce but principal, seul digne de ses efforts. Les connaissances, les découvertes, sont incertaines, mais la maxime de respecter invariablement le bonheur général est de tous les principes le plus indubitable : toute pensée qui y contribue est vraie en grand, lors même qu'elle serait fausse en détail : comme le mal cesse d'être un mal lorsqu'il produit un plus grand bien. Ce n'est point l'auteur sublime, inventif, abstrait; ce n'est point celui qui dévoile avec le plus de hardiesse la foule d'erreurs publiques, sans les remplacer mieux, qui mérite le plus d'admiration ; mais c'est l'homme sage, modéré, généreux, qui se contente d'éclairer lorsqu'il peut éblouir; de réchauffer, féconder, comme le soleil, lorsqu'il peut brûler, consumer : qui préfère d'être utile à être illustre; qui sacrifie sa réputation au bonheur de ses semblables, et qui, plus héros que les héros mêmes, immole jusqu'à sa gloire sur l'autel du bien public.

Après l'étude de ses devoirs moraux et des connaissances générales, viennent les connaissances particulières, et principalement celles qui sont relatives au métier qu'on exerce. Chacun doit s'efforcer à cet égard de s'élever au-dessus de la médiocrité : outre que c'est une obligation civile, cela mène à la fortune, à

l'estime, et nous sauve d'une foule de désagrémens et d'humiliations toujours renaissantes. L'habileté comme la vertu, et l'ignorance comme le vice, portent avec elles leur punition et leur récompense. — Il est naturel que la société s'arme contre quiconque la trouble, qu'elle haïsse les penchans qui peuvent lui nuire ; de même il est naturel qu'elle méprise l'incapacité de celui qui ne peut ni la défendre, ni la servir.

Le plus grand obstacle aux progrès des lumières, est de s'imaginer que nous sommes parvenus au plus haut degré que les hommes puissent atteindre. Je suis fort éloigné de croire que tout est dit, que tout est pensé. Il y a des objets bien importans, qui donnent le prix à tous les autres, et sur lesquels notre savoir est encore au berceau. J'entrevois confusément dans le lointain des connaissances nouvelles, des découvertes étonnantes, des révolutions incroyables... mon âme s'élève par momens... elle plane sur un horizon plus vaste, un nouvel éclat l'éblouit ;.... elle admire, respecte, adore, et retombe dans les ténèbres... J'aperçois l'aurore de la vérité ; mais mon œil se dissoudra avant d'en avoir vu le jour.

SUITE.

Un fruit des lettres, aussi agréable qu'utile, et qui dans toute position, est une puissante ressource, c'est l'art de penser, d'écrire et parler avec justesse, force et facilité. On n'y parvient qu'en mettant de l'ordre dans son esprit, et en se familiarisant avec ces principes simples et généraux qui, tendant tous vers un même centre, rallient les idées avec promptitude : tel est celui *de n'apprécier les choses que d'après leur influence sur le bien public.*

Quant au style, il se forme par un certain tact du vrai, un sentiment de délicatesse que l'art ne peut remplacer, joints à la connaissance de la langue et la lecture des meilleurs auteurs. La foule des règles qu'on a données sur cet objet, semble se rapporter à ces deux principales : *clarté et précision; l'élégance* en est une suite. — Une bien bonne page honore plus qu'un volume médiocre, et il y a tel paragraphe d'un auteur, qu'un homme de goût préféreroit d'avoir écrit plutôt que la vaste collection de ses œuvres. Il est facile de délayer une pensée dans un déluge de

mots ; mais il ne l'est pas d'en réunir un grand nombre sous un point de vue resserré, qui considère toutes les parties, embrasse l'ensemble, et qui, sans les énoncer, fasse naître une foule de réflexions.

Ce talent, de ne jamais mettre trois mots où deux suffisent, est particulièrement utile aux grandes affaires, où l'économie du temps est un gain réel ; et en général, sur toute matière importante, une partie essentielle de la supériorité du style consiste à dire le plus de choses en moins de paroles. Mais cette manière a aussi ses désavantages. L'imagination de nombre de personnes ne s'émeut que par degrés ; elles ne peuvent saisir autant de motifs à la fois, ni passer aussi rapidement d'une idée forte à une autre. Il ne suffit pas pour elles de dessiner le premier trait, il faut encore peindre, nuancer, et ramener une pensée essentielle sous une multitude de formes et de points de vue qui en facilitent peu à peu l'intelligence et l'effet. — Nous avons quelques bons ouvrages qui n'auront que peu de lecteurs, parce qu'ils sont trop substantiels. Le goût moral peut se comparer, à cet égard, au goût physique. Telle femme qui se délectera de quelques rafraîchissemens ou d'un petit vin muscat, ne pourra supporter les liqueurs de Turin ; elles lui causeront des nausées, du dégoût : de même un petit parfum, qui la flatte d'abord, s'il devient un peu plus fort, lui donnera des vertiges et des maux de nerfs. Tous deux sont bons dans leur genre ; mais

le second est plus précieux : l'un est du commun et l'autre de la quintessence.

Un art bien difficile est celui de grouper harmonieusement ses pensées; de les amener dans un ordre naturel; de les placer sous le jour qui leur est propre; de ne donner à chacune que l'étendue proportionnelle à sa nouveauté ou à son importance; de calculer leur force sur celle de son pays ou de son siècle, comme le médecin habile combine ses remèdes avec le genre de désordres et le degré d'épuisement de ses malades; de faire naître certaines vues dans l'âme du lecteur, sans vouloir les indiquer positivement, ou même les produire par la feinte des opinions contraires; de se refuser au penchant de tout dire, et à un vain étalage d'érudition; de se répéter quelquefois pour mieux inculquer un principe essentiel, en le représentant sous d'autres faces; de flatter d'un côté pour convaincre plus sûrement de l'autre; d'affecter à dessein de petites fautes pour déterminer l'attaque d'une critique inévitable sur les endroits où l'on désire qu'elle porte; de dire dans la même phrase des choses différentes à diverses personnes, et qui cependant concourent au même but; enfin, d'adapter à chaque genre le style qui lui convient; d'être précis sans sécheresse, abondant sans prolixité, et de parler à la fois au jugement et à l'esprit, au cœur et à la raison. — Un traité sans images et sans détails est un arbre sans feuilles et sans fleurs; on en découvre mieux la

structure et la division des rameaux, mais il offre l'hiver de la science, et, en imitant la nature, il semble qu'il vaut mieux varier les saisons, et contraster les glaces par les roses.

Pour bien écrire, il faut réunir savoir, jugement, imagination, esprit, sentiment. Sans le premier, on ignore ce qui est neuf ou rebattu; sans le second, on compare mal et on tire de fausses conséquences; la troisième élève, projette, invente; le suivant compose le coloris, et le dernier donne l'âme au tout. On peut encore ajouter l'expérience et l'usage du monde, sans lesquels la théorie s'accorde rarement avec la pratique, et manque de cette fleur de tact, de cette délicatesse de convenance, de cette finesse d'insinuation, de cette élégante simplicité, qui sont pour la raison ce que les grâces sont à la beauté. Après tant de qualités requises, et si opposées, ne devrait-on pas traiter avec plus d'indulgence les ouvrages médiocres, et avec encore plus d'estime les supérieurs? Au reste, on ne sait souvent, dans la critique de nos chefs-d'œuvre, qui l'on doit plaindre davantage, si c'est l'auteur qu'on calomnie, ou le lecteur qui ne sait ni lire ni apprécier.

Un vice essentiel de notre littérature moderne, est de juger moins l'auteur sur ce qu'il dit que sur la manière dont il le dit. Nous avons l'oreille plus délicate que le cœur. On ne voit que des puristes dont le tympan se déchire au son d'un hiatus, ou

d'une phrase un peu dure ; mais dont l'âme dépravée reste insensible au son d'une maxime fausse, vile ou cruelle. Il ne suffit pas d'être vrai et solide, il faut encore être subtil, léger, cadencé : la vertu et la vérité nous effraient si elles ne se présentent pas sous l'extérieur rassurant des grâces enfantines. On veut des entrechats philosophiques, des fredonnemens moraux, des bluettes de jurisprudence, et des sourires de religion. — Si un étranger, dont le style est souvent aussi hasardé et toujours aussi incorrect que le mien, osait risquer quelques conjectures sur cet excès de délicatesse si nuisible à la force, je dirais volontiers : que les Français, si volatils à d'autres égards, sont d'un lourd assommant sur tout ce qui concerne leur langue. Il est commun d'entendre plaisanter sur l'athéisme, la probité, et même l'honneur : mais, *cela n'est pas français*, est une phrase qu'on prononce très-gravement, et dont la continuelle répétition est des plus dégoûtantes. On entend sans cesse discuter l'orthographe, la construction, l'accent et les nuances du synonyme.... Eh! de grâce, ne retombons pas en enfance, quittons l'A, B, C; recommençons à lire... soyons un peu plus philosophes, et un peu moins grammairiens. — Sans doute qu'il est important de déterminer le langage avec exactitude, pour donner plus de positif aux pensées, mais l'excès de délicatesse à cet égard indique plutôt la décrépitude des lettres que leur époque

de maturité : elle fut, chez les Grecs et les Romains, l'avant-coureur de la décadence des lumières; et l'Italie, en perdant la prééminence littéraire où les Médicis l'avaient portée, en se laissant dépasser par plusieurs nations qui furent ses écolières, se voua alors à ce raffinement de langage qui est aujourd'hui sa première science. Le sonnet, l'épigramme, la cantate, et tout le cortége des enfantillages poétiques y président, au grand détriment des connaissances plus essentielles, et leurs beautés sont si particulières, leurs allusions si fines, qu'elles ne peuvent passer en d'autres langues, et que l'étranger même qui entend la leur ne les devine qu'à demi.

La traduction est la pierre de touche des bons écrits : le faux brillant s'éclipse, le solide reste. Le style est à la pensée ce que l'habit est à l'homme, ou la couleur au tableau : le connaisseur juge moins sur cet éclat que sur l'expression du naturel, la force du clair-obscur, l'exactitude du dessin, ou le génie de la composition : au lieu que l'ignorant de l'art n'admire que le vermillon des joues, la richesse des draperies, l'azur du ciel, et le beau vert des arbres. De même l'homme éclairé n'apprécie un ouvrage que sur l'élévation de son but, et sur le nombre des vérités importantes qu'il renferme.

Le style varie avec le goût, et le goût avec le génie des peuples. Un auteur moderne qui commencerait son ouvrage aussi trivialement que le prétendu *divin*

Platon commence son livre de la *République*, engagerait difficilement son lecteur à passer jusqu'à la troisième page [1]. D'ailleurs ce qui est nouveau devient commun à force d'être répété. Les rapports et les allusions changent; les mots mêmes vieillissent, et n'offrent plus à la longue la même signification : ce qu'il est facile d'observer en comparant l'italien, l'espagnol et le français, qui ont une origine commune; ou seulement le français avec le gaulois, que

1 *Le Dialogue débute ainsi.* Socrate. « J'allai hier au Pirée » avec Glaucon, fils d'Ariston, pour faire ma prière à la déesse, » et pour voir de quelle manière se passerait la fête.... Après que » nous eûmes fait notre prière et vu la cérémonie, nous reprîmes » le chemin de la ville. Polémarque, fils de Céphale, nous ayant » aperçus de loin, dit à l'esclave qui le suivait, de courir après » nous et de nous prier de l'attendre. L'esclave nous joignit, et » me dit, en me tirant par mon manteau : Polémarque vous prie de » l'attendre. Je me retournai et lui demandai où était son maître : » il me suit, dit-il, attendez-le un moment. Nous l'attendrons, re- » prit Glaucon. Un peu après nous vîmes paraître Polémarque avec » Adimante, frère de Glaucon, Nicérate, fils de Nicias, et quel- » ques autres qui revenaient de la pompe. Polémarque, en nous » abordant, me dit : Socrate, il me paraît que vous vous en re- » tournez à la ville. Vous ne vous trompez pas, lui dis-je.... » *Adimante.* Ne savez-vous pas qu'on fera ce soir à cheval la » course des torches à l'honneur de la déesse? *Socrate.* A cheval? » Cela est nouveau. Comment! ils feront cette course à cheval, » tenant en main des torches qu'ils se donneront les uns aux au- » tres ?.... » *Traduct. d'Amsterdam*, 1763.... Quels insipides détails! Ne croirait-on pas entendre une vieille commère qui raconte à sa voisine?

nous avons beaucoup de peine à comprendre. Montaigne disait déjà, en parlant du langage : « Il écoule » tous les jours de nos mains, et depuis que je vis, » s'est altéré de moitié. Nous disons qu'il est à cette » heure parfait. » Nous en disons autant aujourd'hui, et qui sait les changemens que les siècles peuvent amener? Du moins semble-t-il, sans rien vouloir regretter à cet égard, que si le français a gagné en exactitude, il a un peu perdu en grâces et en force; il abonde encore en superfluités, dont la suppression, loin de nuire à la clarté, y ajouterait. C'est moins son degré de perfection qui a contribué à le répandre dans toute l'Europe, car il n'y a point de cour un peu distinguée où on ne le parle, que la position centrale de la nation française, sa grande population, son influence politique, sa civilité, ses émigrations, et encore plus les chefs-d'œuvre qu'elle a produits dans presque tous les genres.

Rien ne diffère autant dans les divers dialectes que le figuré de leurs comparaisons et de leurs images. Les Orientaux nous paraissent exaltés; eux nous trouvent d'une froideur glaçante; et l'antiquité nous offre des modèles d'un goût incompréhensible au nôtre. Salomon était probablement un des meilleurs écrivains de son siècle; mais un poète qui voudrait l'imiter de nos jours, courrait grand risque d'avoir peu d'admirateurs. On sait qu'il compare sa belle aux chevaux du char de Pharaon, ses dents à des

brebis tondues qui remontent du lavoir, son nez à la tour du Libanon regardant vers Damas, ses cheveux à un troupeau de chèvres, sa gorge à deux enfans jumeaux qui paissent parmi le muguet, ses agrémens à la ville de Jérusalem, son ventre à un tas de froment, son nombril à une tasse ronde qui regorge de breuvage, etc...; ailleurs, c'est la myrrhe qui distille de la main qui fait tressaillir les entrailles, et la petite sœur qui n'a encore point de mamelles. Ces comparaisons n'offrent de nos jours aucuns rapports qui forment image, parce que les liaisons intermédiaires nous sont inconnues, et cependant l'ensemble fait son effet en ce qu'il est marqué au coin de la naïveté.

On s'est souvent récrié sur la prétendue licence de l'Ecclésiaste; mais pourquoi Salomon n'aurait-il pas chanté les plaisirs d'un amour et d'un concubinage licite de son temps, et qui n'avait alors rien de honteux ni de coupable? Préfère-t-on de considérer son petit poème comme n'étant que de simples allusions prophétiques, ce qu'on a cherché assez infructueusement à démontrer; cela ne changerait rien à cette différence de goût, en ce que ce mélange religieux et impudique nous paraîtrait une espèce de profanation.

DIGRESSION

SUR LES BEAUX-ARTS.

Fidèle au principe de préférer l'utile à l'agréable, le nécessaire au superflu, et de n'apprécier les objets qu'en raison de leur influence sur le bonheur public, je ne puis m'empêcher de croire que les beaux-arts ont usurpé dans notre siècle une considération fort supérieure à celle qui leur est assignée par leur valeur réelle. — Un faux respect vulgaire attache une idée de mérite à tout obstacle vaincu, sans égard à la frivolité de cette victoire, qui est souvent remportée aux dépens du but principal? Que m'importe qu'un pont n'ait que deux arches, si on pouvait en mettre trois et le rendre plus solide : qu'un ton soit difficile à produire, s'il n'émeut pas autant que le simple et l'aisé; qu'un poème se divise en hémistiches de six syllabes, que la douzième se termine avec le même son que la correspondante, qu'on alterne l'*e* muet et l'aigu, et qu'on évite le choc de deux voyelles, si

tout cela estropie la pensée et rend obscur ce qui est clair ? Il viendra peut-être un temps où l'on placera la césure, l'hiatus, la rime, et tous ces enfantillages, au rang où nous plaçons aujourd'hui les acrostiches, les anagrammes et les bouts-rimés.

On devrait borner la versification à ces petits riens de société dont le superficiel fait le prix. Des femmes ou des jeunes gens peuvent s'amuser de cette symétrie du nombre et de l'accord du son, qui ne sont proprement que des jeux d'esprit, et ne devraient pas être traités avec plus d'importance. — On lit la prose sans fatigue pendant des journées entières, mais j'ai connu peu d'hommes d'un jugement exact qui pussent soutenir pendant plusieurs heures cette monotonie dégoûtante, où, malgré le sourire d'un poète à la torture, et malgré le pénible de ses vers faciles, on sent à chaque instant qu'il sacrifie la raison à la difficulté, et ses sentimens à l'harmonie.

Il est une poésie naturelle qui consiste dans le sublime des images et les grâces du style : la prose ne l'exclut point, et le poème de Télémaque est souvent plus poétique que celui de la Henriade. Habiller la raison en vers, c'est masquer Socrate en *petit-maître;* elle répugne à cette fadeur : la simplicité est son caractère, la vérité est son ornement, qui, de même que le génie, ne veut pas d'entraves : ils sont faits pour donner la loi, non pour la recevoir. L'art précéda les règles, et peut les rompre de

nouveau : elles peuvent préserver un esprit médiocre des écarts du dernier rang ; mais elles rapprochent l'esprit sublime de la médiocrité : tous ces liens l'empêchent de prendre l'essor, et, avec la vigueur d'un aigle, il voltige en oison. Sans sa profonde ignorance à cet égard, Shakespeare, comme tant d'autres, n'aurait jamais produit ces *monstres admirables*, ces mélanges de grossièreté et d'énergie, de grandeur d'âme et de trivialité que ses compatriotes préfèrent, encore aujourd'hui, à tous leurs chefs-d'œuvre modernes.

La poésie en général corrompt plus l'intelligence qu'elle ne la forme; la fiction est son essence, l'exagération son propre : toujours hors de la réalité, elle se plaît dans les écarts, ne marche que par sauts, ne prouve que par images : c'est la fièvre de l'imagination, qui n'est jamais plus forte que lorsqu'elle est en délire. Une lecture trop fréquente des poètes altère peu à peu le jugement, et donne à l'esprit une tournure des moins propres au monde réel, et des moins favorables aux fonctions et aux charges les plus communes de la vie. C'est peut-être aussi un préjugé de croire que les arts, et particulièrement la musique, attendrissent le cœur, et rendent les mœurs plus douces : en considérant les artistes de profession, et la nation qui excelle, je serais plutôt porté à croire qu'elle émousse la sensibilité par l'habitude des émotions fortes, et qu'elle énerve par l'excès de

délicatesse. — Parle-t-on en Italie d'un tableau, d'une statue ou d'une façade, chacun s'anime, et les femmes savent que c'est du Titien, de Buonarota ou de Vignole. Parle-t-on de Beccaria ou de Filangieri, la plupart des hommes demandent *qui est cela?* — Ils sont étrangers aux premières notions de la science du bien public, et n'écoutent que froidement les observations ou projets de réforme sur des abus évidens et qui menacent ruine.

L'excès d'estime pour les beaux-arts est au rang des préjugés que Rome a répandus sur l'Europe : elle en a fait un objet de commerce lucratif, et, ne pouvant plus vendre ses indulgences aux Anglais et autres peuples, elle leur vend des formes, du son et des couleurs. — Si cette capitale avait attaché autant d'importance au vrai savoir, elle jouerait peut-être encore un grand rôle dans la balance politique. — Les armes de l'empire de la foi paraissent moins être les richesses, le faste et la contrainte, que la supériorité d'intelligence, de modération et de vertus; en laissant échapper cette prééminence, elle perdit avec elle les rênes de l'opinion et les puissans ressorts du respect et de l'estime.

Un danger inséparable des beaux-arts est d'étendre le luxe qui les fait seul subsister; et c'est à titre de républicain que je m'appesantis sur leur côté désavantageux, lors même que j'avoue comme particulier que j'en suis l'admirateur. — On a prétendu

que ce vain étalage et le nombre d'ouvriers qu'il emploie, peut devenir un des ressorts d'activité et de circulation du numéraire dans les grandes monarchies, comme aussi un des moyens de soutenir plus dignement la majesté du trône : ce qui compense, et au delà, l'augmentation des besoins imaginaires, les préjugés de faux mérite, la consommation fréquente du nécessaire en superflu, et autres maux qui en résultent. Cela peut être vrai à certains égards ; mais du moins paraît-il bien démontré que le luxe est des plus dangereux pour les petits états, dont la simplicité est la vraie magnificence, le courage et le travail leur soutien, et la supériorité de justice et du bonheur public, les seules distinctions par lesquelles ils peuvent se rendre les égaux de leurs supérieurs en force. — Cette manière de voir, relativement aux arts, doit être modifiée dans les pays ou les villes qui ne tirent leur subsistance que du commerce ou des manufactures d'objets de luxe : mais lors même que, par intérêt, elles cherchent à nourrir la vanité de leurs voisins, elles devraient s'efforcer de s'en garantir elles-mêmes.

Comme tout excès est vice, il ne faut cependant pas prétendre de nous renvoyer à la soupe noire des Lacédémoniens, ni à leur défense de se servir d'autres outils que de la scie et de la hache. Notre climat, nos habitudes et notre faiblesse, ne le comporteraient pas. Mais il y a un juste milieu en tout :

il est certain que tout ce qui n'a que la sensualité, l'éclat ou une frivole curiosité pour but, n'est point au rang des choses indispensables; et que tout ornement qui ne joint pas une utilité réelle, est plutôt un écart de goût qu'un indice de perfection.

Veut-on voir de beaux paysages, où règnent la fraîcheur, l'harmonie et la vérité; où la nuance des sites est toujours en proportion de l'éloignement; où chaque touche d'arbres a ses distinctions particulières; où le zéphyr chargé de parfums semble jouer à travers les feuilles, et rider légèrement la surface des eaux, dont le doux murmure invite à de tendres rêveries; où l'air est toujours transparent, et les jeux de lumières d'accord avec les ombres et le relatif des saisons; où les beautés de détail ne nuisent point à l'effet de l'ensemble; enfin où les animaux et les figures semblent être animés, et conserver chacun le caractère qui lui est propre? Veut-on voir toutes ces merveilles, qu'on ne les cherche pas dans une galerie de tableaux, mais qu'on se promène dans la campagne. — Les chefs-d'œuvre de l'art sont bien insipides en comparaison de ceux de la nature.

A-t-on le goût des belles formes, qu'on les admire dans les originaux : une jeune et jolie villageoise offre plus de charmes réels que la Vénus de Médicis. La douce chaleur d'un sein que l'émotion agite, qui peut battre tendrement sous la main qui

le presse, ou qui en repousse l'audace par son élasticité, n'est-elle pas plus séduisante que tous les appas froids, durs et immobiles d'un marbre de Carrare? La laideur qui soupire est plus touchante qu'une Hébé de pierre.

Aime-t-on les antiquités, que l'on considère les nombreuses rides et les bouleversemens de toute la surface de notre globe, qui semblent attester son extrême vieillesse, et la variété de ses révolutions; que l'on contemple ces roches entassées, dont le sommet se perd dans la nue. Par quelles gradations ont-elles acquis cette forme? par quel mécanisme le suprême pouvoir cimenta-t-il leurs particules? qu'étaient-elles avant le débrouillement du chaos? que deviendront-elles à travers des millions de milliards de milliasses de siècles futurs? qui sait si leur matière, jadis plus épurée, ne fut pas susceptible d'organes et d'union avec les parties pensantes? qui sait si, s'épurant encore par la suite des temps, elle ne peut s'y rejoindre, et s'animer?.... Tant qu'il existe dans l'univers un atome qui n'a pas acquis tout le degré de perfection possible, il semble que le grand œuvre ne peut être consommé. Cette supposition neuve est féconde en grandes conséquences, et ce genre de méditations, malgré les bornes que leur prescrit notre faiblesse, est cependant plus raisonnable que celles de l'antiquaire qui se perd dans la rouille d'une médaille ou les débris d'une

inscription. — Que nous importe que Numa, Cécrops ou Ninias aient régné quelques jours plus tôt ou plus tard? Que nous importe que les Scythes descendent d'Élim, d'Héber, d'Assur, d'Arphaxad, ou d'Aram; ou que la ligne de Xarug fut directe ou indirecte? Qu'ajouterait à nos lumières de savoir positivement si les deux mauvais dialogues de Pimander et d'Asclépius furent écrits par Mercure Trismégiste, par son fils Thot, ou par un auteur du quatrième siècle? Toutes ces recherches, et beaucoup d'autres de ce genre, sont, malgré leur profondeur scientifique, d'une frivolité presque ridicule, et n'ont nul rapport avec notre état présent et futur. — Lorsque l'on compare le petit nombre de siècles qui composent notre histoire avec le total de la durée, il semble que toutes les époques se réunissent sous un seul instant.

Est-on amateur de l'architecture, on peut, au défaut de quelques pierres qu'unirent les Vitruves, les Trissins, les Pallades, admirer quelques fragmens du vaste édifice du grand maître. — Que signifient ces misérables voûtes, en comparaison de ces globes lumineux qu'un art immortel suspend dans l'espace, où un ordre étonnant les fait circuler, s'attirer, et se repousser tour à tour?

En montrant la petitesse des arts et de quelques sciences, je ne prétends pas refuser tout mérite aux premiers, mais seulement prouver qu'on leur ac-

corde une supériorité qu'ils n'ont pas en effet, et que, lorsqu'on est privé de leurs avantages, on peut trouver dans la simple nature des dédommagemens à la portée d'un chacun qui sait voir et sentir. — Je sais par expérience qu'un concert peut être parfois une récréation très-agréable ; qu'un tableau, une statue, ou un arc de triomphe peuvent amuser, intéresser, ou rappeler des souvenirs touchans ; que le doucereux d'un vers, ou le gigantesque d'une image poétique, peuvent flatter l'oreille, ou monter l'imagination. Je sais aussi que l'attitude voluptueuse d'une *valse*, les familiarités de l'*allemande*, ou l'indiscrétion d'une robe qui voltige, peuvent plonger l'âme dans une douce rêverie. Je danse même encore par libertinage, parce que je trouve fort agréable de presser publiquement dans mes bras une jolie femme à laquelle, en d'autres occasions, je n'oserais toucher la main. — Quelques jeunes innocentes qui se récrieront sur cet aveu, ne pensent pas que, sans le savoir elles-mêmes, leur passion pour la danse n'a d'autre motif que la volupté et la vanité : le plaisir attaché au mouvement peut bien y entrer pour quelque chose ; mais si c'était le seul, on danserait dans sa chambre, où nos dames n'auraient besoin ni de cavaliers, ni de spectateurs.

Au reste, ce goût, comme celui des arts en général, est des plus naturels, parce que la frivolité est un des caractères les plus inséparables de l'homme.

Tout cela a ses usages; mais on devrait moins en abuser ; on devrait classer chaque chose sous le rang que la vérité et la raison lui assignent. — Une seule idée vraiment utile à l'état, vaut mieux que des milliers d'épigrammes, de sonnets, d'ariettes, de ballets, et de tous les chefs-d'œuvre des Phidias et des Titiens.

On ne comprend pas bien pourquoi on place l'éloquence sous la dénomination des beaux-arts; elle fait partie d'un ordre plus relevé : le premier rang qu'elle occupe appartient de droit à l'architecture, comme le plus utile des restans. Les monumens les plus philosophiques que cette dernière ait érigés, quoique dans un but contraire, sont les pyramides d'Égypte : elles immortalisent l'énorme stupidité des despotes qui épuisèrent leurs peuples, leurs trésors et leur gloire, à entasser des pierres : ineptie qui n'est comparable qu'à celle des savans qui portent l'hommage d'une ridicule admiration aux pieds de ces lourdes masses.

On cite quelquefois la liaison des arts avec les sciences, et l'influence des premiers sur les secondes. J'ai peine à en voir le nœud et l'effet. Il est vrai qu'ils se perfectionnent et se dégradent avec elles, et que les siècles les moins favorables pour les unes le furent aussi pour les autres : mais cela prouve moins leur union, ou l'estime accordée aux arts, que l'influence des lumières sur tout ce qui est hu-

main. Avec l'esprit philosophique, qui donne l'âme à toutes nos relations, l'intelligence générale dut se perfectionner, et il est probable que jusqu'à la tournure d'un sabot ou celle d'une cruche, dut acquérir une forme plus élégante et plus propre à son usage. — Dans les pays où l'on pense peu, les ouvriers travaillent mal. En Espagne, tous les métiers sont négligés. En Angleterre, ils sont portés au plus haut point. Qu'on parcoure l'Europe, d'un coup d'œil on verra que les gradations d'industrie sont en proportion assez exacte avec les lumières générales. En chassant l'ignorance et le vice, on chasse la misère. Veut-on donner à un état le plus haut degré de puissance possible, qu'on travaille à perfectionner l'intelligence du sujet, qu'on épure ses mœurs, c'est-à-dire, qu'on le forme à la probité, au courage, au patriotisme, et l'état deviendra par sa propre force tout ce que ses circonstances locales lui permettront d'être.

DE L'EXPÉRIENCE.

La sagesse du vieillard est principalement le fruit de son expérience. Nous sommes les élèves de tout ce que nous voyons, faisons ou entendons : la plupart de nos idées entrent par les sens, et la première cause de l'inégalité des esprits réside peut-être dans la différence du nombre d'exemples, d'images, d'événemens et de positions que le sort nous a mis à portée de combiner. — Un homme naturellement bien constitué, mais qui, dès son enfance jusqu'à l'âge de raison, aurait vécu entre quatre murailles, dans un profond silence et une noire obscurité, serait nécessairement d'une intelligence inférieure à celle de la brute. De ce dernier degré remonte la vaste chaîne de gradations où l'observateur exercé pourra se convaincre que les modifications de cette même cause produisent des effets à peu près proportionnels.

Plus on a vu, lu, entendu, et plus la raison (toutes choses égales d'ailleurs) doit avoir d'étendue et de justesse; parce que nos jugemens n'étant que

la comparaison entre divers objets, d'où l'on tire ses conséquences, plus ces objets sont nombreux, plus ils réunissent de rapports, et plus nos conclusions doivent être exactes.

Rien ne diffère autant chez les hommes que l'horizon de leur coup-d'œil moral, et la sphère de leurs réflexions.— L'un ne juge que d'après une famille, un hameau, une ville, un royaume, une époque, ou un siècle : il ne raisonne que d'après le moment où il vit, ou le petit coin qu'il habite : il ne suppose pas d'autres vérités possibles que celles qui furent admises par ses aïeux, ses souverains et ses prêtres. Au lieu que l'homme éclairé embrasse dans ses comparaisons la surface du globe et l'histoire des peuples : il confronte et balance leurs opinions, leurs lois, leurs mœurs, les causes de leur prospérité et celles de leur décadence : il y joint les conjectures et les réflexions des plus grands hommes de tous les temps connus; et il tire son résultat de l'ensemble.

Acquérir de l'expérience est donc un grand moyen de capacité et de perfection. On peut hâter son développement en allant au devant des faits qui la composent, ou en s'appropriant les fruits de celle des autres. — L'étude est au rang de ce dernier moyen, particulièrement celle d'une saine philosophie, jointe aux meilleurs cours d'histoire. Ces deux sciences ont beaucoup de liaison : l'une indique des

préceptes à suivre, l'autre des modèles à imiter : la morale prend de l'histoire les faits dont elle tire ses conséquences, et l'histoire prend de la morale les règles d'après lesquelles elle doit apprécier les événemens et les actions humaines. Guidée par ce flambeau de la raison, elle nous peint le caractère et la conduite des hommes les plus illustres; elle les suit dans leurs entreprises, leurs détails privés, et leur marche publique; elle recherche les moyens qui les firent réussir, et les erreurs ou les obstacles qui les firent échouer : de mille vies, elle tire des principes qui peuvent diriger la nôtre, en nous enseignant à juger du présent par le passé, et à prévoir l'avenir : elle nous modère dans la prospérité, et nous console dans l'infortune, en nous indiquant combien il est facile de passer de l'une à l'autre. Enfin, c'est l'école précieuse où l'on devrait s'instruire aux dépens des sottises d'autrui, dans l'art d'éviter ou de réparer les siennes.

Malheureusement cette histoire est plutôt le roman de l'humanité que son vrai tableau. Les principaux événemens sont connus en gros, leurs dates sont fixées, mais l'esprit de parti, l'orgueil national, l'astuce politique, l'envie et la calomnie joints au bavardage public des rivaux et des ennemis, et à nombre d'autres circonstances, trompent sur la complication des particularités dont l'examen impartial pourrait seul extraire un jugement équitable.

Les causes premières, les impulsions secrètes, sont presque toujours ignorées; et ces intérêts subalternes, ces petits détails, auxquels pour l'ordinaire les plus grands événemens sont subordonnés, sortent rarement du silence où l'amour-propre les renferme.

Nous ne pouvons souvent pas apprécier les motifs de nos amis, de nos parens, relatifs aux objets de la vie privée; comment apprécierions-nous ceux des plus fins courtisans, des plus profonds politiques, relatifs à des objets infiniment compliqués, et dont la scène est séparée de nous par la distance des rangs, des lieux, des usages et des siècles? L'historien y supplée par son imagination : il nous donne des conjectures pour des vérités; mais l'homme d'expérience voit presque à chaque page qu'il nous dit plus qu'il n'a pu savoir : il sourit à cette hardiesse de pinceau avec laquelle un Plutarque ou un Tacite, un Raynal ou un Robertson, décrit le système d'une entreprise, les ressorts d'un gouvernement, les vues d'un chef, ou les nuances d'un caractère; il sourit de cette fausse pénétration, qui attribue si souvent à une conduite profondément réfléchie, les écarts de la passion, ou les résultats du concours le plus fortuit, comme si l'homme n'était pas « un composé d'inconséquences » et de légèreté, et comme s'il ne devait pas agir » d'une manière conforme à son caractère dominant. » — Si nous étions mieux instruits, nous

verrions que la plupart des révolutions les plus remarquables se rapportent à la classe des grands événemens par les petites causes.

L'art d'écrire l'histoire, dont tant d'écrivains se crurent capables, fut souvent l'écueil des plus grands génies. Outre une vaste érudition, une profonde connaissance des faits, un jugement sain, une pénétration exquise, il faut encore être à la fois homme d'épée et de loi, d'église et de commerce, et finir par n'être ni l'un ni l'autre; oublier son état, sa patrie, sa croyance et ses opinions, pour apprécier les événemens et les acteurs avec plus de vérité. L'esprit philosophique est surtout ici de la nécessité la plus indispensable. Si l'on examine la base de la réputation des historiens les plus estimés, on verra qu'elle porte moins sur l'exactitude des faits que sur le point de vue politique et moral sous lequel ils sont présentés, et sur la sagesse des réflexions qui les accompagnent.

Comme les guerres sont le théâtre des plus grandes révolutions politiques, une connaissance aussi nécessaire que rare dans un historien, est celle des principes militaires. La plupart tombent dans des absurdités dégoûtantes : ils omettent des détails importans, s'appesantissent sur d'autres qui sont impossibles; ils confondent les mots et les choses, prennent un rang pour une ligne, une tranchée pour un chemin couvert, une ruse pour une imprudence, une fausse

attaque pour une vraie, et une nécessité locale pour une position de choix. — Les anciens ne sont pas plus heureux à cet égard : on y trouve des chefs qui haranguent leur armée après l'avoir rangée en bataille. Malheureusement pour l'éloquence, un major de quatre bataillons a, de nos jours, beaucoup de peine à hausser sa voix jusqu'à faire entendre quelques commandemens très-courts ; et jadis un général doit avoir tenu un beau discours à cinquante ou cent mille hommes, quelquefois plus.

Il serait facile de citer une foule de faits modernes, sur lesquels la trompeuse renommée abuse de la crédulité publique. Je n'en citerai qu'un des plus mémorables de notre siècle ; c'est la bataille de Rosbach, ce *coup de temps* de tactique, dont le succès illustra plus son héros que plusieurs autres de ses victoires, où il déploya bien plus de sagesse, de constance, de promptitude et d'intrépidité. Nous avons eu des papiers publics qui ont fait monter à quinze mille hommes le nombre des Français tués sur le champ de bataille : nous avons encore diverses relations qui le portent à quatre, cinq et huit mille ; la plus modérée que je connaisse dit douze cents : frappé de cette différence, je m'en suis informé, sur les lieux mêmes, des paysans qui enterrèrent les morts, comme de divers ecclésiastiques et gentilshommes qui vivent dans le voisinage : ils m'ont assuré qu'il n'en resta pas au delà de quatre cent cinquante. C'est cepen-

dant une bataille qui s'est donnée au milieu de notre siècle, entre deux nations des plus connues et des plus éclairées, et dans un moment où toute l'Europe attentive s'efforçait de connaître ces détails avec exactitude. J'en ai eu des plans très-bien gravés, lettrés, notés; mais lorsque je les ai confrontés avec le terrain, j'ai vu qu'ils avaient été tracés d'idée, sur de mauvais contes de gazette, et il était impossible d'y reconnaître aucune ressemblance locale. — Si nous sommes si mal instruits sur ce qui se passe de nos jours, comment juger les siècles passés, où l'ignorance était si répandue, la communication si difficile, et le despotisme si oppresseur de toute vérité!

Mais dût l'histoire être aussi véridique que le vulgaire le croit communément, elle ne suffirait point pour former l'expérience. Il est des particularités essentielles qu'on ne peut ni saisir, ni deviner du fond de son cabinet, comme il est des qualités très-importantes qu'on ne peut se donner que par la pratique et un exercice fréquent. C'est dans l'action et dans le *gros livre du monde* qu'il faut se former soi-même et étudier les autres : quiconque reste à la même page, ou traîne ses jours dans l'indolence, n'est jamais au niveau des facultés qu'il reçut de la nature. — Les voyages sont particulièrement utiles à leur développement : ils furent, de toute antiquité, considérés comme un des moyens de perfection. C'est en vivant parmi divers peuples, et en les comparant, que les

Lycurgue, les Thalès, Solon, Démocrite, Pythagore, Platon, Polybe, et tant d'autres, apprirent à s'affranchir des préjugés nationaux, à connaître les hommes et à les diriger. Nombre de modernes les plus illustres les ont imités avec les mêmes fruits, et de nos jours la nation la plus philosophe ne croit l'éducation des premiers rangs finie qu'après avoir fait ce qu'ils appellent le *grand tour*. Les monarques mêmes ne craignent plus de se compromettre en croyant que pour connaître, il faut s'instruire; et depuis qu'ils lisent et voyagent, depuis qu'ils se rapprochent de leurs semblables, ils voient par eux-mêmes, et facilitent l'abord à la vérité; la politique s'épure, la superstition se réprime, les lois se perfectionnent, la nature reprend ses droits, les réformes et les fondations nécessaires se multiplient. — Puissent ces grands préludes tenir tout ce qu'ils promettent! Puisse la philanthropie dominer dans les conseils des rois, et prévenir cette fermentation dont l'esprit public paraît couver les germes en divers lieux, et qui menace dans le lointain!

Mais, plus en particulier, chacun ne peut voyager. Au reste, qu'on ne s'imagine pas qu'il faille pour cela une berline, un gouverneur, des laquais et force guinées. — Avec un mauvais frac, peu d'argent, deux chemises en poche, une écritoire, un portefeuille, un chien, quelque savoir, du courage, de bonnes jambes, et, par luxe, un coffre qui vous suit

ou qui vous précède, et qu'on trouve dans les grandes villes, on parcourt ainsi de vastes contrées de la manière la plus libre et la plus utile, parce que l'on ne voit jamais mieux que lorsqu'on n'est point vu. — Je parle d'après l'expérience, ayant parcouru la plus grande partie de l'Europe de cette manière, et fait en diverses courses près de 7000 lieues à pied. J'en traçai le projet à vingt ans, et, avec l'opiniâtreté qui m'est propre, je l'ai suivi à travers le ridicule, le blâme, le dégoût, les maladies, les hauts et les bas de la fortune. Comme j'étais dans l'habitude de noter, chaque soir, les observations de la journée, j'en avais amassé de très-nombreuses, la plupart assez triviales, mais dans la foule desquelles il me semblait qu'il y en avait aussi d'intéressantes, et présentées sous un point de vue entièrement neuf. Je me proposais de les donner au public, et elles étaient déjà réunies en corps d'ouvrage, auquel il ne manquait que ma dernière course, lorsque, par la négligence d'un bureau de messageries, j'ai perdu le fruit de mes travaux. J'ai fait peu de pertes auxquelles j'aie été aussi sensible.

Au rang des avantages de ces voyages pédestres, sont les incommodités et les souffrances qui les accompagnent; la privation des petites aisances rend indépendant de ces gênantes bagatelles; l'habitude du danger forme à la prudence, ou du moins au courage; le besoin continuel de ses propres ressour-

ces anime l'intelligence, exerce l'industrie, et la variété des hommes avec lesquels on commerce, rend propre à traiter avec tous les états. Il est des connaissances qu'on n'acquiert que dans les palais des grands; il en est d'autres qu'on ne s'approprie que dans la fréquentation du peuple. En conversant familièrement avec un pauvre, un laquais, un ouvrier, ou à table avec vingt paysans qui vous croient leur égal, on découvre ce qu'on ne devinerait jamais du fond d'une chaise de poste, ou accompagné d'un cortége imposant. — En outre, quiconque n'a jamais souffert la faim, la soif, le froid, le chaud, les fatigues, le mépris, les humiliations, et les injustices des petits tyrans subalternes, est étranger aux sentimens les plus habituels de la plus grande partie du genre humain, et peut difficilement se mettre à la place de ses inférieurs, ou s'attendrir sur leurs peines.

Sénèque invitait son pupille aux calamités, comme un moyen d'élever son âme. Ce genre de vie est une calamité artificielle, dont la durée est en notre pouvoir, et dont les souffrances passées, comparées par la suite avec une meilleure fortune, en fait mieux sentir les douceurs. — Mes amis ont une foule de besoins que je ne connais plus, et j'ai nombre de jouissances qui n'en sont pas pour eux, parce qu'ils n'en ont jamais été privés. Le plus mauvais taudis vaut pour moi un palais; la plus petite chère me

paraît suffisante, parce que j'ai souvent logé dans des cabanes, et vécu de pain noir et de petite bière. Quand il pleut ou qu'il fait froid, j'éprouve un plaisir secret d'être à l'abri : quand je me promène, je me félicite de rencontrer des compatriotes ; et lorsque j'entre dans mon lit, je pense que je couchais en Espagne en plein champ, en Hongrie au coin du feu, et que partout ailleurs j'ai rarement pu prendre sur moi de me déshabiller, parce que je ne pouvais vaincre le dégoût. — L'habitude des mauvais procédés m'y a rendu moins sensible, et je le suis davantage aux égards de mes inférieurs, parce que j'ai souvent cessé d'en recevoir. — On voyage quelquefois pour faire fortune. Je puis dire que je l'avais faite sans la chercher. Avec des rentes au-dessus du médiocre, j'étais devenu le plus riche d'entre mes amis, parce que j'avais moins de besoins que de ressources pour les satisfaire. Aujourd'hui que ma fortune a augmenté au delà de mes espérances, elle conserve la même proportion : je sais mieux en jouir, mieux l'employer. Ils comparent leur sort à celui des rangs supérieurs; moi je compare le mien à celui de tant de misérables avec qui j'ai vécu, et qui auraient été au comble de leurs vœux s'ils avaient seulement pu s'assurer le plus strict nécessaire. D'un autre côté, l'étalage des cours et des capitales m'a rendu notre petit faste républicain ridicule, et affranchi de cette vanité qui commence à tourmenter et à ruiner tant

de nos compatriotes. L'habitude de voir des grands du premier ordre, en diminuant l'importance de nos dignités, modère mon ambition, et me tranquillise sur les événemens qui peuvent la concerner.

Enfin, pour déterminer cette longue digression personnelle, il me semble que cette manière de voyager, ce spectacle, cette activité, ces privations soutenues, sont un des moyens les plus propres à fortifier l'âme et le corps, quoique l'excès pourrait facilement être nuisible à tous les deux. — Si mon lecteur était tenté de me dire qu'il ne voit pas que, relativement aux lumières, ma méthode ait produit de grands effets chez moi, je lui répondrai que ce fut moins la faute de la méthode que celle de celui qui l'employa. La nature m'avait traité assez durement, soit pour les passions, l'humeur, les talens et les circonstances : et quoique peu satisfait des rectifications que j'ai faites à son ouvrage, je crois cependant, à force de constance, lui avoir arraché quelques faveurs qu'elle semblait s'obstiner à me refuser, et avoir tiré d'un assez mauvais fonds plus qu'on ne devait d'abord en attendre. — Après cet aveu, je continue avec autant de confiance apparente que si l'observation de mon lecteur n'eût pas été fondée, et je mets encore au nombre des avantages de cette manière de voyager, celui de trouver les occasions de s'apprécier soi-même.

Lorsque, séparé de tout faux mérite, sans nom,

sans titre, sans autorité, et sous l'extérieur le plus vulgaire, si le hasard vous place parmi des personnes respectables, et que vous parveniez à en obtenir les égards de l'estime et de la considération, vous pouvez vous dire avec certitude : *Je ne les dois qu'à moi-même;* rien n'est plus flatteur. — On connaît la réponse souvent citée d'Aristippe, auquel on demandait quelle différence il mettait entre un ignorant et un homme instruit : *Envoyez l'un et l'autre chez les étrangers*, répondit-il, *et vous l'apprendrez.*

En effet, si vous êtes ce que vous devez être, ne craignez pas de manquer d'appui dans quelque pays que ce soit. Un honnête homme éclairé a des amis partout. Il est une nation répandue dans toutes les autres, qui, quoique divisée, n'en est pas moins unie, et qui, pour m'exprimer orientalement, est au reste du genre humain ce que la poudre d'or est dans le sable; ou comme les étoiles dans un ciel obscur, qui, brillantes de leur propre lumière, augmentent leur éclat en croisant leurs rayons, et en les faisant réfracter par ces corps opaques auxquels elles donnent le mouvement et la pensée. La variété de leurs nuances contribue à l'harmonie du tout; l'une a le scintillant de *Sirius*, l'autre le modeste pourpré d'*Aldebaran*, la troisième la candide blancheur de l'*Épi*, ou quelque génie sublime semble, comme la *Polaire*, se créer le point central de leur

cours apparent : d'autres encore, réunies en petits groupes, entrelacent leur éclat, comme les *pléiades,* qui, toujours radieuses quoique souvent éclipsées, toujours admirables quoique presque ignorées du vulgaire, sont moins remarquées par lui que ces vapeurs grossières qui, à peu de distance, brillent un instant d'un beau soir, et que la foule suppose être une étoile qui tombe.... Cette nation un peu trop poétiquement décrite, est celle des vrais philosophes. Avec quel art, quelle promptitude ils se devinent!.... Un mot, un geste, un regard imperceptible au commun, a suffi pour se connaître..... Quelle sympathie invincible les attire l'un vers l'autre! Quel plaisir de se développer, de s'enrichir réciproquement des fruits de leurs recherches, de s'affermir dans les principes du vrai, du beau, du juste!.... On a déjà deviné la classe, le penchant; mais on ignore l'étendue du savoir,.... on s'essaie, se dépasse, se rejoint; les pensées s'élèvent par degrés, le cœur s'émeut, l'œil se brillante, la voix s'anime, le geste s'ennoblit, les petites passions se taisent,... ils remontent d'effets en effets, de causes en causes : les rapports les plus abstraits servent de base aux conséquences les plus simples; et par les conséquences les plus simples, on ramène sous un centre commun les rapports les plus abstraits... L'homme,... le monde,... ou des milliards de globes tels que le nôtre, ne sont plus des objets assez importans :... ils pla-

nent sur ces sphères roulantes, et l'univers seul est assez vaste pour leurs conjectures :... ils se perdent dans l'origine et dans le but, dans les moyens et les obstacles, dans l'espace et l'éternité :... ils unissent l'esprit et la matière, le physique et le moral, le passif, l'agent et le moteur :... de la partie ils conjecturent au tout, et au tout ils soumettent la partie :... puis, couronnant leurs sublimes écarts par le modeste aveu de leur ignorance et de l'extrême petitesse de notre espèce, ils rapportent toutes leurs lumières vers leur seul point de certitude.... Oui, il est, disent-ils d'un commun accord ; il ne peut qu'être. Sa puissance même suppose, nécessite sa bonté : concourir avec sa bienfaisance est le seul moyen de lui plaire. Si ses créatures ne furent pas plus parfaites, c'est que la matière même dont elles furent tirées ne comportait pas davantage, et qu'elle ne pouvait que par des gradations infinies s'élever peu à peu dans l'échelle des êtres. — S'il nous arracha au néant, c'est que l'existence était préférable. — S'il nous créa libres, il nous laissa faibles, et si sa justice exige la punition de nos vices, elle n'exige pas moins que cette punition soit proportionnelle à leur influence, leur durée et nos forces.... Oui, il est : mais il est équitable, bon et puissant ; dès-lors tout est bien. Le mieux seul a pu être le grand but de toutes choses : vivons avec tranquillité sous ses lois irrésistibles, faisons tout le bien que notre

faiblesse nous permet, et reposons nos doutes et nos craintes sous la certitude que, quoi qu'il arrive, c'est de son consentement que, grands ou petits, fortunés ou malheureux, vifs ou morts, nous n'en sommes pas moins sous les décrets de sa sagesse et de sa bonté infinie, et que lors même que nous paraissons le plus à plaindre, c'est souvent l'époque où sa compassion veille le plus paternellement sur le total de notre bien-être :.... mon protecteur, mon ami, je viens de résumer une de nos dernières conversations; que ce souvenir en soit aussi un d'estime et de reconnaissance !

Mais, pour ajouter encore quelques mots sur l'expérience, si votre position ne vous permet pas d'aller au loin chez l'étranger, voyagez du moins chez vous, quand ce ne serait que dans les hameaux qui environnent votre demeure. Étudiez l'homme dans ces âmes simples, que la nature a plus formées que l'usage; pénétrez jusque dans la chaumière des pauvres, conversez familièrement avec eux, entrez dans leurs détails de position, de ménage, d'éducation, de travaux, de dépendance, de moyens de subsister, ou même de leurs principes religieux et moraux : vous n'en sortirez qu'avec de nouvelles comparaisons, et leur ignorance ou leurs vices mêmes contribueront à vos vertus et à vos lumières.

Perdez rarement l'occasion de voir des hommes

en action : plus l'objet qui animera leurs intérêts sera important, et mieux ils se développeront. — Toute assemblée publique, comme dévotions, fêtes, spectacles, plaidoyers, réjouissances, foires, manufactures, hôpitaux, prisons, calamités, scènes bachiques, et jusqu'aux maisons de débauche, ou aux querelles des crocheteurs, sont d'excellentes écoles d'expérience et de connaissance de l'homme, pour quiconque sait voir et profiter. — Se borner au seul cercle de ses relations, c'est ne lire qu'un seul livre, au risque d'avoir mal choisi, et puis décider d'après ce fragment sur la généralité de la science.

Voyez le monde, de l'œil et avec l'impartialité d'un habitant d'un autre globe, qui viendrait faire des observations sur le nôtre : devenez un peu acteur pour voir les choses de plus près. Si vos principes sont assez solides pour vous garantir du danger de l'exemple, ne craignez pas de vous jeter dans ce labyrinthe : la philosophie sera le fil qui vous servira de guide, et vous facilitera l'issue lorsque, dégoûté de cette inconséquente cohue, vous sentirez mieux le prix d'une vie simple, honnête et paisible. Mais rappelez-vous alors que la retraite ne doit être qu'un dernier refuge, un repos après le travail. L'éloignement des affaires, des séductions et du tumulte, est sans doute un des asiles les plus sûrs de la paix et de l'innocence; mais ce n'est pas dans le calme et l'oisiveté du port, c'est parmi les fureurs

des tempêtes, et le brisant des écueils, que le pilote forme son habileté, et signale son courage. Sans combats il n'est pas de victoires : sans périls il n'est point de héros.

ESTIMATION DE SOI-MÊME.

Connais-toi toi-même, fut la première maxime d'un des sept sages de la Grèce. Comment y parvenir? Cela n'est pas aisé. L'homme n'est jamais plus offusqué dans ses jugemens, que lorsqu'il considère ses qualités personnelles. Les ménagemens d'autrui le trompent, sa propre partialité l'aveugle, et son coup d'œil, nécessairement au niveau de son savoir, n'aperçoit les objets que sous une seule face, qui lui paraît l'unique véritable. Presque chacun se dit : j'ai les principes les plus sages : s'il en connaissait ou pouvait saisir de meilleurs, il les adopterait; mais il les ignore, ou ils sont hors de sa portée, et ne partant que de ce qu'il voit, il conclut que quiconque ne pense pas comme lui, a tort, et cela avec d'autant plus de confiance que les opinions de l'homme médiocre doivent nécessairement être, pour l'ordinaire, celles du plus grand nombre. — Le sage seul se défie de sa manière de voir, et c'est par ce doute qu'il faut commencer.

Poursuivez ensuite jusque dans les derniers replis

de votre cœur, celle de vos passions qui subordonne les autres (il faut en excepter l'amour : il est trop général). Chacun en a une dominante qui, en opposition avec d'autres, les combat et les subjugue : descendez de cette plus forte jusqu'à la plus faible, pesez tour à tour celles qui entrent communément le plus en concurrence ; numérotez leur valeur, comme *compassion* 15, *avarice* 60, *vanité* 1000, *patriotisme* 10, *timidité* 20, *ambition* 50, *paresse* 100, *égoïsme* à l'infini. Le terme moyen de ce calcul, qui, au reste, n'est pas facile à faire, vous offrira le tableau de vos penchans, et vos dispositions les plus habituelles décideront le genre de votre caractère. Mais ne prononcez pas d'après quelques mouvemens momentanés : il n'est pas de vicieux qui n'ait quelque accès de vertu : il n'est pas de vertueux qui ne succombe sous le vice. Comparez toutes vos impulsions en fréquence, durée, intensité, faites votre soustraction : le reste décidera.

Muni de ce tarif préliminaire, et de cette modeste défiance de soi-même, il faut encore, pour preuve, réfléchir sur sa réputation : diverses circonstances, dont le vrai se refuse au premier aspect, peuvent la rendre très-fausse ; mais, dans cette fausseté même, elle a pour l'ordinaire quelques motifs raisonnés.— Les avis de nos amis, leur humeur, leurs reproches, ou même les injures et les calomnies de nos ennemis, peuvent nous instruire, en ce qu'ils nous attaquent

communément par nos endroits les plus faibles, et qui prêtent le plus à l'apparence. — Mais lorsque diverses personnes qui n'ont aucun rapport entre elles s'accordent à nous accuser d'un défaut, il ne faut pas douter qu'il ne soit réel; remontez alors jusqu'à sa source, et efforcez-vous de le détruire.

Les grands projets de réforme et de sagesse sont presque toujours sans succès, et même ils peuvent devenir dangereux : leur inutilité fait tomber dans le dégoût, et enfin, rebuté par de vains efforts, on se laisse entraîner sans résistance par l'exemple ou le penchant.— On devrait attaquer un faible après l'autre; les combattre en détail, et faire souvent de petits essais de ses forces; tenter de se vaincre une heure, un jour, une semaine; reprendre haleine, recommencer de nouveau, et hasarder de plus longues épreuves. Insensiblement d'autres habitudes se forment, une seconde nature naît, et on jouit avec délices de l'honneur de ses triomphes. — Cette étude devient peu à peu aussi amusante qu'utile : elle écarte l'ennui par l'importance de son but, et répand un nouvel intérêt sur la vie. — Malheureusement on ne parvient jamais bien haut, ni jamais bien constamment : l'homme est toujours un être faible, léger, craintif, chancelant; mais encore y a-t-il des gradations, et il est sans doute plus honorable de s'élever aux premières que de ramper dans celles où l'homme se dégrade au-dessous de la brute.

Comme il est possible de connaître ses qualités sans savoir leur vrai prix, parcourons quelques degrés de valeur morale, après avoir cependant prévenu qu'on peut bien classer quelques généralités, mais que le particulier échappe à la règle, et n'est pas soumis à des distinctions tranchantes. — Les affections principales, comme les couleurs primitives, se nuancent à l'infini. Il n'est point de vices ou de vertus dont quelque légère teinte n'entre dans la composition de notre tout; mais le moral, encore plus imparfait que le physique, n'admet jamais le simple sans mélange : nous varions du gris sale au brun foncé; mais on ne trouve nulle part le blanc ou le noir dans toute leur pureté. Une innocence sans taches, ou une atrocité sans quelques bons mouvemens sont des états trop complets pour être compatibles avec la faiblesse de notre nature.— Voici quelques indices auxquels on peut se confronter.

Si avec des penchans funestes à la société, vous êtes indifférent sur les moyens de les satisfaire, si l'or est votre premier but, la ruse votre marche ordinaire, la dissimulation votre qualité distinctive; si la fortune des autres vous afflige, si leurs talens ne vous inspirent que de l'envie, leurs vertus une secrète haine ; si votre cœur est fermé à la compassion, ou même s'il se délecte à causer des souffrances. . . . . vous êtes un monstre qu'on devrait étouffer; et si vous n'êtes pas devenu un scélérat

détestable, c'est que la force et les occasions vous ont manqué.

Si vous êtes rampant avec vos supérieurs, impérieux envers qui vous est soumis; ... si vous préférez le commerce des sots, où vous primez, à celui de ceux qui peuvent vous instruire; ... si de basses complaisances, de viles flatteries obtiennent plus de vous que le mérite accompagné d'une noble franchise; ... si vous êtes cruel envers les animaux, insensible aux malheurs de vos semblables, et que votre estime ou vos procédés haussent et baissent avec leur fortune; ... si, dans l'exercice du bien, ou au récit d'une action magnanime, vous n'éprouvâtes jamais ce frisson qui parcourt les veines, cette douce chaleur qui le suit, et l'humidité d'œil, qui l'accompagne..... vous avez l'âme dure et bassement orgueilleuse.

Si avec des penchans nuisibles, vous les réprimez uniquement par la crainte des punitions ou l'espoir des récompenses, soit temporelles, soit futures, ... vous n'êtes pas bon, mais sagement intéressé : vous faites commerce d'actions. Le ciel n'appréciant que sur les motifs, vous doit peu, mais les hommes, n'ayant droit qu'aux effets, vous doivent quelque reconnaissance.

Si vos soins habituels ne se portent que vers des objets de luxe, de commodité, d'agrémens, de dissipations; si vous préférez les petites qualités brillan-

tes aux solides, tendez plus à orner votre esprit qu'à ennoblir votre cœur;.. si plaire est votre grand mobile, si un mot de blâme vous abat, une louange vous exalte; ... si vous préférez les petits intérêts de l'avarice aux grands intérêts de la générosité;... si une ambition subalterne vous fait moins désirer votre agrandissement pour être utile que pour briller, dominer ou vous enrichir;... enfin, si votre légèreté, toute concentrée dans le présent, perd l'avenir de vue, ou si vous êtes insouciant sur les plus grands objets de devoir, de science, de religion et de moralité,.... alors soyez certain que votre âme est commune; rangez-vous en silence dans la classe vulgaire.

Si, favorisé d'état, d'esprit, de fortune, vous passez vos jours dans l'indolence, sans vices, sans vertu, uniquement occupé de l'étalage de votre faste, de l'intérêt de votre sensualité, du soin de paraître aimable, des petits événemens de société, ou des pitoyables calculs du cérémonial et de la mode..., votre portrait caractéristique est *zéro* : ... heureux si on ne vous demande jamais compte de l'emploi des dons que vous avez reçus, et si vous n'êtes pas coupable de tout le bien que vous avez négligé de faire.

Si, avec des sentimens habituels de bienveillance, vous faites le mal par faiblesse, ou n'osez suivre vos devoirs par un faux respect humain,... vous avez

le cœur honnête, mais timide et vain : ... vous méritez quelque estime, et encore plus de pitié et d'indulgence.

Lorsque vos intentions ont été pures, vos actions droites, si le public, qui juge moins la réalité que l'apparence, méconnaissant vos vrais motifs, vous blâme ou vous tourne en ridicule; si alors, satisfait du secret témoignage de votre conscience, vous êtes insensible aux faux jugemens, ou avez même la force de vous en amuser; ... si le mépris vous rend fier, et le respect modeste; ... si la prière vous touche, la menace vous révolte; si les souffrances d'autrui vous peinent, votre propre infortune vous roidit, le danger vous élève, la prospérité vous modère.... Oh! alors, vous êtes solidement magnanime : vous aimez le bien pour le bien même, et non pour la gloire ou pour l'intérêt qui peut en revenir.

Voulez-vous apprécier le citoyen, supposez-vous un instant dans la position de ces héros que l'antiquité dépeint, et que notre faiblesse même ne peut refuser d'admirer encore; qui, immolant leur vie à l'honneur, leur gloire à celle de leur patrie, soumettaient leurs passions les plus fortes à celle du bien public. Comparez vos principes à ceux d'un Fabricius, pour le désintéressement et la simplicité; à un Thémistocle, qui préfère la mort au commandement d'une armée qui va le venger d'une ingrate patrie; à un Régulus, qui donne un conseil utile, mais

dont l'exécution assure son supplice; à un fabuleux Curtius, qui se précipite dans le gouffre, etc.— Demandez-vous à vous-même si, sous des relations pareilles, vous auriez eu la force de les imiter. Et si vous êtes certain de l'affirmative, dites aussi avec confiance : *J'ai l'âme grande et généreuse.* Le lâche, pour se justifier à son propre tribunal, croira vous insulter en vous accusant d'enthousiasme..... Laissez le dire; plaignez-le, et félicitez-vous de ne pas lui ressembler.

Mais ce degré n'est pas encore le plus éminent : poussons l'examen plus loin. Ces héros pouvaient être déterminés par le désir de la gloire ou par l'espoir d'une récompense future. — Supposons donc qu'il n'existât ni réputation, ni Dieux, ni peines, ni récompenses; que, placé dans un désert inaccessible, aucun témoin ne pût applaudir à votre héroïsme, aucune voix ne pût le publier, aucun motif ne pût vous déterminer que celui de la bienfaisance, et qu'alors, au prix d'une mort affreuse, d'un supplice barbare, il dépendît de vous de soulager les maux d'un grand nombre d'êtres souffrans : ... dites, le subiriez-vous?... Votre cœur s'étonne, frémit, se refuse :... il peut, malgré cela, être grand encore.... Mais, s'il répond : *oui, je le subirais,...* recevez l'hommage justement dû au plus sublime effort de la perfection humaine.

DE LA SOCIÉTÉ CIVILE.

COUP-D'OEIL PRÉLIMINAIRE.

Nous avons jusqu'ici considéré l'homme séparément comme simple individu, ou dans les relations étroites de la vie commune. — Considérons-le sous les vastes rapports de la société civile; machine compliquée, dont on ne se forme une image distincte qu'en examinant son origine, son but, ses ressorts, sa faiblesse et ses abus. — Quelques connaissances à cet égard sont de première nécessité pour la conduite particulière de toute condition; parce qu'ici, comme ailleurs, on ne peut apprécier les détails sans avoir une idée générale de l'ensemble.

Cette partie devrait être un des premiers objets d'éducation, pour les deux sexes comme pour tous les rangs. Son point de vue politique et moral est des plus propres à épurer nos principes de prudence, de justice, d'humanité, et à nous apprendre à les exercer de la manière la plus concordante avec leur

but principal. Ce savoir devient le gardien de nos droits naturels, le défenseur des droits publics, et la règle de notre comportement civil. — Il est bien remarquable qu'on nous laisse dans une ignorance aussi profonde sur les premiers liens de l'union sociale, sur la base des constitutions particulières, et en général sur ces lois sous l'autorité desquelles nous vivons si immédiatement; et dont l'ignorance peut si souvent exposer nos biens, notre honneur et notre vie. — Cicéron nous dit qu'à Rome les écoliers étaient obligés d'apprendre par cœur les douze tables. Ne pourrait-on pas de même enseigner aux nôtres l'extrait le plus essentiel de nos usages, de nos lois, de leurs motifs, et du cours juridique des affaires, lors même que des raisons secrètes ne consentiraient pas à ce que le public devînt trop clairvoyant sur de certains objets.

Combien de particuliers ruinent leur bonheur et leur fortune par des écarts que le seul bon sens ne devine pas, ou par l'incapacité de défendre par eux-mêmes leurs propriétés à travers le dédale des formes, des ruses qu'elles favorisent, des frais qu'elles entraînent, et de la lenteur des jugemens! Combien de magistrats du premier ordre, et autres hommes publics, qui, dans la meilleure foi et avec les vues les plus intègres, suivant aveuglément les décrets et volontés de leurs maîtres, multiplient les abus, fomentent le despotisme, préparent la ruine et l'op-

pression qu'ils croient réprimer; parce qu'ils ignorent que toutes les espèces de *droits* sont soumis en dernier appel au *droit naturel;* qu'ils ne connaissent pas le fondement de l'association civile, les liens réciproques du prince et du sujet; qu'ils cherchent dans l'usage ce qui ne se trouve que dans la raison, et qu'ils se laissent séduire par quelques-uns de ces sophismes politiques, sous le subterfuge desquels, jusqu'aux plus mauvais gouvernemens, trouvent le moyen de se donner une apparence d'équité!

Tout homme en place doit se défier de sa manière de voir à cet égard, et doit sentir combien il est difficile d'être à la fois législateur, juge et partie dans sa propre cause; combien il faut avoir l'âme généreuse pour faire abstraction complète de tout intérêt ou ressentiment personnel; pour se sacrifier soi, ses parens, ses amis, et ne considérer que le bien-être du plus grand nombre; sans quelle impartialité il est cependant impossible d'établir des lois équitables, ou de les maintenir dans leur pureté[1]. Lors même que la volonté se trouve, l'avarice

[1] Telle est l'influence de l'emploi, que, depuis que je suis membre d'un conseil souverain, il me semble que je considère les objets sous une face moins généralement patriotique. Heureusement que c'est dans une république dont la sagesse est aussi connue que le bien-être de son peuple, et où, comme s'exprime un de mes amis, « il y a moins de grands maux à guérir, que de bons principes à » conserver; où il ne s'agit que de faire connaître le bien pour » le faire adopter tôt ou tard; et dont c'est une gloire particulière,

ou les besoins du luxe combattent le désintéressement; la paresse et le goût du plaisir éloignent l'instruction nécessaire; la timidité se rebute par les obstacles, elle craint de déplaire, et retombe dans le torrent : les sollicitations de ceux qu'on fréquente font oublier ceux qu'on ne voit pas; jusqu'à la modestie vient offrir des doutes, si des vues aussi contraires à l'opinion de la pluralité ne seraient peut-être pas aussi mauvaises qu'on les estime bonnes? Mais surtout l'orgueil se refuse aux vérités qui l'abaissent, et l'on sait qu'il n'est point de séducteur plus éloquent : il ne veut point qu'on rapproche des conditions entre lesquelles il imagine une distance si considérable; il se révolte à l'idée de s'asservir aux règles, au lieu de suivre ses penchans. *Quoi!* pense, en s'indignant, le commun des hommes élevés par la seule fortune, *mes richesses, mes titres, mon faste ne pourront plus me faire considérer que par des sots! le simple mérite l'emportera sur moi, et un malheureux de la lie du peuple croira ses prétentions plus fondées, uniquement parce qu'il aura plus de lumières, de probité, ou d'énergie! il faudra me contraindre, m'arracher à la mollesse, pâlir sur les études les plus dégoûtantes; enfin sacrifier mon intérêt à celui des au-*

» et peut-être unique, de s'être presque toujours corrigée elle-
» même, avant d'y être forcée par des tumultes populaires, et les
» autres funestes effets des fautes politiques. » *J. Muller.*

tres! O blasphèmes abominables!... il frémit d'horreur,... il crie au fanatisme, à la rébellion; il prononce l'anathème contre l'audacieux profanateur, et sans regret il le condamnerait au bûcher.

Les souverains, comme les simples particuliers, sont rarement coupables à leur propre tribunal : et dans cette foule de mauvais gouvernemens, il n'en est peut-être pas un qui ne se juge lui-même très-bon, très-équitable, et qui n'estime les autres qu'en proportion de leur conformité plus ou moins approchante. Il n'est point d'abus de pouvoir qui ne trouve de faux-fuyant pour l'égoïsme. Les usurpations s'appellent *droits*, les surcharges d'impôts *nécessité*, le relâchement *douceur*, la trahison *politique*, et la cruauté *justice*. Cette manière de voir passe jusqu'au peuple : il n'en est point qui ne se considère comme le premier de la terre, et cette prétention est souvent fondée principalement sur ce qu'ils ont de plus défectueux.

Les Portugais et les Espagnols considèrent comme des païens ceux qui n'ont point d'inquisition, ou qui sont un peu moins bigots qu'eux. Les Anglais vantent leur défaut de police, et la coupable indulgence de quelques-unes de leurs lois, plus propres à favoriser le scélérat qu'à protéger l'honnête homme. Les Turcs se glorifient du pouvoir illimité de leurs pachas, et du luxe qu'ils étalent à leurs dépens : ils méprisent les chrétiens, dont le joug

a moins d'éclat et moins d'arbitraire. Le sauvage est fier de l'excès de son indépendance : il nous croit dans les chaînes, et nous croyons voir en lui le rebut de notre espèce. Ainsi du reste. — La bienfaisante nature fait servir nos vices mêmes au soulagement de nos maux, et notre vanité se change en consolation.

Comme nous venons de le dire, il est étonnant jusqu'à quel point l'amour-propre et la tyrannie sont ingénieux à se disculper. Chaque cour de despotisme se forme une logique particulière, d'après laquelle elle démontre que c'est avec la plus grande équité qu'elle est oppressive. — Un inquisiteur me disait à Madrid : *Il y a moins de mal qu'on ne pense, monsieur, à persécuter un peu les hommes dans ce monde-ci. Il est prouvé qu'on peut expier ses crimes déjà dans cette vie ; et comme il n'y a aucune proportion entre les punitions futures et les présentes, il est peut-être bon de hasarder les unes pour les autres. Le bûcher ne brûle qu'un quart d'heure, mais l'enfer brûle à toute éternité. Si celui qu'on y jette est coupable, cela le purifie : s'il ne l'est pas, on le met dans le chemin d'être dédommagé par la suprême justice. D'ailleurs, monsieur, quel est l'homme qui n'ait pas péché suffisamment pour être puni un instant ? Lequel n'est pas heureux d'être mis hors de ce monde de misères et de tentations ? En outre, cela fait toujours des impres-*

sions salutaires sur les autres, en augmentant leur humilité, et leur soumission pour la sainte Église. Il en est à plus forte raison de même des autres moyens qu'elle emploie pour le salut des âmes, comme pour le maintien et la propagation de la foi.

Cette détestable manière de raisonner ressemble assez à celle d'un petit prince des confins de la Pologne, qui haranguait ses serfs à l'occasion d'une émeute menaçante, et qui leur parlait à peu près ainsi.

« C'est avec le plus grand étonnement que j'ai été obligé de savoir que vous osiez vous répandre en plaintes contre votre maître; que vous vous étiez laissé séduire par ces vagabonds dernièrement revenus des pays étrangers, dont les insignes mensonges, en cherchant à vous persuader qu'on est plus heureux sous d'autres gouvernemens, sèment parmi vous cet esprit de mutinerie et de désobéissance qui creuse votre perte présente et éternelle. — Il dépendrait de moi de ne vous répondre que par des supplices proportionnels à votre témérité; mais ma bonté ordinaire, et la certitude de vous confondre par vos propres accusations, m'engagent à m'avilir jusqu'à m'expliquer avec vous.

» De quoi vous plaignez-vous, malheureux! qui ne vivez que de mes bienfaits? — D'abord vous trouvez mauvais, me dit-on, que les terres que vous

travaillez ne vous appartiennent pas en propre, et que j'ôte souvent aux riches un superflu inutile. Mais n'est-ce pas en partie pour l'employer au bien public ? Est-ce que je ne soutiens pas de l'autre côté les plus pauvres, et n'êtes-vous pas heureux que ce soit mon propre intérêt de vous maintenir tous en santé, en bien-être, et d'augmenter vos familles pour accroître mes richesses, qui ne se comptent que par le nombre de mes paysans? Ailleurs le peuple est toujours en danger de périr de faim; on ravit aux pauvres leurs dernières ressources, pour les donner aux opulens. Moi, je dépouille ces derniers pour les sauver de l'orgueil, et maintenir parmi vous une honnête égalité : d'ailleurs les richesses sont un des plus grands obstacles au salut : les apôtres commencèrent par se défaire de leurs biens; tant de communautés religieuses vivent dans une pauvreté volontaire : votre Sauveur naquit dans une étable, et vous qui habitez des granges, vous osez vous plaindre! C'est moi qui devrais plutôt accuser le sort : vous n'avez qu'à travailler et obéir; mais tous les grands soins, les craintes, les inquiétudes, reposent sur moi. Si la famine règne, si la guerre ravage, c'est à moi seul de pourvoir et de perdre : votre position est presque égale. Les avantages des autres peuples vous séduisent dans le lointain; mais l'abandon et les maux qu'entraîne leur malheureuse liberté vous échappent.

» Vous trouvez ma justice trop prompte, et les coups de bâton humilians. Aimeriez-vous donc mieux languir, comme ceux dont vous enviez le sort, pendant dix ou vingt ans dans les angoisses des procès, l'incertitude, et la négligence de toutes vos affaires domestiques? Aimeriez-vous mieux avoir cent maîtres qu'un seul, et être jugés par les contradictions d'une foule de têtes qui voient, chacune les choses d'une manière différente, et qui dépendent d'une multitude de réglemens qui ne leur permettent pas de faire usage de leur raison? Au lieu que, dans les jugemens portés sur vous, il y a toujours unanimité de suffrages : vous savez du jour au lendemain à quoi vous en tenir. La petite douleur des coups de bâton est aussi bientôt passée : elle ne fait pas souffrir votre famille innocente, comme pourraient faire d'autres punitions. Si j'ai quelquefois fait fendre des nez et couper des oreilles pour des fautes que vous trouviez trop légères, j'en ai aussi absous plusieurs d'entre vous, qui, partout ailleurs, eussent été pendus ou roués vifs.

» Vous vous plaignez que je dépense trop en bâtimens, en chevaux, festins, chasses et réjouissances : mais c'est pour vous faire honneur : mon rang exige une certaine dignité, ma gloire et mon crédit sont les vôtres, et vous rougiriez d'être commandés par un gredin.

» Vous m'accusez encore d'avoir ravi quelques-

unes de vos filles et femmes; mais qu'est-ce que cela leur ôte? en sont-elles moins en santé, en prospérité? Ce fut à la fois un honneur et un profit pour elles : leurs compagnes regardent encore avec envie les présens qu'elles reçurent : la politesse qu'elles acquirent les rendit plus aimables, et leurs parens et leurs maris jouissent de la protection que je leur accorde. S'il en provient des enfans, c'est moi qui les entretiens, puisque c'est moi qui vous nourris tous.

» Je vous ai fait aussi ordonner de renoncer aux principes de réforme, et à ce penchant de réflexions, qui commençait à vous infecter, et de prendre le père Nicolas pour directeur de vos consciences. Ce n'est pas à vous, qui ne savez ni lire ni écrire comme moi, et auxquels les saints n'ont jamais apparu ni accordé le don des miracles comme à lui; ce n'est pas à vous de réfléchir sur ce qui convient au salut de vos âmes. Suivez aveuglément la route qu'il vous trace; c'est à nous d'en répondre : ne me forcez pas de vous y contraindre.

» Enfin, je vous ai fait défendre de parler de l'administration de mon pouvoir, parce que cela ne vous regarde point du tout. Il est vrai que le bonheur ou le malheur de vos jours en dépend; mais est-ce à des serfs à raisonner sur les volontés de leur maître? Mes droits sur vous sont institués par Dieu même, par les lois sacrées de votre patrie, par l'héritage de

mes ancêtres, et aucun d'entre eux n'a jamais régné sur vous avec autant de bonté, de justice, et de support......

» Allez, misérables !... rougissez de votre ingratitude. Rendez grâces à la Providence de vous avoir donné un chef dont la puissance et l'habileté peuvent vous défendre contre un joug étranger : prosternez-vous devant mes ordres. Puisse votre humilité suspendre ma juste indignation, faire révoquer le secours accordé par mes voisins, et qui a déjà reçu l'ordre de vous tailler en pièces, au plus petit écart de la plus profonde soumission !... Allez. »

On pourrait être curieux de savoir quel fut l'effet de ce discours. Le plus grand nombre fut terrassé par cette formidable éloquence; le dernier argument leur parut surtout d'une démonstration irrésistible; quelques âmes pieuses se reprochèrent d'avoir osé résister à leur maître légitime, et tous se soumirent en profonde vénération [1].

Mais, sans descendre jusqu'à ce degré révoltant de dépravation civile, divers prétextes spécieux servent ailleurs à disculper l'ignorance ou l'égoïsme, et circulant parmi les principaux intéressés, maintiennent les abus. — *Rien n'est parfait*, dit-on,

[1] Quelle belle guerre que celle qui se déclarerait aux gouvernemens de servitude, sans autre but que de faire rendre la liberté à leurs serfs! — De tous les vols, le plus atroce c'est celui qui ravit à l'humanité les premiers droits de la nature.

et les institutions les plus sages ont leurs côtés faibles. Cette phrase a fait fortune, et méritait de la faire; mais il semble qu'elle conviendrait mieux dans la bouche des peuples que dans celle des princes; surtout s'ils se rappellent que sa généralité permet de l'employer presque avec le même degré de force sous l'administration la plus tyrannique, comme sous la plus équitable. Ce qui paraît justifier tout le monde, ne justifie particulièrement personne.

Une autre maxime, tout aussi hasardée, quoique admise par nombre de politiques, est celle, *qu'il suffit pour juger de la bonté d'un gouvernement, d'examiner le degré de culture des terres et celui d'aisance relative aux besoins de première nécessité dans la classe la plus nombreuse du peuple.* Cette manière de juger serait en effet très-bonne si le produit des terres était pour le cultivateur, et si les hommes n'étaient faits que pour manger, boire et dormir. L'expérience prouve que c'est déjà beaucoup de vouloir bien leur permettre de satisfaire à ces besoins avec une certaine aisance; mais encore s'alimenter, se loger, se vêtir, ne sont pas les premiers buts de notre existence. — Si, pour dominer plus sûrement, vous énervez un peuple; si vous laissez éteindre chez lui le patriotisme, la probité, le courage, et les lumières; si vous étouffez le germe du mérite en le sacrifiant toujours à la faveur ou à la naissance; si vous concentrez exclusivement dans

une partie du public des droits qui devraient être communs à tous; si vous avilissez l'État par d'ignobles condescendances envers ses alliés, dont le principal but est de vous ménager leur appui contre votre peuple même; si vous fomentez sa superstition, gênez sa croyance, le mettez peu à peu, par votre propre timidité, dans un état de faiblesse qui prépare sa ruine et la vôtre; enfin si vous lui défendez de s'occuper des objets qui le concernent le plus directement, et, pour vous soustraire au blâme, que vous prétendiez qu'il ne discute pas les principes de votre administration ; — si vous agissez de cette manière, et malheureusement les exemples n'en sont pas bien éloignés, votre gouvernement peut avoir une apparence de bonté; il peut même, malgré cela, être encore beaucoup meilleur que nombre d'autres ; mais il n'en est pas moins défectueux dans le principal. Un père de famille n'a point rempli ses devoirs lorsqu'il n'a pourvu qu'à l'éducation physique de ses enfans : elle ne concerne que la partie animale ; il reste la spirituelle, qui est la plus importante, et la seule qui distingue l'homme de la brute : d'ailleurs, un esclave n'est pas moins dans la servitude parce qu'on le nourrit et le loge bien.

Il est probable, d'après l'histoire et la connaissance de l'esprit humain, que la plupart des États furent fondés par la force. Mais la philosophie ne reconnaît point ce droit : elle ne s'y soumet qu'à titre de pru-

dence, et ne considère comme vraiment obligatoire que la loi naturelle, modifiée sur les rapports de la société civile, et une tendance invariable vers son plus grand bien : elle admet d'abord pour base, que tous les hommes ayant même auteur, même tige, mêmes facultés, doivent être considérés comme égaux. Sans la supposition de cette égalité primitive, il n'y aurait plus de principes certains : ... au reste, cette égalité, ce mot si simple et si abstrait, si abusif en pour et contre, n'embrasse que les droits généraux de justice, d'indépendance et de bonheur ; si elle s'étendait jusqu'au rang, au pouvoir, à la fortune, elle ne pourrait se concilier avec l'ordre civil, nécessairement fondé sur l'autorité des chefs, la soumission des inférieurs, et une multitude de gradations diverses, qui organisent le tout, et se soutiennent réciproquement. — Mais la tyrannie seule peut ravir à nos semblables les premiers droits de leur nature, tels que *liberté, sûreté, subsistance* et autres. Malheureusement, le sens de ces grands mots est toujours vague, et leur application diffère suivant les témps, les lieux, les circonstances : cependant, toute constitution qui les attaque dans leur essentiel est usurpation, non droit. — Un peuple équitablement gouverné a des régens, non des maîtres ; il ne peut jamais devenir une propriété, jusqu'au malheureux nègre, auquel le colon reproche l'or qu'il donna pour lui, peut demander

bien légitimement : *de quel droit m'achetas-tu? de quel droit me vendit-il?* Je dis plus : si pour se remettre en liberté il assommait ce maître, ce tyran, il n'aurait commis qu'un acte de défense naturelle.

Nul acte, nulle convention, ne peuvent soumettre irrévocablement la majeure partie du public aux caprices illimités de l'autre. — Les lois d'équité, antérieures aux civiles, supposent pour base du gouvernement un contrat tacite de chaque individu envers la société, et de toute la société envers chaque individu; ou un accord entre le prince et le peuple, par lequel ce dernier promet respect et obéissance, à condition que le premier tendra inviolablement au bien du plus grand nombre. Tout acte d'autorité qui ne vise pas vers ce but, ou le dépasse, est illégitime, et toute puissance qui ne porte pas sur ce fondement, n'a pour raison que la force, pour frein que la crainte, qui ne sont obligatoires qu'autant qu'on est le plus faible.

Ce n'est qu'en remontant aux premiers principes sociaux, à l'origine et au but des lois, aux circonstances de leur établissement, et aux règles de justice générale, qu'on parvient à faire une heureuse application de la variété des lois admises dans les divers pays. — La science de la législation et du gouvernement, en apparence si compliquée, se réduit à un petit nombre de maximes fondamentales, dont l'usage, quoique soumis à une infinité de combinai-

sons particulières, devient cependant facile est simple, lorsqu'on veut sincèrement le bien, qu'on ne perd jamais l'ensemble de vue, ni la règle invariable de l'intérêt commun. Ce fil, une fois trouvé, il ne faut plus qu'un peu d'expérience et des lumières médiocrement étendues pour sortir du labyrinthe des formes, des superfluités et des contradictions, dont l'ignorance des siècles passés, et encore plus l'intérêt personnel et le despotisme, ont surchargé les détails de l'administration publique.

Les idées abstraites du plus parfait gouvernement possible en spéculation, lors même qu'il est impraticable en réalité, deviennent des plus utiles pour la conduite particulière, à travers les abus les moins susceptibles de réforme, en ce que la connaissance du *mieux* dirige dans la marche du *bien*, et que ce n'est que par la comparaison des rapports d'une équité parfaite qu'on peut tendre à perfectionner celle que notre faiblesse comporte, tâcher d'adoucir, diminuer le mal, là où l'on ne peut y remédier complètement.

ORIGINE DES SOCIÉTÉS.

Plaçons un homme et une femme sur la terre : — le premier des penchans les unira bientôt. Il en naîtra des enfans, qui en produiront d'autres.... La première des autorités sera celle des pères, qui se partagera, se graduera ensuite en proportion de l'âge et des capacités. — Leur premier principe de morale reposera sur cette conséquence naturelle : *que le bien ou le mal que tu me feras, je te le rendrai, et que ce que tu contribueras au bien-être de la société, elle t'en tiendra compte.* — Les passions seront d'abord plus tranquilles, parce qu'elles auront moins d'objets ; leurs écarts seront plus dangereux, parce qu'elles auront moins de frein.

Le besoin de secours réciproques, le sentiment de sa faiblesse, et, plus encore, ce doux penchant qui porte l'homme vers l'homme, qui l'anime, l'intéresse, et lui fait oublier une partie de ses maux lorsqu'il les voit partagés, dut réunir cette famille,

l'augmenter, la diviser, la subdiviser en d'autres, les engager à vivre en hordes, où régna d'abord la simplicité, la paix et l'abondance. Elles changèrent souvent de stations, parce qu'elles en épuisèrent les ressources. Mais, fatigués de cette vie errante, ou devenus trop nombreux pour subsister de la chasse et de la pêche, les hommes fixèrent leurs demeures pour devenir bergers et agriculteurs.

A peine établis, ils furent contraints, par le puissant ressort de l'intérêt personnel, à faire des conventions et à vivre sous des lois communes : « car, » qui nourrira des troupeaux, si un autre peut les » ravir? qui sèmera, s'il n'a pas l'espoir de la ré» colte? » On convint donc que le titre de premier occupant serait respecté; que celui qui défricherait un terrain, ou élèverait du bétail, aurait un droit exclusif à leur possession, et que tous se réuniraient contre l'infracteur qui attaquerait cette propriété.

Sous l'état de liberté naturelle, chacun n'a, pour se défendre, que l'usage de ses propres forces. Mais, sous ces relations civiles, il a, ou doit avoir le surcroît de protection des forces réunies de tous les membres de la communauté. — Au moment où elle se forme, chaque individu se dépouille de la partie de liberté qui peut nuire au bien public : il renonce à l'oppression, pour n'être pas opprimé; il s'interdit toute action qu'il redoute chez les autres; il sent

qu'il ne peut raisonnablement exiger d'eux que ce qu'il veut leur accorder lui-même ; enfin, malgré la répugnance naturelle pour toute sujétion, il se soumet à l'autorité générale, et perd une partie de son indépendance pour mieux défendre l'autre.

Les diverses lois naissent d'elles-mêmes par le cours ordinaire des rapports humains. — Il est utile que chaque père connaisse ses enfans, parce que, les préférant à ceux d'autrui, leur éducation et leur bien-être seront mieux soignés : de là l'institut d'avoir des femmes en propre, qui, ne se donnant qu'à un seul, assurent sa descendance. En outre, comme la faiblesse des mères n'eût pas suffi à l'entretien des enfans, et que notre sexe n'est point propre aux attentions délicates et rebutantes qu'exigent leurs premières années, c'était une raison de plus pour établir que l'union des deux sexes serait précédée d'un engagement public et solennel, de contribuer conjointement à l'entretien de leur progéniture; soins dont la longueur entraîne aussi celle des mariages.

Pour soutenir l'activité des pères jusqu'à leurs derniers instans, pour éviter les querelles d'héritage, et d'ailleurs paraissant équitable que les enfans qui avaient contribué à la culture des biens fussent préférés pour y succéder, on institua les lois testamentaires, qui, par une suite de notre imperfection, en

évitant un mal en produisirent un autre. Car, en transmettant ce droit de premier occupant, d'acquéreur et propriétaire, elle ravit à une partie du genre humain leurs titres naturels à la masse commune; ce qui pourrait être considéré comme une usurpation de la part du petit nombre des riches sur le grand nombre des pauvres, dont les derniers seraient en grand risque de périr de faim et de froid si, par les bornes que la Providence assigne au mal, les premiers n'étaient forcés d'avoir recours aux fruits de leurs travaux pour soutenir leur propre existence, et si, par cet ordre de choses, on n'évitait de plus grands maux.

Car cette inégalité des fortunes, cette dépendance réciproque est une des premières bases d'activité et de soutien de la société : sans elle, qui voudrait travailler pour d'autres? Arts, métiers, culture, sciences mêmes disparaîtraient; chacun ne jouirait que des fruits de son propre labeur; il faudrait se loger, s'habiller, se nourrir soi-même, et retomber sous peu dans l'état des sauvages.

Mais cet état, demandent quelques philosophes exaltés, n'est-il pas préférable au nôtre? Il a sans doute divers avantages particuliers, dont la mère commune les dédommage; mais il a encore plus d'inconvéniens, et d'ailleurs il est absolument incompatible avec une population nombreuse, à la subsistance de laquelle l'agriculture, l'échange des pro-

duits et de l'industrie, joints à un travail continuel, peuvent seuls suffire [1].

Survenait-il des différends sur quelque objet que ce fût, il fallait que des arbitres impartiaux, instruits et intègres, prononçassent sur les objets en litige, avec le pouvoir de contraindre le fautif à réparer ses torts. De là l'établissement des juges civils armés des forces de tout le corps politique.

La difficulté de résoudre des contestations épineuses exigea qu'on établît de l'ordre et de l'uniformité dans la marche des procès, qui pussent garantir les juges de surprise, les plaideurs de précipitation; d'où naquirent les réglemens formulaires, dont l'abus

[1] Pour prévenir la trop grande inégalité des fortunes, particulièrement nuisible dans les petites républiques, on pourrait statuer que les pauvres hériteront des riches, en tout ou en partie, ce qui excéderait une certaine aisance; ou en faisant revivre les anciennes lois agraires, qui fixaient la quantité de terrain que chaque particulier pouvait posséder; moyen équitable de rétablir une espèce d'équilibre dans les richesses, et qui aurait nécessairement l'influence la plus marquée sur tout ce qui est du ressort du politique moral. « Qu'on remette seulement en vigueur, dit M. Süssmilch en » d'autres mots, les lois de Licinius, défendant à chaque Romain » de garder plus de sept *Jugera* de terrain; ou celle de Romulus, » qui les bornait à deux, et vous changerez bientôt un désert ina- » nimé en fourmilière active. » Des projets de cette espèce ne sont pas absolument impossibles en pratique : il suffirait d'une volonté ferme, appuyée de la force majeure du nombre des gagnans sur les perdans : et à toutes les oppositions il n'y aurait que trois mots à répondre : *le bien public.* — L'histoire nous offre des exemples de réformes plus considérables.

amena en divers pays cette lenteur ruineuse, et cette maxime révoltante, que la forme emporte le fond, et que l'équité se sacrifie à l'omission de quelque léger accessoire.

Les motifs respectables de l'ordre et de la vertu n'étant pas à la portée des âmes basses, il fallut les retenir par les motifs honteux de la crainte; et de là, l'origine des supplices, dont la rigueur doit être en proportion du degré d'offense commise envers la société.

La croyance d'un Dieu étant naturelle à l'homme, faisant partie du résultat le plus commun de ses facultés morales, et d'ailleurs la religion formant un des premiers freins du crime, l'état ecclésiastique naquit, un culte public s'établit. — Les notions sur la divinité furent proportionnelles aux lumières et à l'élévation des sentimens. Un peuple ignorant ou vil ne put s'en former que des idées basses, et lui supposer toutes les faiblesses humaines. Au défaut de la vraie révélation, on en substitua de fausses. L'égoïsme éclairé abusa de la bonne foi ignorante; au lieu de la guider aux vraies vertus, il fomenta la superstition, et peu à peu le premier dogme des païens fut l'intérêt des tyrans et des prêtres. — Le fanatisme seul produisit souvent des effets tout aussi funestes. Il bouleversa toutes les idées de vrai et de juste : au lieu de tirer la règle de nos actions des rapports du monde visible et de nos relations réci-

proques, il les tira d'un monde intellectuel, qui n'existait que dans le cerveau échauffé de quelques visionnaires. Des rêves furent donnés pour des inspirations. L'intolérance d'un côté, et le glaive de l'autre, s'unirent avec l'ambition, l'avarice et l'orgueil pour répandre ces pieuses erreurs; l'éducation, l'exemple, l'habitude, firent adopter les principes les plus absurdes, comme les préceptes les plus sacrés : et le respect pour tout ce qui est ancien, joint à l'imposant de l'incompréhensible, renforça encore, à la longue, cette foule de croyances si opposées, dont cependant chacune croit être la seule véritable.

Du choc des opinions jaillirent des étincelles de vérité, dont les nouveaux aperçus produisirent et enrichirent les sciences de premier ordre. Les rapports réciproques de tous à un et de un à tous se multiplièrent; les points de station individuels varièrent à l'infini, et avec eux les devoirs, les talens et les exigences. Les besoins de l'esprit augmentèrent avec l'obligation de connaître plus d'objets, et ceux de l'âme avec plus d'impulsions de sentiment dans un ensemble plus compliqué. — Peu à peu l'horizon des connaissances s'étendit; les idées qui paraissaient d'abord abstraites devinrent simples, et les résultats profonds si familiers, qu'ils s'établirent pour base et axiomes de conséquences et de combinaisons encore plus relevées. — Mais bientôt la faiblesse humaine ne put plus embrasser l'immense étendue et la mul-

titude des sciences, toujours plus ou moins subordonnées aux détails : on divisa, subdivisa, ne cultiva que des branches; et ces parties, considérées trop isolément du tout (par cette loi de la nature qui rapproche les extrêmes), reproduisirent le doute, l'erreur, la confusion, l'ignorance, et d'autant plus dangereusement qu'elles portaient l'empreinte du savoir.

Un peuple est-il heureux, ou un prince puissant, il veut continuer de l'être. — On ne résiste aux insultes de ses voisins qu'en sachant se défendre. Une société composée de lâches, ne pourrait subsister que jusqu'à la première attaque. De là les institutions militaires. — De longues guerres rendirent les armées permanentes. L'habitude du despotisme, jointe à la subordination, si nécessaire dans cet état, dut peu à peu avilir les sentimens de liberté et de patriotisme du soldat. Ces troupes, originairement destinées à défendre leurs concitoyens, se changèrent en ennemis domestiques, moins attachés au public qu'à leurs chefs; se considérant comme une classe séparée et faite pour dominer, puisqu'elle était la plus forte. L'histoire prouve qu'ils devinrent souvent les suppôts de la tyrannie, et les geôliers de la servitude générale.

La gestion des affaires exigeant nécessairement des frais considérables, on établit les impôts, ou la contribution de chaque individu aux dépenses commu-

nes, dont la mesure ne peut dépasser (sans prévarication) celle des vrais besoins de l'état. — Il est juste de sacrifier un peu de son aisance pour jouir du reste en sûreté. La société doit un honnête nécessaire à quiconque se voue à son service; au magistrat qui veille sur la vie, l'honneur et la fortune; au militaire qui les défend contre l'étranger, au péril de ses jours; à l'ecclésiastique qui instruit et guide dans la route des devoirs, et en général à tout fonctionnaire public, en proportion de ses peines et de l'importance de son emploi; mais elle n'est point redevable des sommes nécessaires au soutien d'un faste inutile; et ce n'est que par un abus coupable, qu'elle accorde si souvent à un seul particulier, des rentes qui suffiraient à l'entretien d'un grand nombre de familles.

Dans cette société naissante, les goûts et les talens ne furent pas égaux. L'un eut plus d'aptitude pour les ouvrages de force, l'autre pour ceux d'adresse : d'ailleurs, il en est dont la perfection exige seule l'étude d'une vie entière. — On suivit le penchant et la capacité : les métiers et les arts se formèrent. Le besoin rendit ingénieux; la vanité excita l'industrie : chacun joignit ses découvertes à celles de ses prédécesseurs; et le temps, la rivalité et l'expérience s'élevèrent par gradations des peaux sèches aux brocarts, du forgeron à l'horloger, de la cabane aux palais, et des contours des formes aux chefs-d'œuvre des Raphaëls. — Un seul ne pouvant suffire à tous

les objets d'entretien, il fallut en échanger. L'un donna des alimens pour des outils, l'autre des vêtemens pour de la bâtisse. Des montagnards eurent en abondance des bois, des pâturages et des bestiaux; mais ils manquèrent de vins, de grains et de chanvre, que les plaines voisines produisaient libéralement. Ils échangèrent leur superflu réciproque, et doublèrent leurs richesses et leurs besoins.

La population dut s'augmenter en proportion du bonheur et des moyens de subsistance. Le terrain qui suffisait d'abord à quelques centaines de familles, ne put suffire à plusieurs milliers. On chercha au loin à se procurer plus aisément la nourriture qu'un trop grand nombre ne pouvait arracher à la terre que par des travaux continuels. Les habitations s'étendirent de plus en plus; l'avarice, la misère, la curiosité et l'infortune, découvrirent tous les climats; la liberté chercha jusque dans les extrémités du globe des refuges contre l'oppression, et sa surface fut couverte d'habitans. Séparés par la distance et l'intérêt, ils oublièrent leur commune origine : ils se considérèrent comme d'autres espèces, dont la multiplication rapprocha les territoires, fit naître la concurrence, les disputes, les guerres, la haine. Il fallut fixer des frontières, établir des traités, former des alliances. La dépendance réciproque et l'augmentation de lumières adoucirent le mépris et la haine; mais la rivalité continua. L'ambition des

grandes puissances alarma les petites, excita l'envie des égales, et le tact de justice, joint à la sûreté commune, produisit ce système d'équilibre, ce *droit des gens,* qui applique aux devoirs entre divers peuples et gouvernemens une partie des principes reçus dans l'association civile, mais dont les maximes ne peuvent jamais être aussi déterminées, parce qu'elles se fondent plus sur les circonstances locales et politiques que sur les droits naturels. Malheureusement elles diffèrent suivant les temps, les lieux et les degrés de puissance propres à les soutenir. Ce qui dans un siècle passe pour droit, n'est souvent fondé que sur les usurpations de l'autre, sur des consentemens arrachés par la crainte, ou des cessions de titres illégitimes : l'histoire nous prouve que c'est rarement la justice, mais presque toujours la force et l'astuce qui décident des différends à cet égard : cependant cette justice devrait être d'autant plus respectée que son influence a plus d'étendue, et concerne un plus grand nombre d'individus.

Tel prince, au nom duquel on fait pendre le misérable qui vola quelques bagatelles pour ne pas périr de faim, lui et sa famille, ou qui fait expirer sur la roue le malheureux qui, dans un instant de passion, assassina un seul de ses ennemis ne se fera peut-être aucun scrupule, par ambition, ressentiment ou fausse gloire, d'envahir les propriétés d'un voisin faible, de ravager des provinces, d'envoyer à la mort des

milliers et milliers de ses jujets, dans le but d'en exterminer des milliers et milliers d'autres. Les anciens disaient déjà : « Le petit criminel se punit avec igno-
» minie, le grand criminel se couronne sous des arcs
» de triomphe. » Au reste, ces observations ne concernent point les guerres décidément justes, dont la morale n'admet pas seulement le droit, mais quelquefois le devoir. Le héros qui défend victorieusement sa patrie, ou qui protége d'autres peuples contre la tyrannie, est un de ceux auxquels on doit le plus d'admiration et de reconnaissance.

Mais pour revenir aux progrès les plus vraisemblables de la formation des sociétés : les voisins du nouveau peuple eurent des manufactures et des denrées que leur propre pays ne produisait pas. Le commerce s'étendit. On troqua d'abord marchandises pour marchandises; mais la grosseur du volume, la difficulté du transport et de la conservation firent substituer une valeur imaginaire à la réelle; et les métaux les plus rares devinrent les signes de l'abondance.— Les biens représentatifs tendent, par une pression naturelle, au nivellement. Si entre deux peuples voisins, l'un fut riche en or, et l'autre pauvre, la main d'œuvre et les denrées étant à bas prix chez le second, et toutes autres choses égales d'ailleurs, les manufactures et l'agriculture y fleurirent, pendant qu'elles tombèrent en décadence chez le premier, qui ne pouvait travailler au même prix, ni

soutenir la concurrence d'exportation. Cette seule différence, à moins qu'elle ne fût compensée par la liberté et un grand perfectionnement d'industrie et d'arts relatifs, dut nuire à la population, à l'intelligence, aux mœurs, et rapprocher de cet équilibre que la nature conserve en grand, et sur lequel les lois doivent veiller en détail.— Les plus grands efforts, pour enrichir un pays aux dépens d'un autre, furent souvent les préparatifs de sa perte.— La vraie richesse n'est pas l'or; c'est le travail, la simplicité, et l'abondance qui en résulte.

Dans le début de l'association civile, les fortunes étaient à peu près égales; mais cette égalité, déjà considérée sous d'autres rapports, se dérangea d'elle-même. L'un fut malheureux en bestiaux et en récoltes, un autre prospéra; l'industrieux gagna, l'économe épargna, le prodigue dissipa. L'un eut plusieurs enfans, l'autre n'en eut point. Les partages différèrent, à la mort des pères, et la seule inégalité de forces, de talens, de courage ou de probité, dut entraîner celle des rangs et des richesses. — Ceux qui possédaient plus de terres qu'ils n'en pouvaient cultiver, plus de pratiques qu'ils n'en pouvaient satisfaire, employèrent ceux qui n'en avaient que peu ou point, sous condition d'avoir part au profit; et dès-lors il y eut des seigneurs et des valets, des maîtres et des ouvriers.

Les moins aisés eurent aussi recours aux opulens;

ils empruntèrent sous promesse de restitution et de quelque intérêt : ou ils leur vendirent leurs possessions. Pour la sûreté des parties, il fallut que le public fût garant de ces accords, et de là les premières lois de contrats et d'engagemens, qui forment un des principaux liens civils, établissent un commerce de secours réciproques, et favorisent la circulation des espèces, qui est un des grands ressorts d'activité publique.

Un autre mobile d'activité, est ce fonds de mécontentement que la nature a placé dans le cœur de l'homme et qui le dégoûte des biens qu'il possède, pour courir après ceux qu'il ne connaît pas. Après avoir pourvu au nécessaire, et satisfait aux vrais désirs, on dut s'en former de factices et aspirer à un bonheur d'éclat. Le riche voulut se distinguer ; il dédaigna d'être heureux par les mêmes moyens que le vulgaire. La vanité, l'ambition, l'ennui, concoururent à perfectionner les beaux-arts ; le luxe s'éleva sur les débris de la simplicité champêtre ; les besoins se multiplièrent ; la mollesse l'emporta sur la force, l'agrément sur l'utilité, et l'égoïsme sur toutes choses.

La même progression dans la différence des fortunes particulières dut s'observer dans celle des lieux. — Un terrain fut plus fertile qu'un autre ; la facilité de subsistance favorisa les mariages, augmenta la population, attira de nouveaux habitans des endroits moins heureusement situés. Le hameau devint vil-

lage, le village bourg, le bourg ville, dont l'accord, l'industrie, la supériorité d'éducation, de savoir, d'expérience et autres ressources, dominèrent sur l'habitant des campagnes, formèrent la ville en capitale, ses premiers bourgeois en nobles et les droits communs en exclusifs.— Le concours de diverses circonstances, et l'inévitable pente des passions humaines dut, sous ces relations, ou toute autre, augmenter encore l'inégalité. L'état civil cessa d'être un bien pour les dernières classes, et cependant la multiplication de l'espèce ne comportait plus celui de liberté naturelle, qui ne pourrait se maintenir que chez un peuple de chasseurs, ou tout au plus de bergers, avec une population peu nombreuse, et sous un climat tempéré.— Au reste, il paraît douteux si l'on ne devrait pas considérer comme *état de nature,* celui qui est le résultat du cours de toutes nos facultés, et sous lequel vivent plus des deux tiers du genre humain.

Quelle que soit l'imperfection des réglemens civils, elle vaut mieux qu'une anarchie sans frein : l'assemblage de ces statuts forme le code de nos lois, à l'ombre desquelles nous naissons, croissons, prospérons, et que tout honnête homme doit respecter comme la base du bonheur public, dont le sien propre fait partie; mais on ne peut jamais assez rappeler, que la loi souveraine et fondamentale à laquelle toute autre se rapporte et doit être subordonnée, est LE BIEN-ÊTRE DU PLUS GRAND NOMBRE.

PROGRÈS

DES GOUVERNEMENS.

Depuis Platon, Aristote, Polybe, et peut-être long-temps avant eux, plusieurs hommes illustres ont discuté les grands objets de gouvernement, et comparé leur différence. — On ne peut qu'ajouter quelques étincelles à leurs lumières, ou en concentrer les rayons, et ce n'est presque qu'aux dépens de la vérité qu'il semble possible de pouvoir être bien neuf. — Mais si la carrière du génie est des plus bornées à cet égard, il reste encore celle du choix, de la précision, et du directement relatif. On peut réunir sous un petit nombre de paragraphes la quintessence de longues dissertations éparses dans une foule de volumes, y joindre les nouvelles vues que présente l'histoire de nos temps; et chercher à en faire une application judicieuse aux circonstances particulières de chaque état.... Si ce dernier but est pour l'ordinaire si mal rempli; si les livres que nous

admettons comme classiques, en droit naturel et politique sont si mauvais dans l'ensemble, lors même qu'ils sont bons dans quelques détails; s'ils offrent tant de contradictions dans les maximes, d'inégalité dans leurs propres forces, d'obscurités sur les choses les plus simples, et surtout de faiblesse dans les premiers principes, c'est que *ce que l'auteur ose dire* est rarement d'accord avec *ce qu'il voudrait dire,* et que son travail sent toujours plus ou moins l'exil et les verrous, dont l'image est souvent entre sa plume et la vérité.

Il est probable que chez ce peuple naissant que nous venons de supposer, le pouvoir suprême résida d'abord dans le public en corps, dont les chefs de famille, ou tous les individus d'âge mûr délibéraient et prononçaient entre eux sur les affaires communes. Mais ce public, qui peut admettre ou rejeter des lois, ne peut entrer dans les détails d'administration.— Le pouvoir exécutif dut être confié à quelques représentans distingués par leur intégrité et leur prudence, dont le tribunal, agissant au nom de la volonté générale, devait y avoir recours dans les occasions importantes.

Il est dans l'homme, sous quelque relation qu'il vive, de chercher sans cesse à augmenter son pouvoir. — En ne suivant que la marche de l'esprit humain, on peut conjecturer que ces représentans durent insensiblement substituer leur propre intérêt

à celui des représentés, s'approprier peu à peu le dépôt de l'autorité confiée, et éloigner le peuple de la sur-inspection des affaires, soit en les lui présentant d'une manière si obscure qu'il ne pût les comprendre, soit en le dégoûtant par des assemblées trop fréquentes, lui persuadant qu'elles étaient superflues, et les engageant à remettre en entier le pénible de ces soins....

Cette aristocratie dut d'abord être élective, la préférence continuée à ceux dont le courage, l'expérience, les lumières et le patriotisme, pouvaient affermir un pouvoir chancelant..... Une fois cette puissance affermie, le mérite dut cesser d'être la route aux emplois, que le père voulut assurer à son fils, le parent à sa famille; et les charges devinrent héréditaires. —Dès lors l'ambition n'étant plus le mobile de l'activité, ni les vertus un moyen de parvenir, la paresse et l'égoïsme produisirent, à la longue, le relâchement et l'ignorance : l'orgueil perdit de vue l'égalité primitive; le patriotisme s'affaiblit ou s'isola dans quelque classe particulière; les talens s'étouffèrent dans les autres, ils inspirèrent moins d'estime que de crainte ou d'envie; les rangs s'éloignèrent de plus en plus, le luxe augmenta, et avec lui l'avidité des richesses. L'avarice prit le pas sur l'honneur, et les emplois furent moins considérés en proportion du pouvoir qu'ils accordaient, qu'en raison de leur rapport pécuniaire.

Dans une suite plus éloignée encore, le pouvoir dut se concentrer dans un petit nombre de familles qui, intéressées à s'expulser réciproquement, resserrèrent de plus en plus le partage de la souveraineté, qui, conservant le titre et l'apparence de *république,* en plaça la réalité entre les mains de quelques bien apparentés. — Ce passage dut être l'époque de la plus grande douceur dans le gouvernement. Les chefs cherchèrent, autant par politique que par faiblesse, à faire oublier l'injustice de l'usurpation, dans l'indulgence du pouvoir exécutif : le peuple fut bercé dans une langueur et un assoupissement dont le réveil ne pouvait qu'être funeste.

De l'oligarchie, ou concentration du pouvoir suprême entre un petit nombre de familles ou d'individus, naissent, d'après l'histoire et la connaissance de l'homme, l'orgueil, les rivalités, le cousinage, l'envie, le mécontentement, les factions, les guerres civiles, et toutes les horreurs à leur suite ; jusqu'à ce que les partis épuisés, ne sachant ni vaincre ni céder, consentent enfin à se choisir un maître, ou qu'un voisin, appelé au secours, les sépare en les subjuguant.

Ce maître, s'il fut choisi, le fut d'abord sans droit pour ses descendans. Mais le désordre des interrègnes, les guerres d'élection, la jalousie des égaux, joints aux fréquens changemens de systèmes et de relations, dut rendre ce pouvoir héré-

ditaire, quoique limité par des lois constitutionnelles.

Par le principe admis ci-dessus, que tout homme tend à augmenter son autorité, il est assez probable que le commun des monarques dut viser au despotisme, ou pouvoir arbitraire indépendant des lois : les mauvais, pour suivre leurs caprices sans résistance; les bons, pour faire le bien sans opposition. Ce gouvernement est le meilleur de tous sous des Titus ou des Henri IV; mais malheureusement l'homme sur le trône, comme l'homme à la charrue, n'étant jamais qu'un homme, c'est-à-dire, un être faible et borné, dont il y a toujours beaucoup d'ignorans pour un *éclairé,* beaucoup de méchans pour un *bon,* beaucoup de timides pour un *courageux,* il faut souvent plusieurs siècles pour produire un héros qui réunisse ces trois qualités principales, encore plus essentielles pour les rois que pour les simples particuliers.

Sous le sceptre de fer du despotisme [1] placé entre de mauvaises mains, toutes les notions de bien public s'altèrent; on ne désigne sous ce nom que l'intérêt

[1] Le despotisme peut s'introduire sous toutes les formes de gouvernement; mais il est plus propre à l'oligarchie et au pouvoir suprême d'un seul. « Son but, dit un auteur anglais, n'est pas d'assurer aux sujets la possession de leurs droits; mais d'en faire une » propriété: ce n'est pas de réprimer le vice, mais d'éteindre la » vertu, le patriotisme, l'indépendance et le courage..... »

du prince, et celui de ses flatteurs ; l'utile campagnard n'est plus considéré que comme une bête de somme, qui languit dans la misère, le mépris, la servitude, et auquel on n'accorde que le degré de subsistance nécessaire pour pouvoir soutenir un travail dont on s'approprie les fruits, pour les prodiguer en luxure et en faste. La Cour seule paraît composer tout l'État : les autres classes ne sont estimées que proportionnellement au degré d'appui qu'elles peuvent donner à l'oppression, ou au nombre d'écus qu'elles peuvent contribuer aux impôts. La superstition, la mollesse, l'impunité s'appellent au secours de la tyrannie, et concourent à étouffer l'énergie et l'intelligence d'un peuple dont le tyran redoute la force et les lumières, et qui le rend vain et stupide pour l'étourdir sur son état. La vénalité dispose des charges et corrompt toutes les sources de justice. Les rangs intermédiaires se rattrapent sur les derniers, des sommes qu'ils payèrent aux supérieurs pour leur avancement. On ne connaît plus de crimes que ceux qui blessent l'autorité, où l'on ne craint pas de les voir multiplier pour trouver plus d'occasions d'extorquer par les amendes, qui sont toujours au profit de celui qui les impose... L'avilissement devient général ; la constitution n'a plus de base qu'un pouvoir sans frein d'un côté, et une soumission sans bornes de l'autre. L'écart le plus coupable est celui de rappeler les droits de l'huma-

nité, et de prétendre que les lois divines de l'équité naturelle sont au-dessus des caprices du prince. Ce n'est plus qu'aux dépens de sa vie ou de son bonheur, que l'honnête citoyen (s'il en peut encore naître là où il n'y a plus de patrie) ose parler ou agir en faveur de la vérité.

Mais nul excès ne peut durer; cette forme de gouvernement est la moins stable, et par cette loi bienfaisante de la nature, *que le comble des maux touche à la délivrance,* l'empire du despotisme est celui des promptes et fréquentes révolutions [1]. Le prince haï et méprisé a vainement recours à la terreur: l'état, affaibli par sa misère, et privé des puissantes ressources du patriotisme, succombe sous la première attaque, à laquelle sa faiblesse même invite; ou le seul désespoir des sujets, qui, n'ayant plus à perdre, n'ont plus à craindre, change peu à peu les lâches en héros: l'esprit de révolte fermente sourdement jusqu'à ce qu'une grande âme batte l'étincelle qui embrase le tout, et en réduise l'incendie en système.... L'honneur le guide, la vengeance le suit, le tyran s'immole, et si la liberté se recouvre, elle

[1] L'histoire et la raison prouvent tellement ces vérités, que divers princes, à peu près despotes par constitution, partagent, modèrent, limitent leur puissance, pour la rendre plus durable, et combiner la saine politique avec l'humanité: par ce moyen, malgré le despotisme fondamental, leurs états prospèrent et sont bien gouvernés. La Prusse offre à cet égard, comme à beaucoup d'autres, un exemple respectable.

se reperd par la suite dans les douceurs du bien-être, et l'assoupissement de la sécurité. — Les états, comme les particuliers, sont également assujettis au flux et reflux de l'instabilité humaine, qui les balance continuellement entre deux barrières étroites de biens et de maux, dont l'extrémité de l'une repoussée contre l'autre, semble indiquer que notre état le plus naturel est un juste milieu entre le calme et la tempête.

Tout peuple assez malheureux pour vivre sous le comble du despotisme, et qui veut tenter d'en rompre les liens, doit se rappeler qu'il tient de la forme du nœud coulant, qui se serre par la résistance. Il n'est point de milieu : ou il faut se laisser conduire à la corde, souffrir patiemment, ou il ne faut se débattre qu'avec la ferme résolution d'étouffer ou de rompre. Il est rare que les efforts modérés ne soient pernicieux ; rare que les représentations ne soient inutiles..... A quoi sert de citer des droits et la justice à quiconque ne connaît que l'orgueil et l'intérêt?... On a moins besoin alors de Démosthènes et de Cicérons, que de Brutus, de Thrasybules et de Tells.... Mais, avant de se porter à ces extrémités, il faut être bien impartialement convaincu de la réalité de cette tyrannie. Il faut aussi bien calculer ses forces, ses moyens, et ne pas exposer un malheureux peuple à unbouleversement inutile, à tous les excès qui, pour l'ordinaire, accompagnent ces

entreprises, et qui, au lieu de briser ses chaînes, peuvent les appesantir... Quant au danger que l'on court soi-même, un héros craindra-t-il d'exposer pour une aussi belle cause, ce que tout bon soldat ne craint pas de risquer chaque jour pour une particule de gloire et des griefs étrangers, qu'il ne connaît que vaguement?... L'ennemi le plus vrai de la patrie est celui qui lui fait le plus de mal, quels qu'en soient les moyens; et il mérite encore plus de blâme et de haine lorsque toutes les distinctions, et la grandeur de pouvoir qu'on lui accorde, n'ont pour but essentiel que de l'asservir.

COMPARAISON

DES DIVERS GOUVERNEMENS.

La marche indiquée ci-dessus est à peu près le cours des sociétés civiles, nécessairement aussi imparfaites et chancelantes que la sagesse des êtres qui les composent. — Il est peu d'états qui aient exactement passé par ces diverses formes ; mais leur progression indique l'enchaînement le plus ordinaire, en présente les variétés sous leur vrai jour ; et l'histoire nous prouve qu'il n'est point de peuple qui, dans sa décadence ou son agrandissement, n'ait plus ou moins participé à ces causes générales, qui, mieux connues, auraient pu être mieux dirigées. — Les uns commencèrent par l'anarchie, les autres par le despotisme : mais la tendance naturelle dut souvent les ramener dans la voie commune : les mêmes passions durent produire à peu près les mêmes effets, quoique modifiés par les climats, les besoins et les alentours.

Du meilleur gouvernement au plus mauvais, la distance est moins considérable qu'on ne se l'imagine communément; je ne parle point de ces bouleversemens accidentels, de ces délires nationaux, soit religieux, soit politiques, dont les horreurs dégradent l'humanité, et s'écartent de toute règle; je ne parle que de leur cours ordinaire : ceux qui ont vécu sous les deux extrêmes, observent des compensations consolantes. Le Grand-Maître semble présider à tous, et comme disait souvent Urbain VIII, *le monde se gouverne par lui-même*. — Cet intérêt particulier, si souvent en opposition avec l'intérêt général, en est en même temps le plus vigoureux défenseur. Chacun veillant soigneusement sur son bien-être, s'oppose à ce qui pourrait lui nuire. La somme de ses soins personnels réagit sur le corps social, et forme un contre-poids qui maintient une espèce d'équilibre. — Si les hommes étaient plus heureux, ils tomberaient dans la langueur; s'ils étaient plus à plaindre, ils tomberaient dans le désespoir. En jugeant du but des choses par le cours des choses, il semble qu'en grand comme en détail, toutes les puissances de la nature tendent à maintenir l'activité, à multiplier nos sensations et nos sentimens, par le fréquent contraste du plaisir et de la douleur; à développer nos facultés par une diversité continuelle dans la manière de voir et de sentir; à diriger par-là même nos penchans vers la diminution de

nos vices, presque toujours inséparables d'un plus haut degré de lumières : enfin à contraindre l'esprit et la matière à se porter vers une perfection graduelle.

On a souvent discuté quelle était la forme de gouvernement la plus heureuse. La plupart des politiques, se jetant absolument d'un côté, et perdant de vue tous les autres, laissèrent souvent, ici comme ailleurs, la vérité au centre. — Il semble que cette supériorité dépend de la position, du climat, du génie, de la richesse comme de diverses autres circonstances des peuples, et que le meilleur, pour tels temps, tels lieux, serait le plus mauvais pour d'autres siècles et d'autres pays. Mais l'on est assez d'accord « que le *démocratique* convient aux petits » états, l'*aristocratique* aux médiocres, le *monar-* » *chique* aux grands, le *despotique* à aucun, et » peut-être le *composé* à tous. » Cette opinion, très-ancienne, s'est confirmée par l'expérience des temps : au reste il n'y a que peu ou point de gouvernement qui tienne sans mélange à une seule de ces constitutions distinctives [1] dont la division est

[1] Entre cent républiques ou autres états désignés sous le même titre, il n'en est point qui ne diffère essentiellement dans les lois fondamentales; et, sans parler de cette multitude de variantes, nécessitées par celle des rapports, une tournure de rédaction, une légère formalité, ou un petit détail de plus ou de moins, peuvent entraîner de vastes conséquences. C'est ce que savent très-bien ceux qui joutent avec des adversaires [illegible] raffinés, ou qui, préférant

cependant commode pour classer un grand nombre de généralités, dans lesquelles les rapports naturels des choses ramènent toujours plus ou moins. — Mais ce qu'on désigne plus particulièrement sous le titre de *composé,* surtout dans le spéculatif, est celui qui se fonde sur une juste proportion des trois pouvoirs, propres à se contre-balancer réciproquement, et dont chacun a ses avantages et ses désavantages particuliers.

Le DÉMOCRATIQUE semble d'abord être le plus naturel, et ses lois nécessairement les plus équitables, parce que n'étant que l'extrait du concours des volontés particulières, chacun ne donnant même son suffrage que d'après son intérêt personnel, le produit dominant indiquera les moyens de félicité publique, toujours composée de celle du plus grand nombre. Ce gouvernement concilie l'égalité avec l'ordre. Son despotisme ne peut opprimer que quelques individus, dont l'élévation blesse la foule, et qui peuvent s'y soustraire en diminuant de prétentions et d'étalage : au lieu que les autres despotismes pèsent sur la pluralité pour satisfaire l'orgueil de quelques-uns. — Il est rare aussi que les qualités supérieures ne parviennent plus ou moins au rang qui leur est dû. Le peuple peut être séduit par des

leur intérêt personnel à celui du public, le trompent sous des apparences de réformes qui ne le font changer que de mots et de maux.

charlatans ou des orateurs qui le trompent; mais il se laisse aussi guider par des grands hommes qui l'éclairent. Une concurrence trop directe refuse de rendre justice au mérite; mais des relations plus éloignées craignent moins de le reconnaître, et nos inférieurs ou les étrangers en sont pour l'ordinaire les juges les plus équitables.

L'objection, que l'autorité générale n'est qu'illusoire sous la démocratie, *en ce qu'elle se laisse toujours diriger par quelques chefs*, est des moins conséquentes. C'est justement ce qui constitue sa liberté. Ce sont des régens élus par son propre choix, qu'elle ne conserve qu'autant de temps qu'ils lui conviennent, et qui ne peuvent obtenir cette pluralité de suffrages sans de grands ménagemens et sans quelque capacité peu commune qui, au besoin, servira le public. Sous d'autres constitutions, on peut être subordonné à des chefs qui sont à la fois stupides et méchans.

Une remarque bien importante, qui semble avoir échappé aux écrivains politiques, c'est que la démocratie élève le peuple au plus haut degré dont il est susceptible : sa liberté, son influence sur les grands objets, l'habitude de les discuter, la considération et les égards qu'il obtient de ses chefs, le respect que cela lui inspire pour lui-même; tout cela ennoblit ses sentimens, renforce son courage, soutient le patriotisme, et porte son intelligence vers un

degré inconnu sous toute autre constitution... Quelle différence entre un paysan de Schwitz ou d'Appenzell, et un serf russe ou polonais ! Cette différence seule pèse fortement dans la balance des comparaisons, en ce que le perfectionnement du genre humain est un objet de premier ordre : demandez aussi à tous les hommes éclairés, et qui ne sont pas déjà prévenus par quelque vocation particulière : *s'ils devaient renaître parmi la classe la plus commune du peuple, quel serait le gouvernement sous lequel ils préféreraient de vivre ?*

On objecte encore qu'il n'est pas rare que les chefs démocratiques soient maltraités par la foule, et quelquefois même à tort. — J'en entends souvent citer un qui, dans une assemblée générale, fut vigoureusement bâtonné. Le commun des gens de condition se révolte à ce trait; mais le philosophe, tout en blâmant de tels excès, ne voit là qu'un homme maltraité, sans s'inquiéter beaucoup de son rang; et il préfère que plusieurs milliers se vengent d'un seul, à ce qu'un seul en persécute des milliers.

Mais, d'un autre côté, le peuple est inquiet, inconstant, ombrageux, porté aux factions, aux fougues, à l'ingratitude et à la vénalité. Il est présomptueux dans les succès, abattu dans les revers. Ses besoins, ses travaux et son éducation négligée, le privent d'une certaine noblesse dans le tact et les

procédés, comme aussi des connaissances nécessaires aux desseins et aux spéculations étendus : il ne voit que le présent et ce qui se passe sous ses yeux ; les grands calculs de l'avenir et ceux de politique extérieure lui échappent. Ses assemblées deviennent difficiles par le nombre ; ses délibérations tumultueuses, ses résolutions flottantes... Enfin, c'est un mot profond que cette réponse de Lycurgue à un homme qui lui conseillait de préférer la démocratie : *Commence*, lui dit-il, *par l'établir dans ta propre maison.* Il faut cependant observer qu'à la rigueur, cette réponse n'était pas exacte, en ce qu'elle s'adressait à un homme déjà chef de famille, et qui avait peut-être des enfans.

Le gouvernement ARISTOCRATIQUE semble devoir être le plus durable, et l'histoire prouve qu'il est capable des plus grands efforts lorsque c'est plutôt le mérite que la naissance qui conduit au pouvoir. C'est le plus paisible, le plus modéré. Les assemblées se font commodément, les affaires se discutent mieux, et la lenteur même dans l'exécution prévient quelquefois l'imprudence. Le Corps des magistrats, moins ignorant, a plus d'autorité dans l'intérieur, plus de crédit au dehors, et ils se tiennent dans une dépendance réciproque. Les entreprises sont plus stables et mieux suivies, parce qu'elles dépendent d'un conseil toujours renaissant, qui ne peut jamais perdre à la fois son *esprit de corps ;* au

lieu que les ministres changent sans cesse, et avec eux les vues et les moyens : d'ailleurs il est rare qu'on ne paie pas un peu leur apprentissage : ajoutons qu'on ne parvient communément aux premiers emplois que dans un âge déjà avancé, ce qui suppose plus de calme dans les passions, et plus d'expérience. Malheur aux gouvernemens où l'on ne respecte plus les vieillards : la modération les distingue, l'énergie est le propre de la jeunesse : une juste combinaison des deux, donne force et durée aux états.

Mais si le pouvoir législatif, souvent uni à tous les autres, ne réside que dans un seul rang, il est probable que les intérêts particuliers de cette classe l'emporteront quelquefois sur l'intérêt public. — Le plus haut degré de probité commune, consiste à maintenir les droits des inférieurs sans altération, pendant que la foule d'ambitieux et d'égoïstes tendra à les diminuer ; de manière qu'en ne reculant jamais, et en avançant quelquefois, la tendance de ce gouvernement, quoique insensible, doit porter vers l'usurpation et le despotisme, moins supportable sous des maîtres nombreux que sous un seul chef. — Nous connaissons peu d'exemples, qu'une aristocratie ait généreusement restreint elle-même ses priviléges ; et presque toutes les étendent : d'où il s'ensuit que le peuple ne gagne en liberté que dans des momens de crise, au lieu que, pour la

perdre, il suffit du cours ordinaire des choses.... Un roi peut être une exception aux penchans les plus naturels; ses passions peuvent être magnanimes, et ses lumières supérieures; mais un corps nombreux doit se rapprocher de la classe commune. Le désintéressement, un des plus sublimes efforts de l'humanité, peut difficilement présider dans une foule de suffrages, dont la pluralité décide, et où les rapports abstraits, ni les meilleures pensées ne peuvent être saisies. — C'est moins rapidement, mais plus constamment qu'ils tendront à augmenter leur pouvoir et leurs richesses; et si une fois le patriotisme s'éteint; si les charges ne se considèrent qu'en proportion de leur revenu; si les élections ne sont qu'une simple forme, où l'on ne calcule que le crédit des parens, la somme des rentes, les grades des aïeux, et non les qualités personnelles;... si l'imbécile peut exclure le capable, et l'âme basse être préférée au cœur honnête;... si, pis encore, l'homme à sentimens nobles et patriotiques se désigne sous le titre d'*enthousiaste* et d'*homme dangereux*,... alors toutes les sources de félicité publique se corrompent; la jeunesse n'aspire plus à des talens et à des vertus, qui obtiennent moins de récompenses que de ridicules : elle devient timide et rampante, parce que la soumission la plus respectueuse est le seul moyen de plaire à des chefs qui ne veulent pour collègues, ou plutôt pour complices, que des

êtres disposés à admirer tout ce qu'on a fait, et à seconder sans réflexion tout ce qu'on voudra faire; l'étude des aspirans se borne aux révérences, aux visites, et à une circonspection minutieuse, qui est aussi funeste au génie et à la grandeur d'âme que l'envie républicaine l'est à l'équité du blâme et des éloges, à la reconnaissance pour les services, et aux agrémens du commerce... La faiblesse, l'ignorance, l'avilissement, descendent peu à peu des premières classes aux dernières, d'où un danger commun peut presque seul les arracher. Les grands se pardonnant réciproquement l'injustice, elle se réduit en système, qui se communique et se poursuit à travers une continuité de générations; au lieu que, sous l'empire d'un seul, fût-il méchant, on a l'espoir de son successeur. Enfin, toute aristocratie tend vers l'oligarchie, ou du moins vers l'aristocratie héréditaire, qui, au rapport de Montesquieu, Rousseau, et plusieurs autres grands publicistes, est la plus mauvaise des constitutions : sans doute parce qu'il n'en est point de plus propre à étouffer tous les germes de vrai mérite dans les classes non privilégiées, et par-là même à dégrader peu à peu le sujet jusqu'aux derniers degrés de faiblesse, d'ignorance et de corruption [1].

[1] Pour apprécier les lumières et les intentions d'un gouvernement quelconque, il n'est pas d'indice plus vrai que d'examiner les motifs qui déterminent les nominations aux premiers emplois. Par-

Le gouvernement MONARCHIQUE est celui qui a le plus d'accord, d'activité, de promptitude et de vigueur. Il est moins assujetti aux temps, aux formes; et, avec de petits moyens, il peut faire de grandes choses. Une seule bonne tête le retient sur le bord de sa ruine, et le reporte au faîte des grandeurs. Tout y dépend du même ressort; tout concourt au même but, qui malheureusement n'est pas toujours le bonheur général; et cette force, devenant suicide, ne se tourne que trop souvent contre elle-même. Le plus grand homme n'a que les capacités d'un homme : plus ses états sont vastes, plus leur population est nombreuse, et moins il peut voir par lui-même, moins surveiller ces détails dont dépend si essentiellement le bien-être de ses sujets. Ses intentions sont pures, sa cour ne présente que des images de richesses et d'ordre, et dans les provinces, les cités, et jusque dans les hameaux, règnent peut-être les abus de l'oligarchie, du despotisme et autres gouvernemens, sans en avoir les avantages. L'ambition, la fausseté, la flatterie, se pressent vers le centre des faveurs, trompent sur l'état des choses, et en éloignent la

courez la liste de ceux qui les occupent : si la probité, les talens, le patriotisme furent leur principale recommandation, ne doutez point que ce gouvernement ne soit juste et éclairé. Mais si en parcourant ces divers emplois, vous n'en trouvez que peu ou point accordés au seul mérite, défiez-vous et des lumières et des vues de ce gouvernement; les premières ne peuvent être que subalternes, et les secondes équivoques.

vérité et les vertus. — Pour parer ce malheur si commun, le monarque ne peut agir qu'en grand, donner l'exemple de la justice, témoigner l'horreur de ses écarts, savoir punir et récompenser, faire s'il est possible, un excellent choix des premiers fonctionnaires publics, perfectionner les lois, qui ne doivent pas seulement défendre le particulier contre le particulier, mais vigoureusement protéger le pauvre comme le riche, le faible comme le fort, et la foule d'opprimés contre les tyrans subalternes. — Le plus solide soutien du monarque, les plus vrais lauriers de sa couronne, sont la prospérité publique, l'estime de ses voisins, et l'amour de son peuple.

Soit prudence, soit inattention, nos politiques ont omis de classer un gouvernement dont la différence est presque aussi distincte que les effets. C'est l'ECCLÉSIASTIQUE, ou plutôt le *monachique,* qui se fonde moins sur les principes sociaux que sur les *dogmes,* ou autrement sur des *vérités inaccessibles à la seule raison,* et qui, par-là même, doivent être plus sujettes aux abus et aux erreurs dans l'application aux objets civils. — On peut substituer ici les faits aux raisonnemens, et sans s'appesantir sur le malheur des états où ce double pouvoir se contrecarre sans cesse, il suffit de jeter un coup-d'œil sur ceux qui sont directement sous la domination ecclésiastique : ils prouvent d'une manière indubitable que sa tendance porte à rendre les peuples

timides, paresseux, ignorans et pauvres. On peut observer qu'il n'en est que peu ou point qui soient aussi florissans que les voisins qui les entourent.

Il n'entre point dans mon plan de discuter la vraie signification des textes de l'Écriture; mais, à ne le considérer que politiquement, il est bien digne d'attention que les pays les plus catholiques sont tombés en décadence, et que les pays protestans se sont élevés, en bien-être et en puissance, au-dessus du rang qu'ils occupaient avant la réformation. Toutes choses égales d'ailleurs, la politique y est plus sage, la morale plus vraie, les lumières plus communes, et surtout la vigueur plus mâle. Quel homme éclairé, après avoir parcouru l'Espagne, la Pologne et les campagnes de Rome, pourrait comparer les progrès de leurs gouvernemens à ceux de l'Angleterre, de la Prusse, de la Hollande?... C'est particulièrement dans les pays mélangés que cette différence se fait le mieux sentir. — Le Brandebourg, la Saxe, le Palatinat devenaient la gloire de l'Allemagne, et l'espèce humaine s'y perfectionnait, pendant qu'à position plus qu'égale, la Bavière s'avilissait, Salzbourg se dépeuplait, et les électorats du Bas-Rhin achevoient de perdre leur ancienne prospérité.

Il serait facile de citer beaucoup d'autres comparaisons de ce genre, que la communauté de climat, de constitution et de rapports rendraient plus sen-

sibles. Il serait facile d'en indiquer les causes et les remèdes : mais, ce qui ne le serait pas, c'est de détruire les préjugés, et surtout les intérêts particuliers de quelque corps, dont la fastueuse prééminence repose principalement sur la superstition.

Toute forme de gouvernement a son bon et son mauvais côté, joints à des exigences particulières à sa position locale et politique; le meilleur est celui où le résultat de l'ensemble a produit le plus de lumières, de vertus, d'abondance et de paix. Et en général la première preuve d'une bonne constitution est celle qui, respectant le plus les droits communs et naturels, admet le moins de droits exclusifs, et répartit autant que possible tous les avantages de l'association civile, avec équité, entre toutes les classes.

On ne peut trop rappeler les hommes aux vrais principes de la société; mais il faudrait peu les connaître pour s'attendre à ce qu'ils fussent toujours suivis. — Une autorité absolument légitime, une liberté complète, une administration équitable, conjointement calculées sur les règles les plus intactes du droit naturel; tout cela sont de belles chimères qu'il faut admirer, sans espoir d'y atteindre, et sans cesser d'y prétendre.

Une preuve incontestable qu'un très-bon gouvernement n'est pas à la portée humaine, c'est qu'il n'existe nulle part, et que, jusque dans les meil-

leurs, on connaît de grands abus. — La volonté du souverain même n'est point suffisante : il faut qu'elle soit secondée par la foule d'agens inférieurs, qui altèrent ses ordres, ou ne les exécutent pas. D'ailleurs, comme dit Donato, la multiplicité des objets à combiner et à accorder, les contradictions qu'on éprouve, la crainte de ne pas réussir, la foule de censeurs capables d'intimider les âmes les plus droites, joints à diverses difficultés aussi délicates que critiques, n'offrent souvent d'autre ressource que celle de choisir entre deux maux le moindre. Celui qui blâme impute tout à la méchanceté, à l'avarice, à l'ambition, et rien aux bornes naturelles de l'esprit humain, rien au malheur des circonstances, rien à l'embarras des affaires, rien à des accidens qu'il était impossible de prévoir. Toutes ces choses, et une infinité d'autres semblables, influent nécessairement sur la conduite des magistrats, des ministres et des princes : elles doivent donc être mises dans la balance qui sert à peser leurs actions.

Sans doute que les lois sont imparfaites ; sans doute que leurs dépositaires abusent souvent de leur autorité ; mais quel homme agit toujours d'une manière conforme à ses principes ? — L'état civil offre par lui-même de grands inconvéniens. Ne croyons cependant pas, avec quelques philosophes modernes, que le bonheur ne se trouve que dans les bois, et qu'il faille se faire *Orang-Outang* pour être heu-

reux. — La vie sociale a ses côtés faibles : la vie sauvage en a encore plus ; et, comme nous l'avons déjà indiqué, elle est incompatible avec une population nombreuse.

Pour apprécier le gouvernement sous lequel on vit, il ne faut pas le juger sur les idées possibles d'une perfection idéale, mais simplement le comparer aux autres gouvernemens connus. Si dans ce nombre il en est moins qu'on préférerait, il faut dire qu'il est supportable ; s'il n'en est que peu ou point, on peut assurer qu'il est bon. Il n'y a point de sujets qui ne se plaignent ; il n'en est point qui n'aient raison : seulement ils se méprennent sur l'objet, et au lieu d'accuser leurs princes, ils devraient s'en prendre à la faiblesse humaine.

Mais si cette manière de voir est des plus décentes pour le simple citoyen, elle peut devenir dangereuse chez le souverain et le magistrat, en ce qu'elle sert de palliatif général à toutes sortes de négligences et d'écarts. Rien n'est plus commun que de s'exagérer à soi-même les biens qu'on fait, et de fermer les yeux sur les maux que l'on cause. Le préjugé partial qui considère une bonne administration comme *très-bonne,* est souvent un des plus grands obstacles à ce qu'elle devienne meilleure.

O ma patrie !... qu'il est doux de pouvoir te rendre ce sublime hommage !... qu'il y a peu de pays où la propriété soit aussi respectée, la police

plus exacte, les fortunes moins inégales, la justice plus douce, les crimes moins fréquens, l'indigence plus secourue, et dont la sagesse politique, secondée par notre position, l'esprit national, et l'intérêt des autres princes, ait mieux su éloigner le fléau de la guerre et autres calamités!..... Que si la forme de la constitution, le peu d'étendue de l'état, et les bornes de ses richesses offrent peu de ressources aux secondes classes et aux ouvriers de luxe, on ne voit cependant nulle part la généralité du peuple payer moins d'impôts, et vivre dans une plus honnête aisance, d'autant plus remarquable que l'âpreté du sol semble souvent la contester, et que la puissance législative et exécutive, judicative et distributive, militaire et ecclésiastique, se trouvant réunies dans le même corps souverain, il est presque sans contre-poids, n'a de bornes que lui-même, et de frein que sa modération ou sa prudence... Mais que ces distinctions honorables ne nous fassent pas fermer les yeux sur la langueur, la vanité et la mollesse dans lesquelles l'abondance, le luxe et la paix nous bercent peu à peu! — Ne perdons pas de vue les progrès presque imperceptibles de divers abus, qui préparent notre ruine dans le lointain, et qui sèment parmi nous les germes de la corruption, de l'égoïsme, de la timidité. — N'ayons pas l'orgueil de nous croire plus éclairés que les nations les plus instruites; et qu'un faux respect pour ce qui est ancien ne nous em-

pêche pas de participer aux lumières modernes, ou de rectifier, dans notre jurisprudence et notre gouvernement en général, ce qu'elles ont cru devoir rectifier dans les leurs.

Respectons les statuts de nos ancêtres; mais conservons encore plus soigneusement la simplicité, le courage et les vertus qui les rendirent eux-mêmes respectables. On ne conserve le BONHEUR PUBLIC que par les mêmes moyens qui le firent naître.... O vous! qu'une nouvelle élection vient d'appeler à en être les défenseurs.... Vous dont l'âge dans sa force doit faire circuler une nouvelle vigueur dans toutes les branches de l'administration, ne croyez point que vos prédécesseurs aient épuisé les ressorts du patriotisme; ne vous bornez pas à suivre mollement la route battue de l'usage, et à croire une chose raisonnable, uniquement parce qu'on l'a toujours faite: il en reste encore beaucoup de mauvaises à rendre médiocres, beaucoup de médiocres à rendre bonnes, beaucoup de bonnes à rendre meilleures. N'envisagez pas comme impossible ce que d'autres ont jugé tel, parce qu'ils n'avaient peut-être pas une volonté assez résolue, un courage assez soutenu, des lumières assez étendues, ou que les circonstances ne les ont pas favorisés..... Défiez-vous surtout de cette extrême circonspection, de cette timide retenue, de ce faux respect qui, aux dépens de la force, de la franchise et des lumières, cherchent à s'introduire dans vos séances

et vos débats publics : elles renferment un danger secret, et un intérêt à voiler les abus, les vues personnelles, et les germes de destruction que tout corps politique recèle dans son sein. — Le meilleur appui de votre sûreté, de votre sagesse, de votre gloire, comme de la prospérité publique, est l'entière liberté de parler : elle seule peut démasquer les trames de l'égoïsme, l'esprit de cabale, les infractions du pouvoir arbitraire, ou les écarts de l'ignorance; elle seule peut animer le patriotisme, féconder le savoir, et rendre cette énergie, qui sont à la fois les meilleurs soutiens, et les plus puissans ressorts des gouvernemens; elle seule peut dériver encore ce courant presque imperceptible, mais presque inévitable, qui entraîne la république vers l'écueil où elle doit échouer tôt ou tard. — Jetez un coup-d'œil sur les nations, vous verrez cette liberté de parler et d'écrire sur les affaires politiques, toujours proportionnelle à leur degré de prééminence : partout où elle éclaire, les états fleurissent : partout où elle s'opprime, ils se dégradent. Les Anglais lui doivent leur grandeur, et malgré ses abus, c'est sous ses étendards que les Français marchent nouvellement vers une supériorité qui peut dépasser toute autre. Plus anciennement, les Grecs et les Romains s'élevèrent et tombèrent avec elle, et l'histoire du despotisme de tous les temps nous montre qu'il commença toujours par enchaîner les pensées et la parole.— Que tous les chemins

s'ouvrent donc à la vérité : la licence à cet égard est moins dangereuse que l'esclavage : la première se combat et se punit elle-même; le second altère la source de sûreté et de félicité publiques. — Si cette noble franchise, cette mâle hardiesse ne règnent pas entre égaux dans un tribunal souverain, où doivent-elles donc régner? — Ne souffrez pas qu'on opprime la liberté d'un seul de vos membres; ses droits sont les vôtres, les vôtres sont les siens : quiconque les attaque, vous offense tous, et vous menace dans l'avenir. Si ses raisons sont bonnes, pourquoi les contraindre, et si elles sont mauvaises, n'êtes-vous pas maîtres de vos suffrages.— Que les vrais amis de la patrie se réunissent, se soutiennent; ils éprouveront dans peu l'ascendant d'une marche ferme et intègre sur les petites ruses de l'égoïsme, de la faiblesse et de l'ambition. Que le gouvernement bernois soit cité comme un modèle de justice et du plus noble désintéressement! Non, ne souffrez pas que sur la terre il existe un peuple plus heureux : son bonheur fera le vôtre dans l'intérieur de vos frontières, comme il vous défendra au dehors. — Rappelez-vous que le principe des républiques est plus ou moins l'égalité; que leur force est la modération, leur faste la simplicité; que le but de toute loi est la justice, et que la constitution des constitutions est de faire autant de bien qu'il est possible d'en faire.... Que cette salle antique, où, trois fois par semaine, vous décidez en

dernier ressort de l'infortune ou de la prospérité de vos compatriotes, soit la source pure d'où cette dernière découle avec tranquillité; qu'elle soit le point central d'où jaillissent de toutes parts des rayons de bienfaisance, de lumière et d'équité.... Que le sujet, en venant voir cette voûte sacrée, éprouve l'émotion du respect et de la reconnaissance..... ; que l'étranger la considère comme le palais de la vertu..., et que la divinité même y jette un œil de faveur, comme sur le temple où elle reçoit l'hommage le plus digne d'elle!......

Tel doit être, respectables collègues, le vrai cours de notre ambition : toute autre est petite, méprisable et dangereuse; mais, avant de nous y livrer, attendons qu'un peu plus d'expérience puisse nous servir de guide, sans attendre cependant que l'habitude ait changé l'usage en préjugés..... Et vous, augustes vieillards qui présidez parmi nous, veillez à ce que notre zèle ne soit pas indiscret, qu'il n'emploie pas des remèdes pires que les maux, et que l'amour du bien ne s'érige pas en fanatisme. De notre côté, nous veillerons à ce que la prudence ne dégénère pas en faiblesse, l'esprit d'ordre en esprit de minutie, et l'amour de la patrie en amour de sa famille [1].

[1] Nous avons mal veillé, ou du moins avec peu de succès.

DES LOIS EN GÉNÉRAL.

L'ART de gouverner les hommes n'est que l'art d'appliquer en grand, aux relations de la vie civile, les principes d'équité et de bienveillance qu'on doit exercer en détail dans la vie commune. — La meilleure introduction à l'étude de la jurisprudence, est un cours épuré de morale philosophique.

Il en est de ce mot, *les lois*, comme d'une foule d'autres que le vulgaire prononce à chaque instant sans y attacher un sens déterminé, et de là naît la confusion des raisonnemens et le vague des conséquences.— On nous les définit communément, *l'expression de la volonté du Prince, par laquelle il impose à ceux qui dépendent de son autorité l'obligation d'agir d'une certaine manière, sous peine de châtimens*. Mais si les propriétés de cette définition suffisent pour en justifier l'objet, il s'ensuivrait nécessairement que les volontés les plus atroces du tyran le plus barbare pourraient mériter notre plus profond respect, et devenir les règles invariables de notre conduite : car cette définition s'applique éga-

lement aux iniquités prescrites par le despote, et aux ordres bienfaisans du sénat le plus patriotique.

Sans doute que la difficulté de pénétrer tous les motifs, et la multitude des combinaisons de plusieurs réglemens politiques, imposent aux sujets le devoir de soumettre leur jugement sur nombre d'apparences douteuses, et d'être circonspects sur le blâme qu'ils sont toujours portés à exercer envers leurs supérieurs; mais ce respect a ses bornes : il ne doit pas descendre au-dessous de la dignité humaine, ni étouffer les notions les plus simples de justice commune.— Pour légitimer une loi aux yeux de la raison, il faut qu'elle paraisse avoir l'utilité seule pour but; qu'elle puisse être censée devoir obtenir par-là même l'approbation du plus grand nombre, ou qu'elle soit en effet le résultat de la volonté générale, déterminée par le peuple en corps, ou par ses représentans.

L'usage de consulter la voix publique pourrait devenir un des grands ressorts du gouvernement. Au rapport de Thucydide, « les rois d'Athènes recou- » raient souvent au peuple, et se déterminaient, sur » la majorité des suffrages, dans des cas épineux et » importans. » Cette méthode, si elle était renouvelée, réunirait quelques avantages de la démocratie, sans en avoir les inconvéniens : elle élèverait le peuple à ses propres yeux, augmenterait son patriotisme et son zèle pour le succès des résolutions qu'il aurait lui-même indiquées : elle ajouterait à la sécurité des

chefs, en les rendant moins responsables; et inspirerait pour eux cette confiance qui est toujours l'apanage de la pureté d'intention démontrée [1].

[1] La manière de recueillir ces suffrages pourrait paraître embarrassante : elle est cependant facile, et pourrait s'exécuter rapidement dans l'état le plus étendu. — Les divisions et les subdivisions des provinces sont déjà établies : qu'on commence par les dernières. — Que les habitans de chaque paroisse se rassemblent dans leur église; que l'objet en doute leur soit communiqué avec le précis des raisons pour et contre. Que la question se réduise à l'affirmative ou à la négative. Comme, en cas de réforme importante, *Telle loi sera-t-elle abolie, ou confirmée ?* En cas de guerre, *Cédera-t-on, ou se défendra-t-on?* La pluralité des suffrages individuels déciderait de celui de la paroisse : celle des paroisses, de celui de la province, et celle des provinces, de la résolution souveraine, qui, pour ôter tout soupçon de manque d'égard envers ce vœu général, ferait imprimer publiquement la liste des conclusions particulières. — Mais si ce moyen ne peut être d'un usage fréquent, il n'est aucune occasion où les princes et les juges particuliers ne puissent se demander à eux-mêmes : *Si le public avait le choix, confirmerait-il tel statut, telle sentence?* Cette question résoudrait, d'une manière simple, une foule de problèmes politiques et civils, en apparence très-difficultueux. — Ajoutons une remarque importante, c'est que la fraude et l'abus qui se glissent partout, peuvent aussi s'introduire dans la manière ci-dessus de consulter ou élire par suffrages, et n'en donner que l'apparence; elle doit être très-simple, et aussi publique que possible dans ses détails : sans quoi on peut tellement multiplier les formalités, confier l'inscription ou vérification de ses suffrages à un si petit nombre d'affidés et de personnellement cointéressés, qu'on nomme soi-même, que *de cette manière*, comme disait un homme d'esprit dans une assemblée aristo-démocratique, *Caligula aurait fait nommer son cheval consul, et moi, mon barbet président.*

Un excès de respect envers les anciennes lois est peut-être utile de la part des sujets, mais lorsqu'il s'empare de la puissance législative, c'est un des préjugés les plus dangereux. Il prononce d'après ce qu'on a fait, et non d'après ce qu'on doit faire, propage l'ignorance, perpétue les abus, et s'oppose aux réformes les plus sages. Il n'y a pas d'étude plus propre à rendre modeste sur le titre d'homme, que celle de la jurisprudence des diverses nations. Dans plusieurs des premiers pays de l'Europe, c'est un labyrinthe, où un Montesquieu même erre à l'aventure, sans pouvoir découvrir ni commencement ni fin. C'est une mosaïque de pièces rapportées, sans accord de principes, sans unité de vues, où chaque siècle ajoute suivant ses besoins; et, oubliant les motifs des siècles précédens, laisse subsister la règle après que la circonstance n'est plus.

Nombre de nos lois se ressentent de la barbarie des temps où elles furent statuées : d'autres furent calculées sur des climats, des relations, et des formes de gouvernement, qui n'avaient aucun rapport avec les nôtres. — L'on doit supposer que l'intention des législateurs fut la *prospérité générale;* mais en accordant même cette supposition assez gratuite, il faut se rappeler que sa route varie aussi souvent que le point de station dans la circonférence politique, dont deux peuples ne peuvent jamais, à la fois, occuper parfaitement les mêmes rayons; et lors même

que ces derniers sont égaux en longueur, la direction diffère nécessairement, et, avec un centre commun, la tendance de leur demi-diamètre peut être directement opposée. — Cette comparaison géométrique peut s'appliquer encore plus exactement au système de bonheur de chaque individu, et représenter avec assez de netteté pourquoi, avec le même projet de bien-être, ils prennent des voies si différentes.

Les volontés arbitraires des premiers rois de Rome; les douze tables des Décemvirs; les statuts du sénat et du peuple; les décrets des empereurs, joints à l'extrait des lois contradictoires d'une foule de petites nations englouties par une seule, et dont on chercha à rapprocher les usages; tout cela compilé par ordre du faible Théodose, dans un code monstrueux de parties discordantes, et ensuite rectifié sous les auspices du cruel Justinien; tout cela vient encore de nos jours porter la confusion dans notre droit civil, décider de la vie et de la fortune des citoyens, envahir des droits que la raison seule eût conservés, et en ériger d'autres que l'équité exclut.

Dans une grande partie de l'Europe, la jurisprudence est encore au berceau, ou plutôt elle est dans sa décrépitude, à peu près dans l'état où se trouvait la philosophie il y a deux cents ans, lorsque les subtilités énigmatiques du péripatétisme étaient considérées comme le suprême savoir, et que toutes ses parties étaient approfondies, hors celle du vrai et du

juste. — Ce qu'on enseigne sous le titre de jurisprudence dans nombre d'universités, est plutôt un cours de préjugés, une science d'usages et de formes, que celle de ses vrais principes. Toute cette ostentation scientifique, ce langage barbare, ce fatras pédantesque, derrière lesquels se masquent le demi-savoir, l'orgueil ou l'artifice; tout cela est plus nuisible qu'utile aux droits communs. — La raison s'exprime aussi bien en français qu'en latin, en termes intelligibles qu'en jargon obscur. La justice est simple comme la vérité, dont elle est inséparable, et le dernier appel des lois doit être au sens commun.

Quelques états ont déjà commencé à supprimer ce charlatanisme, cette surabondance de formes et d'incidens, ces longs termes et délais, qui obscurcissent les choses les plus claires, rendent leur marche timide, et les meilleurs droits incertains. L'humanité soupire sur la lenteur avec laquelle d'aussi beaux exemples sont imités. — Il devrait y avoir, sous tout gouvernement, une chambre particulière, composée des membres les plus éclairés, et qui n'eussent d'autres fonctions que de veiller au maintien du véritable esprit des lois constitutionnelles et civiles, d'éloigner les abus et les négligences, qui s'introduisent peu à peu sous chaque administration générale, et surtout de rendre compte des meilleures réformes ou établissemens faits dans les autres états, pour les comparer aux usages de la patrie, et en adopter ce qu'ils au-

raient de mieux. — Les Romains ne dédaignaient pas de se rectifier sur les coutumes les plus sages des autres peuples; et leurs censeurs étaient en partie chargés de cette surveillance. — C'est en apprenant l'art militaire des Samiens, la science civile des Toscans, et en général en s'appropriant et perfectionnant les meilleures institutions de leurs alliés et de leurs ennemis mêmes, qu'ils parvinrent au faîte de leur grandeur.

Lorsqu'un peuple n'est pas ce qu'il doit être, c'est presque toujours dans la forme du gouvernement qu'il faut en chercher les causes. C'est moins lui que ses régens qu'il faut accuser. Il est fort ou faible, éclairé ou superstitieux, vil ou magnanime, suivant l'empreinte qu'il reçoit de ses lois et du caractère de ses chefs. Nombre de vices particuliers ne proviennent que d'une administration corrompue; et pour remédier aux progrès de la dégradation publique, il faudrait pouvoir épurer les cours et les cabinets des princes, qu'on peut considérer aussi bien comme le cœur que comme la tête politiques, d'après le symbole de Trajan : *Tel roi, tel peuple.*

C'est particulièrement dans la souche qu'il faut cultiver les branches. Que la tige soit saine, les rameaux le seront aussi. Une sage constitution qui balance avec justice les droits du prince et du sujet, et qui donne un contre-poids aux infractions d'autorité comme aux convulsions de l'anarchie, est le seul

vrai garant du bonheur social : toute autre base est chancelante.

Il est assez commun de confondre les mots de *constitution* et de *gouvernement,* qui sont deux choses différentes, et auxquels il importe beaucoup d'attacher des idées nettes. La *constitution* peut être très-bonne, et le *gouvernement* très-mauvais ; comme le *gouvernement* peut être des plus équitables avec une *constitution* des plus injustes : car elle peut établir le despotisme, l'esclavage, et autres iniquités; d'où il résulte que le sévère défenseur de la *constitution* peut être innocemment l'ennemi le plus dangereux de sa patrie. On comprend communément par ce mot, l'assemblage des lois fondamentales d'un état, qui fixent les limites de la souveraineté, la division des pouvoirs, et les principales formes d'élections. — La discussion des principes relatifs remonte naturellement aux premiers droits de l'homme, qu'aucune loi, aucune convention ne peut altérer; et lorsqu'ils sont attaqués par la constitution fondamentale, c'est un mot vide de sens, dont on colore les plus noires injustices. On sait qu'il est des nations où l'on compte ses richesses par le nombre de ses paysans, comme ailleurs par le nombre de ses bestiaux ; où les neuf dixièmes sont serfs par constitution, et n'ont rien en propre que ce qu'une partie de cet autre dixième veut bien leur accorder.—Si un tel peuple rompait ses chaînes, comme nos ancêtres bri-

sèrent les leurs, pourrait-on les appeler *rebelles?* Il est moins que douteux, si la majorité d'une nation peut jamais être désignée sous ce titre; parce que le bien du plus grand nombre doit être le premier objet d'association civile, et la loi fondamentale à laquelle toute autre est subordonnée : mais on peut opposer que le grand nombre est rarement assez éclairé pour connaître ses vrais intérêts.

Comme tous ne peuvent régner à la fois, il importe, à la rigueur, assez peu à quelle classe ce droit de gouverner soit conféré, pourvu qu'il soit exercé avec justice, et qu'il puisse donner l'espoir de l'être encore par la suite. Mais une oppression bien décidée ne peut jamais se nommer *pouvoir légitime*. Le despote qui, appelant le Ciel à son secours, prétend ravir le droit de défense naturelle, en supposant que tout souverain est institué par Dieu même, joint la profanation à ses autres crimes. Il oublie que les patentes de Tamerlan et d'Henri IV, de Charles I et de Cromwell, furent signées par la même main divine, et que tout usurpateur pourrait citer plus de miracles en sa faveur que l'héritier le plus légal.

Supposer qu'il n'est aucun cas où le peuple ait le droit de recourir à la force contre la tyrannie, c'est dégrader l'humanité, c'est faire de son bonheur une propriété, c'est soumettre sans appel le tout à la partie, la vertu au vice, la vérité à l'erreur. L'emploi même de cette maxime prouve sa fausseté, en ce

qu'elle s'applique, au même degré de force, pour l'appui de Néron comme pour celui d'Antonin; pour l'empereur de Maroc comme pour celui d'Allemagne. — Si ce principe était démontré, il le serait aussi que *Caton, Thrasybule* et *Tell* furent des scélérats, qui méritaient la roue au lieu de notre admiration : il s'ensuivrait qu'il serait bien plus glorieux pour les Hollandais et les Suisses de croupir encore dans l'avilissement, que d'avoir rompu leurs fers; il s'ensuivrait que la nation la plus servile serait la plus magnanime, pendant que la plus courageusement indépendante serait la plus dépravée. Enfin, de nos jours même, une grande nation n'a-t-elle pas prouvé par les faits, qu'elle admettait ce principe; et sa générosité lui aurait-elle permis de seconder l'indépendance des Américains, si elle avait cru leur cause injuste?

Sans doute qu'il est difficile d'assigner positivement les bornes de la soumission; mais la nature les détermine assez d'elle-même; et on peut admettre, comme une règle générale, qu'il est bien rare, lorsque la majorité du peuple se révolte, qu'il n'y soit porté par les motifs les plus excusables......... Dans le cas d'une médiation, dès qu'on a la certitude qu'un changement quelconque est le vœu des trois quarts, ou peut-être des sept huitièmes d'un public, il semble qu'on n'a pas besoin d'en savoir davantage; l'on doit supposer que chacun ne

juge que d'après son intérêt personnel, dont la somme prépondérante sera nécessairement le bien général, composé du plus grand nombre des bien-êtres particuliers. Il ne semble même pas nécessaire à cet égard d'entrer profondément dans la discussion des droits de souveraineté, puisque ce droit sur ses semblables ne peut jamais être aussi positif que celui des possessions matérielles, et encore moins que la possession de soi-même. — Dès qu'on veut détailler en pareil cas, on tombe dans la confusion et l'incertitude. — La seule difficulté à résoudre pour un médiateur honnête homme, se réduit à ce problème simple : *Quel est le plus sûr moyen d'assurer le bonheur du peuple en général, indépendamment de tout privilége particulier, et de la manière la plus conforme aux circonstances?*

Rien ne serait plus plaisant aux yeux de la philosophie, que les prétentions d'un seul homme qui dirait à plusieurs millions : *J'ai, en bonne équité, le droit de vous soumettre invariablement à l'arbitraire de mes caprices, pourvu que je le décore du formulaire des lois : et dussé-je vous réduire à la condition la plus déplorable, c'est un crime affreux que d'oser vous y opposer....* Cette mauvaise plaisanterie, qu'il n'est pas rare de déguiser sous des termes fort graves, n'est supportable que lorsqu'elle est soutenue de roues et de cachots, ou à la tête d'une armée, qui est prête à vous égorger à la première résistance:

alors les plus mauvais lazzi deviennent des bons mots, et les raisonnemens les plus faux prennent une apparence de vérité.... Dès qu'on raisonne un peu profondément, l'équité est toujours contrainte de remonter aux droits naturels, auxquels l'exigence absolue de la subordination nécessaire au maintien de l'ordre de la société, peut seul nous faire renoncer en partie, mais jamais en total, et seulement en proportion de ce que requiert le bonheur de cet ensemble, auquel il est juste que l'individu se soumette.— Les titres les plus respectables des archives les plus authentiques des princes, sont les preuves d'un bon gouvernement, démontrées par la prospérité publique.

Un des premiers objets de la constitution, doit être d'assurer la pureté du choix dans l'élection des membres auxquels se confie le pouvoir exécutif; et cela doit s'étendre des premiers grades aux plus subalternes.— Dans cette concurrence, chaque homme vil qu'on préfère à l'honnête, chaque ignorant qui l'emporte sur l'éclairé, sont autant de coups de poignard qu'on porte au bonheur, à la vertu et aux lumières publics. Outre l'influence de leur rang, le mauvais emploi de leurs suffrages et le danger de l'exemple, cela rend encore le souverain méprisable, en ce qu'on ne juge de lui que par ses représentans, et qu'ils perpétuent visiblement les preuves de sa partialité en faveur des intérêts personnels, aux dé-

pens de l'intérêt général.— Que sera-ce sous les gouvernemens où les vertus et les talens, au lieu d'être un appui, deviennent des objets de crainte et des motifs d'exclusion?.... Dès lors tout mérite s'étouffe; une politique fangeuse, composée de bassesses, de ruses et d'orgueil, s'élève sur celle qui a le désintéressement pour base et la bienfaisance pour but; le patriotisme et l'intelligence se perdent, et l'oppression n'a plus de frein que sa propre faiblesse.

Établissez de dignes chefs, leurs inférieurs seront bientôt dignes d'eux, et chaque chose deviendra d'elle-même ce qu'elle doit être. — Sous de mauvais magistrats, les meilleures lois se corrompent; et sous les bons, les plus mauvaises se rectifient. — Aucun institut ne peut suppléer à celui-là, et celui-là supplée à tous les autres. — Cette nécessité est d'autant plus absolue que la base de toute législation est, par sa nature même, chancelante, et qu'elle vacille sans cesse entre deux grands écueils. L'un est *le danger du pouvoir arbitraire,* et l'autre *l'abus d'une loi trop positive.* Le premier soumet à l'ignorance et à la partialité des juges : le second fait de ce juge une simple machine; d'un homme éclairé un ignorant, et d'un honnête homme un malhonnête, qui se voit forcé d'agir contre ses sentimens et ses lumières. — Cette rigoureuse détermination est souvent plus propre à protéger la défense du coupable qu'à assurer celle de l'innocent, par le moyen qui s'offre au pre-

mier d'éviter la lettre de la loi [1]. — Il n'est pas rare dans les pays où cette ponctualité est si uniquement juste, de trouver des exemples de simples faiblesses, accompagnées d'imprudence, ou bien d'un fatal concours de manque de formalités et de présomptions légales, quoique sans probabilités morales, être sévèrement punies; pendant que l'atrocité réfléchie échappe au châtiment, quoique les faits qui la constatent soient publiquement connus [2].

Dans les cas de doute, le magistrat doit soumettre ses lumières au cours reçu; mais il semble qu'il n'est aucun engagement, aucun usage qui puisse le forcer à juger directement contre ses convictions les plus in-

[1] Les Anglais, qui n'ont pas encore pu se soustraire à cet abus, quoiqu'ils l'adoucissent peu à peu, citent souvent un trait qui, avec l'apparence d'un mauvais conte, présente l'effet avec assez de justesse. « Un homme qui avait épousé deux femmes allait être con» damné; il se hâta d'en prendre une troisième, et il fut absous, » parce que la loi n'avait pas prévu le cas, » et qu'aucun juge ne réfléchit que quiconque en avait trois, en avait aussi nécessairement deux.

[2] Un officier français, poursuivi pour cause de séduction par le père d'une fille reconnue pour catin, et qui était devenue telle du consentement même de sa famille, informait ses juges. L'un d'eux lui dit : *Je connais particulièrement des faits qui vous disculpent et prouvent l'iniquité des prétentions de votre accusateur; mais s'il persiste, je serai contraint de vous condamner... En ce cas*, répondit l'officier, *je ne sais qui nous devons craindre davantage : les coquins comme lui, ou les honnêtes gens comme vous*.

times. — Un conseil souverain a sur cet objet plus de droits qu'un tribunal inférieur. Ce dernier est plus astreint à la loi ; mais le premier qui fit cette loi, et auquel on appelle en dernier ressort, semble aussi devoir la rectifier suivant les circonstances, et surtout lorsqu'il est évident que ce sens littéral, accidentellement applicable, n'est point le sens d'origine. Le législateur ne peut jamais tout prévoir, et lorsqu'il paraît prescrire d'être injuste, il faut se persuader qu'on ne l'entend pas, se rappeler l'intention, et suivre l'équité : sans quoi l'excès de justice devient injustice ; et il est des momens où l'on hésiterait, s'il ne vaudrait pas mieux dépendre du simple bon sens, et de la promptitude arbitraire d'un pacha ou d'un cadi, que des subtilités, des entraves, et surtout de la lenteur de nos formes judiciaires.

Mais, pour en revenir aux constitutions, la plus naturelle, et peut-être la plus heureuse, serait celle qui reposerait sur cette quadruple base : 1° *Que le peuple crée ses représentans ; 2° que ces représentans élisent leurs chefs ; 3° que ces deux corps, conjointement, aient tout pouvoir, hors celui de changer la forme de l'élection du premier; 4° que la volonté générale soit le dernier appel des dissensions publiques.* — Les détails s'enchâsseraient d'eux-mêmes dans ce quadrangle constitutionnel.

Un point important, que le législateur ne doit jamais perdre de vue, est celui de notre faiblesse et

de notre méchanceté. — Un souverain qui, dans ses institutions, suppose des êtres bons, désintéressés et raisonnables, est un architecte qui élève un bel édifice sur des fondemens de sable ou de boue. — Il ne faut pas exiger d'un reptile qu'il coure, d'un cerf qu'il vole, ni du commun des hommes qu'ils pensent et agissent philosophiquement.

Cette inconséquence fut souvent celle de divers politiques anciens et modernes, qui tracèrent des plans sublimes, auxquels il ne manquait que des *anges* ou des *sages* pour les exécuter ; et l'on sait que les seconds sont presque aussi rares parmi nous que les premiers [1]. Une foule de choses admirables en

[1] Les exagérations qu'on reproche à J.-J. Rousseau et à quelques-uns de ses concitoyens les plus célèbres, concernant le Contrat social tacitement supposé, et ce système de représentation nationale, dans lequel ils se sont distingués avec tant d'influence : ces exagérations paraissent provenir de leurs circonstances locales et des objets habituels de leurs comparaisons. — On ne peut juger du commun des hommes par la majorité des Génevois. Je suis un des voyageurs qui ont parcouru l'Europe avec le plus de détails ; mais je ne connais, sans exception, aucun peuple plus sensible, plus pensant et plus maniable par la raison, aucune classe d'artistes et de négocians chez lesquels on trouve, en général, plus de civilité, de connaissances et de moyens de se faire comprendre ; et cependant combien d'années n'ont-ils pas cherché inutilement à s'accorder sur leurs dissensions intestines ! Au reste, les médiateurs étrangers contribuèrent plus à pallier, perpétuer leurs maux, qu'à y porter les vrais remèdes. — Ajoutons que les mêmes principes qui auraient, assez probablement, constitué le bonheur de cette petite

spéculation deviennent réellement impossibles en réalité. Le coup-d'œil politique à cet égard ressemble à celui de ces vastes plaines qui paraissent unies dans le lointain, et où l'on ne prévoit aucun obstacle qui puisse empêcher de tendre directement vers un but; mais, à mesure qu'on avance dans sa marche, on découvre des fossés, des lacs, des marais, des rochers, qui arrêtent votre course, et vous forcent du moins de louvoyer où vous comptiez d'aller en droite ligne. Heureux si la nuit ne vous surprend pas, et si vos forces peuvent suffire. L'objet en vue n'était réellement qu'à trois lieues; mais la route pour y parvenir en avait douze, peut-être davantage. Au reste, il sera toujours utile de représenter aux hommes les vrais principes sociaux. S'ils ne peuvent s'y soumettre en entier, ils peuvent du moins s'en rapprocher. L'idée d'un bon gouvernement sera toujours une censure indirecte de celui qui est mauvais; si elle ne peut le refondre, elle peut tendre à le rectifier.— Le vulgaire

république, presque concentrée dans sa capitale, ne pouvaient s'appliquer avec le même succès aux relations compliquées d'une multitude de villes moins éclairées, et à une grande population, composée dans sa majorité, de campagnards moins éclairés encore.

Il serait affreux de penser que J.-J. Rousseau, cet homme si sensible, si pur dans ses intentions, si vraiment ami des hommes, eût, par la terrible influence de ses opinions, par l'abus de ses principes, contribué à produire plus de maux qu'une multitude de méchans.... Pauvres, pauvres humains! qu'il est facile de vous nuire! qu'il est difficile de vous servir!

qui ne peut saisir les simples relations de l'individu isolé, ou celles de la vie domestique, saisira bien moins les rapports compliqués de l'association civile. Mais il y aura toujours quelques hommes à grandes vues qui pourront les embrasser, et, dans ce petit nombre, il y en aura encore un autre plus petit, d'âmes généreuses, qui en prendront les conséquences pour règles de leur propre conduite.

C'est moins dans les conjectures des spéculatifs que dans la réalité des faits qu'il faut examiner le degré de perfection civile auquel les hommes peuvent atteindre : c'est moins dans le tableau confus que l'histoire nous trace des Romains, des Grecs et autres peuples de l'antiquité, que dans celui qui se présente sous nos yeux chez l'espèce existante, qu'il faut étudier l'homme et ses ressorts. Jetez un coup-d'œil sur la surface du globe, et croyez que les abus qui existent partout sont les résultats de notre nature ; ou ne considérez que les nations les plus éclairées, les constitutions les moins imparfaites, et calculez d'après ces exemples vivans le degré possible de félicité publique. Le palais de Westminster est peut-être à cet égard la balance la plus exacte, comme il est la meilleure école de modestie. La forme de l'élection, les entraves des divers pouvoirs, l'estime accordée aux Anglais, leurs lumières, leur puissance, leur courage, leur passion pour la liberté, devraient faire de leur Chambre des Communes le

tribunal le plus auguste, et l'extrait le plus pur du genre humain... Cependant, quel désordre! quelle ignorance même, et, plus malheureusement encore, quelle corruption [1]! que d'indécence, d'invectives

[1] Je n'en juge que sur la voix publique des Anglais mêmes. Mais si elle est telle qu'on le prétend, elle doit mettre un membre honnête dans l'alternative de manquer à ses devoirs les plus sacrés, ou d'être un personnage insignifiant, dont l'opinion ne pourra jamais entraîner une pluralité séduite ou vendue, si ce n'est pas pour de l'argent, du moins pour des emplois, ce qui est assez équivalent.

Cette constitution, assez généralement réputée la meilleure, est cependant, comme l'on sait, susceptible de réformes essentielles, dont cette vénalité serait une des plus importantes, particulièrement dans les élections du peuple, où elle s'exerce assez publiquement. Divers moyens pourraient être employés, tels que le perfectionnement de la manière de voter, de sévères châtimens, même la peine de mort pour ce crime, qui, par son influence, doit être classé au premier rang, et qui d'ailleurs est une profanation du serment le plus solennel. Encore un autre moyen serait celui d'égaliser cette énorme disproportion entre le nombre des *représentans* et celui des *représentés :* quelques particuliers d'un petit bourg ont souvent plus de droits à cet égard que de grandes contrées ou villes : la séduction, comme plus facile, se porte vers ce petit nombre, dont le prix des suffrages est même fixé d'avance, et qui considèrent cet infâme trafic comme une partie de leur rentes.

Est-il possible que des abus aussi révoltans puissent subsister chez une nation aussi occupée de ses droits politiques?

Mais l'on ne peut pas, dit-on, enfreindre les droits particuliers. Eh! pourquoi pas, lorsqu'ils sont aussi destructifs du bien public? Toute propriété qui tend au maintien de l'ordre est des plus respectables; mais la société *n'a jamais pu conférer le droit exclusif*

grossières, de discours superflus, de cabales, de haines, de petitesses dans les motifs, et de résolutions prédéterminées à s'opposer aux meilleurs projets du parti contraire, comme à soutenir les plus mauvais du sien propre!... C'est du haut de la galerie que, spectateur impartial de ces débats tumultueux, j'appris à modérer mon ambition, à pardonner aux souverains, et à attendre peu de mes semblables.... Rarement mon cœur fut plus vivement ému.... rarement ma misanthropie fut mise à une plus forte épreuve.... J'allais mépriser les hommes et rougir d'être du nombre; mais je fis mieux.... J'admirai Fox, j'estimai Pitt, et me rappelai son père.

de lui nuire irrévocablement. — C'est le cas d'avoir recours à la volonté générale et de consulter les intérêts du public.

On ne voit pas non plus pourquoi l'Irlande n'aurait pas aussi ses représentans dans le conseil général des trois nations, et pourquoi son parlement serait considéré, à divers égards, comme une cour inférieure. Sans s'étendre sur la justice commune, on peut rappeler que c'est en créant les peuples conquis citoyens de Rome, et en ne mettant que peu ou point de différence entr'eux et les vainqueurs, que ces derniers parvinrent à se les attacher, à diminuer les ressentimens, et prévenir les révoltes.

———

DE LA LIBERTÉ.

Voltaire, presque toujours plus brillant que solide, a dit que *la liberté consiste à ne dépendre que des lois*. Selon Montesquieu, *elle est le droit de faire tout ce que les lois permettent*. — Ces deux définitions, à peu près synonymes, sont évidemment fausses.... Les lois n'étant que *la volonté du prince, manifestée par un édit, sous la sanction du châtiment,* elles peuvent avoir l'oppression et l'esclavage même pour but. Le tyran donne aussi des lois, et c'est sous leur protection qu'on écartelle celui qui voulut secouer le despotisme, qu'on brûle un autre qui ne pense pas comme nous, qu'on trafique d'hommes sur les côtes de la Guinée et du Sénégal, et qu'après les avoir transportés en Amérique, on les condamne à la plus détestable servitude.

D'autres ont divisé la liberté en *civile, politique, sociale* et *dogmatique* (cette dernière concerne la religion); mais toutes ces branches, qui pourraient se subdiviser encore à l'infini, se rapportent à la même souche, qui est la *naturelle*, dont les modi-

fications varient aussi souvent que les rapports en diffèrent. — La liberté semble consister *à jouir de l'indépendance individuelle, aussi loin que la restriction n'est pas indispensablement nécessaire au soutien de la société en général;* ou autrement, *à n'être subordonné qu'autant que l'ordre et la prospérité publique l'exigent absolument.* Tout ce qui est en deçà est licence : tout ce qui est au delà est despotisme[1].

Le vulgaire, et plus particulièrement la jeunesse, s'imagine que la liberté consiste à faire sans contrainte tout ce que les passions nous dictent[2]. L'orgueil se révolte sous un joug dont il méconnaît la nécessité : il ne pense pas que s'il était moins asservi, les autres ne le seraient pas davantage, et que ce même frein, qu'il porte avec tous, est aussi le défenseur de sa vie, de son repos, et des douceurs sociales.

[1] Il importe à la liberté que ce pouvoir légal s'étende équitablement sur toutes les classes; et s'il doit y avoir moralement de la préférence, ce devrait être en faveur des plus pauvres, qui, profitant moins de l'ordre civil, lui sont, à la rigueur, moins redevables.

[2] On observe que le peuple des petits états est plus porté vers la liberté, parce que la soumission envers les petits princes révolte plus l'amour-propre; que l'autorité est ordinairement plus répartie, l'impulsion plus directe, les récompenses moins grandes, la carrière d'ambition moins étendue, l'orgueil national moins flatté, et l'indépendance de ses voisins moins affranchie; en ce que la faiblesse exige souvent des condescendances peu honorables. Tout cela semble mériter quelques compensations.

La servitude semble naturelle à l'homme. S'il échappe en grand, il s'y soustrait rarement en détail : elle pèse sur chaque classe par des chaînes qui lui sont propres. Le besoin, la décence, le préjugé, l'emploi, joints aux relations domestiques, garrottent le genre humain ; et le globe est couvert d'une foule de victimes de travail, de préventions, ou d'abus d'autorité, qui, avilies sous le despotisme particulier ou général, ne peuvent jamais développer leur génie, ni parvenir au rang que leurs dons naturels leur permettaient d'atteindre. — S'asservir pour asservir est l'emploi le plus commun.

Mais, plus en grand, le cours de toute constitution fondamentale vogue entre deux écueils, celui de la *tyrannie*, et celui de l'*anarchie :* fuir l'un, c'est se rapprocher de l'autre. L'art du pilote consiste à prendre hauteur avec assez de justesse pour connaître ce point intermédiaire, et à manœuvrer avec assez de force et de promptitude pour s'y maintenir. Mais tout son savoir ne peut l'empêcher quelquefois d'être le jouet des vents et des flots. — Tantôt c'est un courant secret qui l'entraîne ; tantôt une tempête contre laquelle la résistance est inutile ; ou bien la simple dérivation du calme suffit : tôt ou tard, il faut qu'il touche et se brise, par cette loi fondamentale de la nature, qui veut que tout ce qui est humain soit sujet au changement, et qu'il n'y ait de stable que nos erreurs et nos faiblesses.

Peut-être que, dans le monde moral comme dans le monde physique, une certaine fermentation est absolument nécessaire. L'histoire nous prouve que les élans convulsifs des troubles intérieurs eurent souvent des suites moins funestes que la stagnation produite par un trop long calme. Sous ce premier état, l'homme se développe dans toute sa force : sous le second, il s'engourdit et dégénère. — En jetant un coup-d'œil sur les siècles qui nous ont précédés, et sur les rapports présens des divers peuples du globe, on s'assurera que c'est un préjugé de croire qu'une profonde tranquillité soit toujours la preuve d'un bon gouvernement, ou le symptôme de la santé politique : c'en est quelquefois le sommeil ou l'épuisement. Il en est des hommes en société comme des hommes en particulier : c'est dans l'âge de la force qu'on est turbulent, hardi, emporté, et la même vigueur qui se hasarde dans des entreprises téméraires, fournit aussi souvent les moyens de se soustraire aux dangers qui les accompagnent; au lieu que le vieillard s'écroule sous sa propre faiblesse. Mais encore ici répétons en d'autres mots, qu'il faut rarement séparer l'énergie de la prudence, et jamais la prudence de l'énergie.

Lorsqu'on parle de politique, une pente secrète ramène toujours vers ces Anglais[1]. On sait que leur

[1] Je devrais en parler avec impartialité, car si je les estime beaucoup, je les aime peu.... C'est le premier des pays où je voudrais

gouvernement est le plus sujet aux factions, aux troubles, et il paraît à l'œil vulgaire dans un état toujours chancelant : mais c'est en réalité celui qui a la base la plus solide dans l'énergie, les lumières et le patriotisme national, comme aussi dans cette carrière d'ambition, toujours ouverte au mérite et aux grands talens. Ses échecs tiennent à des circonstances particulières, et ses ressources à des propriétés fondamentales. — On peut le comparer au phénix de la fable, qui renaît de sa cendre.

Outre la constitution, le climat et la marine, divers usages nationaux doivent contribuer à maintenir chez eux cet esprit de force et de liberté : l'éducation en est le principal. On peut en comparer la différence à celle qu'on remarque dans celle des chevaux. Ailleurs on les met sur la hanche, on leur apprend à piaffer, caracoler : ici on les exerce à trotter douze milles par heure, et à franchir des barrières et des fossés : l'un est pour l'agréable, l'autre est pour l'utile ; mais ne pourrait-on pas préférer le second, sans trop abandonner le premier ? — Il paraît, d'après les faits qu'ils admettent pour principe, que l'éducation publique (presque la seule en usage) est la plus propre à mettre tous les ressorts

naître; mais c'est le dernier où je voudrais vivre comme étranger, lequel n'y est guère plus considéré que les Juifs ailleurs. Le défaut des vertus sociales ternit trop souvent leurs vertus héroïques.

de vie en action, et à hâter l'expérience.... qu'il faut opposer peu d'obstacles au développement de la nature, soit morale, soit physique;.... qu'il faut la diriger, non l'enchaîner;.... qu'elle a autant besoin d'aiguillon que d'entraves; .... que son auteur sut bien ce qu'il fit, et qu'en voulant trop corriger, on gâte son ouvrage. En effet, qu'une honnête liberté permette à cet égard de prendre son essor; et, en grand comme en détail, chaque chose prendra assez d'elle-même la place qui lui convient. Mais encore faut-il se rappeler que les extrémités se touchent: l'excès de liberté tient à la licence, et l'excès de licence ramène la servitude.

Un peuple doit légèrement sentir le frein: trop abandonné à lui-même, il ressemble à ces enfans gâtés, ou à ces femmes fantasques qui, livrés à leurs caprices, et sans raison suffisante pour se diriger eux-mêmes, vont, viennent, retournent, veulent et ne veulent pas, s'aigrissent par leurs propres contradictions, sentent à chaque pas le besoin de lumières, de dépendance, et font de leur tourment celui de tout ce qui les environne. — Si ce n'était manquer à la dignité du peuple, on pourrait aussi le comparer à un coursier qui se cabre sous les saccades, et auquel l'abandon des rênes fait prendre le mors aux dents. Le cavalier habile et courageux aime sentir sous lui cette vigueur inquiète, dont il saura, au besoin, tirer les plus grandes ressources:

au lieu que le cavalier timide et maladroit préfère le petit trot de l'épuisement à ces élans de force : le premier peut être mis hors de selle par des *haut-le-corps ;* le second s'abat avec la faiblesse qui le porte : il ne peut ni franchir les obstacles, ni fuir les dangers. Ce coursier ne ressemble que trop souvent à ces haridelles de louage qui changent sans cesse de maîtres, de fouet et d'allures, et dont, après avoir tiré les services requis, on s'inquiète peu si le valet d'écurie les nettoie, leur donne de l'avoine et de la litière. Cette comparaison ignoble n'est malheureusement que trop exacte.

Sans être vétilleur, c'est dans les premières infractions contre la liberté qu'il faudrait combattre le despotisme, et cela même sans égard à l'utilité des objets qu'il se propose. Ses premiers pas se font communément par des actes qui sont agréables au public. « Lorsque les Lacédémoniens, dit César [1], eurent conquis Athènes, ils proposèrent trente gouverneurs, qui débutèrent par mettre à mort, sans examen et sans formes, tous ceux qui étaient remarquablement chargés de la haine publique. Le peuple applaudit à la justice de ces exécutions : mais lorsqu'ils eurent, par degrés, établi leur autorité arbitraire, ils égorgèrent également les bons et les méchans, tinrent par-là l'état en sujétion ; et l'esclavage fut la punition de cette joie inconsidérée. » — Le

[1] Dans Salluste.

commencement des massacres de Sylla ne fut pas moins applaudi, en ce qu'il s'exerçait sur des sujets détestés. En suivant, sous divers gouvernemens, la marche de l'usurpation, on verra qu'elle ne marche que pas à pas, et à l'ombre de prétextes louables, jusqu'à ce que ses actes récidivés s'établissent en usages, les usages en droits, et les droits en abus.

Peu de choses garantissent autant du despotisme, et contribuent davantage à élever le sujet et l'état, que la liberté de penser, de parler et d'écrire sur les matières politiques. Trop de contrainte à cet égard fait suspecter quelques mystères d'iniquité, qu'on redoute que l'éclairé ne dévoile au vulgaire. Plus un gouvernement est oppressif, plus il est intéressé à maintenir le peuple dans l'ignorance : plus il est équitable, et plus il lui importe de l'instruire, afin qu'appréciant son bonheur, il augmente de soumission envers les lois, et de respect pour son prince. — Il en est des souverains comme des particuliers : le vertueux voudrait, pour sa gloire, que tous les hommes eussent des lumières supérieures; il serait sûr d'en obtenir plus d'estime et d'appui : au lieu que le méchant voudrait anéantir toute idée de vrai et de juste, pour mieux cacher la petitesse de ses vues, son ignorance et ses vices.

Les lettres ont en général plus d'influence politique que l'envie ne leur en accorde communément. Il suffit de considérer les diverses nations

de l'Europe, on verra que leur prospérité est en proportion assez exacte de leurs lumières. Plus anciennement, les Indiens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs et les Romains, furent les peuples les plus éclairés de leur temps ; et dans les derniers siècles, l'Italie ne perdit sa prépondérance politique qu'avec celle du savoir; la Russie ne sortit de son obscurité qu'en combattant l'ignorance, et ce n'est qu'en la combattant encore qu'elle détruira les restes de son ancienne barbarie, dont la servitude des dernières classes est le trait le plus honteux. Enfin, d'une extrémité du globe à l'autre, on voit les nations les plus instruites s'élever et dominer sur leurs voisines, et on peut dire avec certitude, qu'à circonstances égales, l'empire du moral entraîne celui du physique.

D'un autre côté, la gloire des héros, ou celle des peuples, est moins dans leurs actions que dans la plume des historiens, qui sont les prêtres du temple de mémoire. Que seraient pour nous ces Grecs et ces Romains, sans les Tacite et les Plutarque? Des centaines de peuples ont existé avec eux, dont le nom même n'est jamais parvenu jusqu'à notre siècle. Que sont devenus tant de monarques, de riches et de puissans ? Leur vie est engouffrée dans l'oubli, ou leur souvenir n'est que ce que les écrivains voulurent bien en faire. Mais les Socrate, les Pythagore, les Sénèque vivent encore parmi nous; ils

influent encore sur nos vies privées et publiques : leurs dits et leurs faits filtrent doucement à travers nos mœurs, et leur vertu venant au secours de la nôtre, participe encore à nos bienfaits. C'est peut-être une maxime de Platon, rectifiée par un Montesquieu, et fermentant dans la tête d'une Catherine II, d'un Gustave III, ou d'un Pierre-Léopold, qui, de nos jours, combat le préjugé et perfectionne les lois.

Sous un gouvernement où la liberté de penser répand ses heureuses influences, le jugement, l'industrie, le patriotisme et le courage se perfectionnent : chaque citoyen zélé devient une des sentinelles de l'état; chaque homme à grandes vues est une espèce de conseiller du prince; chaque plume éloquente peut remplir les fonctions d'orateur public, et souvent du fond d'un réduit obscur jaillit l'étincelle qui éclaire la marche du souverain à travers les ténèbres politiques, ou du moins elle le garantit des impostures de la flatterie.

Il est vrai qu'une foule de petits brouillons, aveuglés sur leur propre mérite, ou des ambitieux et des séducteurs, abusant de leurs talens, cherchent à en imposer à ce public, et s'inquiéteraient même peu de le conduire vers sa perte, pourvu qu'ils en fussent les guides. Mais tel est l'ascendant de la vertu et de la vérité, qu'elles dominent tôt ou tard sur ces clameurs discordantes.

Dans les pays où l'excès de circonspection, où des motifs encore moins honorables tiennent la parole dans les chaînes, et croient pallier le mal en étouffant la plainte, tout homme en place éminente devrait avoir une boîte à sa porte, où chacun pût jeter secrètement ses projets, sa critique et ses conseils : dans la foule des mauvais, il s'en trouverait souvent d'utiles. — Les papiers publics en Angleterre suppléent à quelques égards à ce bureau d'avis : c'est l'écho de la voix du peuple, qui retentit jusqu'au fond des palais. Les rois y puisèrent souvent des idées salutaires, jointes à une connaissance de détails qui ailleurs ne peuvent parvenir jusqu'à eux. — Peut-être que l'excès des imputations personnelles n'y protége pas assez la réputation, ce bien précieux, qu'une âme noble préfère souvent à tout autre. Chaque membre de la société a incontestablement le droit de discuter l'administration publique, dont le bon ou le mauvais influe si directement sur son bonheur : il a probablement aussi celui d'accuser tout homme en place, sur les faits qu'il peut prouver. Mais que la calomnie ne puisse être recherchable, en évitant le positif de la loi, et en supprimant quelques lettres d'un nom qui n'en est pas moins reconnu, c'est un faux-fuyant aussi méprisable que dangereux. — Un ministre honnête, mais faible, à force de voir empoisonner ses intentions les plus pures par les fausses interprétations de ses adversai-

res, à force de voir mépriser ses meilleurs desseins, et applaudir à ses plus mauvais, perd insensiblement tout amour pour la gloire, toute estime pour sa nation; il substitue l'indifférence au zèle, et l'intérêt à la générosité. Mais s'il parvient à se mettre au-dessus du clabaudage, et à poursuivre l'utile, sans égards pour les criailleurs, il porte aussi le patriotisme bien plus loin, et les injures de ses ennemis mêmes servent à le diriger.

On parle souvent de la liberté des écrits anglais; mais on ignore communément dans l'étranger jusqu'où elle s'étend. En voici quelques fragmens, tirés au hasard des papiers publics, qu'on trouve sur chaque table de tavernes et de cafés, et auxquels il serait facile d'en ajouter de plus forts. Il ne sera pas inutile de dire, que c'est en opposition d'un des projets les plus sages et les plus équitables que jamais ministre ait produits, également calculé sur la plus profonde politique, le danger des circonstances, et les droits de l'humanité; c'est le *projet de réforme, relatif à la compagnie des Indes*. Comment la nation la plus libre a-t-elle pu conférer la souveraineté sur des peuples plus nombreux que le corps de la nation même, à une société de marchands et de spéculateurs, sans lumières, sans accord, sans justice; n'ayant pour but que l'or, et pour loi que la tyrannie? Comment a-t-elle pu permettre que, sous les auspices de sa propre constitution, l'on enchaî-

nât, volât, massacrât, désolât des millions de pauvres malheureux, qui, malgré la distance qui les sépare, n'en sont pas moins ses sujets, ou s'ils ne le sont pas, devraient du moins être sous la protection de leurs propres droits et de l'équité générale.

« *Fragmens traduits, autant que possible, mot pour mot.—Publick Advertiser,* 18 *décembre* 1783.... Quand les royaumes sont gouvernés par les vils artifices de misérables aventuriers, ligués avec l'incapacité et la crédulité : .... quand une charte n'est plus que du parchemin et de la cire, et que des petits tyrans de bourgs appellent les justes réclamations du peuple une insulte envers la législation, alors il est temps d'amener ces grands points nationaux vers l'issue. De pareils jurisconsultes, qui se jouent de la sécurité légale et des droits constitutionnels, avancent fortement vers les moyens d'établir de meilleures sécurités, à la pointe des baïonnettes.... Car un aussi infâme monopole des droits publics, et des propriétés publiques.... se soumettre à des insultes et des injures aussi réelles, serait rampant et vil même pour une nation sans armes.... Les dissolus vendeurs de priviléges volés.... Le roi et les communes, sont l'ouvrage du peuple.... Faites apprendre à l'avocat d'un ver couronné, à traiter avec respect les droits de la nature.... L'objet le plus important à décider est donc celui de savoir si l'usurpation, supportée par la corruption, doit continuer à régner

sur une nation libre?.... Si la vertu publique doit se soumettre à d'impudentes impostures, décorées de la forme des lois ?... Si le peuple doit supporter de grandes armées en temps de paix, pour l'enchaîner par ses propres moyens de défense.... Le temps est probablement arrivé, où les peuples des trois royaumes sentiront vivement les profonds et impardonnables torts qu'ils ont soufferts par ce système.... Ces droits qui autorisent ces royaumes à donner des couronnes, n'ont aucun besoin de l'appui de ces couronnes, hors celui qu'elles fassent leurs devoirs; ils ne demandent rien de leurs partiales et perfides faveurs. Les dons de Dieu ne s'usurpent pas comme les concessions des princes, sans une égale impiété envers le ciel et la plus haute trahison envers la communauté. Et si les couronnes sont amenables devant la justice pour la violation des droits des peuples, pourquoi échapperaient, avec impunité, ceux qui voudraient usurper les droits des deux?

« *Publick Advertiser*, 6 *décembre* 1783.... Votre bredouillante rapidité, ni gracieuse ni éloquente, paraît plutôt s'éloigner à toute bride de votre sujet et de vos adversaires, que leur offrir un franc débat........ Dans une telle suite de déclamations, on est plutôt porté à crier *arrête voleur!* que d'écouter ce que dit le fugitif.... Oh ! combien grandes sont la folie et l'injustice de vos prétentions!.... Quoi donc! les propriétaires seraient-ils à l'extrémité? se lais-

seraient-ils voler paisiblement ? — N'ont-ils pas des forts, des armées, des alliés, pour protéger leur propriété ? Et si les ministres persistent dans leur traître et perfide dessein de s'emparer de leurs chartres et de leurs territoires, n'y a-t-il pas des princes auxquels ils peuvent être vendus ou hypothéqués ? n'y a-t-il pas des ports, comme Ostende et Anvers ? et leur prince n'est-il pas un prince aussi réputé pour sa sagesse et pour sa justice, que d'autres l'ont été pour leur folie, leur rapine et leur violence ; qui n'a aucune basse jalousie sur la grandeur de ses sujets, ni ardent désir sur leur propriété, et qui, heureusement pour eux, n'est mercenaire ni vénal Se... t, pour livrer leurs droits et leurs propriétés à des ministres de coalition ? — Dans une telle contrée, les chartes seront tenues pour inviolables et sacrées. — Le commerce de l'Angleterre vint originellement de là ; et lorsque ce gouvernement devient plus juste que le nôtre, il y retournera, ou vers tout autre pays où il pourra être sûr de trouver de l'encouragement et de la protection, lorsqu'ils ne peuvent plus se trouver dans la patrie.

Ailleurs. « Si un projet d'iniquité aussi insigne peut réussir, la pourriture et la corruption de la généralité de la maison des communes sera évidente, et il n'y a rien de dangereux et d'alarmant que nous n'ayons raison de craindre des futures résolutions d'une telle espèce d'hommes. Quels égards auront

pour les priviléges individuels ceux qui violent si témérairement les droits de plusieurs milliers? Quelle que soit la considération particulière, elle ne peut plus tenir devant une tyrannie qui écrase....

« *Morning-Post, 14 janvier* 1784. Une dissolution de parlement, dans les conjonctures présentes, est le parti le plus dangereux qu'on puisse prendre... Qu'on se rappelle qu'un pareil moyen conduisit Charles I sur l'échafaud, et fit chasser Jean II, à coups de pied, hors du royaume. C'est une insulte nationale que le peuple peut supporter pendant quelque temps; mais la moindre réflexion réveillera sa sensibilité, et l'armera de vengeance contre les usurpateurs de ses priviléges. »

Ce langage, qui paraîtrait si neuf et si terrible ailleurs, ne produit presque aucun effet sur des Anglais. J'ai vu lire ces fragmens, et de plus outrageux, avec indifférence. Hormis les principaux intéressés, ils n'y voyaient la plupart qu'une vaine déclamation, qui ne suffit pas pour les convaincre ou les animer : il leur faut des raisonnemens, des faits, des preuves, quoique en général ce qui est téméraire ait toujours le don de leur plaire. Les hommes en place, que cela concerne personnellement, n'y paraissent guère plus sensibles. — On pourrait appliquer au moral ce que Montesquieu observe à cet égard en politique. — « Les petits souverains, dit-il, ne sont pas assez grands pour mépriser les injures. Si dans

la monarchie quelque trait va contre le monarque, il est si haut que le trait n'arrive point jusqu'à lui. Un seigneur aristocratique en est percé de part en part. » De même, plus on a l'esprit éclairé et l'âme grande, et moins l'on est sensible au blâme non mérité; et si on le mérite, c'est augmenter l'injustice que de lui imposer silence. On peut remarquer qu'en fait d'intolérance, les moins pieux sont les plus sévères, comme en fait de critique de gouvernement, les moins dignes sont ceux qui se trouvent les plus offensés, parce qu'ils sentent que cela porte directement sur eux; et plus on est coupable ou inepte, et plus l'on est intéressé à étouffer la vertu et la vérité.

Sous une des plus puissantes républiques, lorsqu'un particulier parle du gouvernement, on le cite et on lui demande: *De quoi vous mêlez-vous?* La question est souverainement absurde. Il peut répondre avec assurance: *Je me mêle de mes affaires;* celles du public étant celles de chaque individu qui le compose. C'est même un devoir sacré, pour toute âme patriotique, de s'informer de ce qui concerne les lois et la constitution sous lesquelles il vit, afin de contribuer, autant qu'il est en son pouvoir, à leur soutien ou à leur amélioration. Il est défenseur-né de l'état, et il doit presque autant le défendre contre l'esclavage civil que contre les attaques extérieures.

Il y a malheureusement peu de princes qui n'admissent volontiers, comme un des premiers principes politiques, celui que Jean I d'Angleterre (au rapport de Blackstone) insérait souvent dans ses discours : « Que comme c'est athéisme et blasphème » dans une créature, de discuter les décrets du Créa- » teur, de même c'est orgueil et sédition, de discuter » sur ce qu'un roi peut faire du haut de sa puis- » sance : que comme un bon chrétien est content » de la volonté de Dieu, révélée dans sa parole, de » même un bon sujet se repose sur la volonté du roi, » révélée dans ses lois. »

Quel contraste entre ces principes et ceux de Trajan, mis sous leur plus grand jour, dans ce mot sublime, qu'on ne peut assez répéter pour sa gloire. — Il venait de nommer à la charge de grand-prévôt, et en lui ceignant le baudrier, il lui dit : « Reçois cette épée pour m'en défendre et me main- » tenir si je commande comme je le dois ; mais si je » fais autrement, dégaîne-la contre moi et ôte m'en » la vie. »

D'où vient que les institutions politiques qui partiraient de cette première manière de voir, trouveraient un appui si général, pendant que la dernière rencontrerait tant d'opposition ? C'est par la raison simple, que les Jean.... sont communs, et que les Trajans sont rares.

DES DÉLITS ET DES PEINES.

Le trait le plus humiliant d'antique barbarie, est l'imperfection de ces lois pénales dans une grande partie de l'Europe, où, malgré les cris de l'humanité, les conseils de la philosophie, et les excellentes critiques qu'elle a tracées pour leur réforme, l'usage l'emporte sur la raison, et le préjugé sur la justice.

Quoi! dans chaque état il n'y aura pas quelques grands aussi honnêtes qu'éclairés, qui réunissent leurs amis, leurs parens, leur crédit, se déclarent les défenseurs de leurs concitoyens, et s'immortalisent par un des services les plus importans qui puissent être rendus à la société! — S'agit-il de quelque léger avantage qui flatte l'orgueil ou l'avarice? que de concurrence, d'activité, d'inquiétude, de cabales! Mais, s'agit-il de perfectionner la base de la constitution, de délivrer l'état d'un fléau toujours menaçant, d'éloigner un glaive suspendu sur la tête de chaque citoyen? que d'indifférence, de lenteur, de timidité!.... Oui, dit-on, cela devrait se faire : mais

rien ne se fait. Ce qui est le devoir de tous n'est celui de personne, et chacun oublie que la cause de la patrie est celle de tout bon patriote.

De très-grands jurisconsultes ont profondément discuté la question : *Si le souverain a le droit de punir?* Autant valait-il mettre en doute, s'il a le droit d'être utile. Du moins fallait-il se borner à demander : si la punition de mort est un frein indispensable au crime ? Car si elle est reconnue pour telle, la nécessité même l'ordonne par la loi qui prescrit de préférer entre deux maux le moindre. — Ceux qui ont prétendu que la peine de mort devrait être absolument retranchée, ou moins fréquente, et qui préféreraient d'employer tous les criminels à de longs et pénibles travaux, ont peut-être raisonné en bons politiques; mais du côté de la compassion, ils paraissent manquer leur but : — La balance des biens et des maux est, pour la plupart des hommes, dans un équilibre si approchant, que, pour peu qu'on ajoute aux derniers, il vaut mieux finir que de continuer de vivre. On devrait attacher moins d'importance à ce passage, et beaucoup plus aux accessoires. Nous l'avons déjà dit : *mourir est peu de chose : souffrir est affreux.*

La société semble avoir incontestablement le droit de retrancher la partie nuisible au tout, et d'immoler le citoyen qui, cessant de l'être, se déclare par ses actions l'ennemi de la patrie. Mais on lui a contesté

avec beaucoup de force le droit de supplices rigoureux; et on lui refuse absolument celui d'arracher, par la douleur, un aveu inutile, souvent faux, et que la raison et l'expérience démontrent être plus propre à confondre l'innocent avec le coupable, qu'à découvrir le dernier.

La torture pourrait quelquefois servir à la découverte des complices d'un scélérat déjà convaincu. Mais outre qu'on sait que plusieurs qui n'en avaient point, ou ne les connaissaient pas, en indiquèrent de supposés pour s'arracher aux tourmens, cette utilité rare ne peut contrebalancer ses dangers, ses abus, sa terreur, et, on peut dire, le crime de lèse-humanité, qui dégrade le citoyen, et révolte la justice; qui défend d'infliger à un malheureux plus de souffrances dans une heure, que la protection des lois ne lui procurera peut-être d'avantages pendant tout le reste de sa vie.

Il n'importe que médiocrement à la société qu'un criminel inconnu échappe au châtiment; mais il est de la première importance que chaque membre qui la compose n'ait pas à frémir d'être tôt ou tard innocemment exposé à cette exécration, par la seule ignorance ou la méchanceté d'un juge, ou sur l'indice équivoque d'un soupçon, d'une apparence ou des demi-preuves, qui ne sont que des conjectures. Combien d'exemples révoltans pourrait-on citer à cet égard! et, dût un tribunal être assez éclairé pour

être certain qu'il n'en augmentera jamais le nombre, peut-il répondre de ses successeurs, et ne doit-il pas soustraire nos descendans à ce moyen d'abus et de barbarie? C'est encore ici un des cas où il suffirait de consulter la voix publique.

On l'a dit mille fois, et heureusement avec quelque effet : le crime est certain, ou il ne l'est pas. S'il l'est, il ne mérite que la peine portée par la loi : s'il ne l'est pas, pourquoi, au hasard, faire souffrir plus que la mort même? La torture la plus ordinaire renferme probablement une intensité de douleur supérieure à celle d'être pendu ou décollé trois ou quatre fois; sans compter la réputation, qui en souffre pour le reste de la vie, lors même qu'on est absous : en outre, les membres disloqués ne se rétablissent que difficilement, et ôtent les moyens de subsistance, ou les vaisseaux qui sautent dans la poitrine attirent des maladies de langueur [1]. Enfin on ne peut pas assez rappeler l'ancien axiome : *qu'il vaut mieux sauver dix coupables que de punir un innocent;* sans cependant perdre de vue que l'excès d'indulgence envers un seul est cruauté envers tous; qu'une vie est peu de chose, mais que la sûreté commune est beaucoup.

[1] Vous pouvez continuer, disait un grand prince à un de ses vassaux qui réclamait le droit de torture comme un privilége de ses terres; mais je déclare que si un de ces martyrs vous poignarde par la suite, je lui pardonne.

Une barbarie plus inconséquente encore, est celle qui s'exerce relativement aux prisons publiques chez divers peuples des plus policés. — Sur de simples soupçons de crime capital, on s'empare d'un malheureux, on le jette dans une grande caisse de bois (*moerderkasten*) avec deux petites lucarnes, placée dans le centre de chaque tour, ou on l'enterre dans un caveau humide; et là, au pain et à l'eau, dans le froid, le silence, l'ordure, l'inaction, l'obscurité et la solitude, il attend souvent plusieurs mois que l'indolence du tribunal et la lenteur des formes aient prononcé sur son sort. Encore ici, être pendu douze ou quinze fois renferme moins de douleurs réelles qu'une pareille incertitude; et, en pareil cas, il me semble que je n'aurais qu'une seule grâce à demander à mes juges : c'est de vouloir bien vite me faire rouer sans m'entendre. — A l'égard de cette lenteur, plus la justice est suspendue, et moins elle est exacte. D'ailleurs, plus le châtiment est éloigné du crime, et moins il effraie celui qui s'y expose, et moins aussi l'exemple fait d'impression sur le public. Pour ce qui concerne cette dureté des prisons, divers auteurs ont prouvé longuement, qu'on ne peut considérer comme criminel que celui qui est reconnu pour tel par un arrêt définitif. Il importe sans doute de s'assurer provisoirement de sa personne; mais c'est avec le respect et les égards convenables envers chaque membre de la société. Avant

que la sentence soit prononcée, tous les adoucissemens lui sont dus par justice; et après qu'il est déclaré coupable, ils lui sont dus par pitié, et à titre de cette indulgence que notre propre faiblesse doit nous inspirer envers celles de nos semblables.

Dans chaque prison, et particulièrement celle des débiteurs, les prisonniers devraient être employés à quelques travaux modérés, et conformes à leurs forces et à leurs talens. Ce serait à la fois augmenter les ressources de l'état et adoucir leur sort, en les arrachant à l'oisiveté et à cet appesantissement sur eux-mêmes, qui est une de leurs peines les plus réelles. En général, il paraît que pour les délits du second ordre, les meilleures punitions sont celles qui contribuent le plus directement au profit de la société, comme maisons de travaux, galères, défrichemens et autres. La justice a également son cours; la sûreté publique est garantie, le fruit du travail est utile, la conversion possible, et l'exemple de plus longue durée.

On a souvent débattu jusqu'où pouvait s'étendre le degré des punitions, et on admet assez communément en jurisprudence, que le souverain peut le porter aussi loin qu'il le croit nécessaire au maintien de ses lois. Mais cette règle est si vague que, sans s'en écarter, on pourrait pousser le châtiment jusqu'à empaler, écorcher vif, piler dans un mortier,

ou putréfier dans le bœuf[1]. Il semble que, hormis un petit nombre de cas bien extraordinaires, et marqués au coin de la noirceur la plus atroce, la mort simple devrait être le dernier supplice. Il entre ici tant de considérations diverses, que le tact moral est plus propre à fixer cette borne que les calculs de politique, quoique ces derniers puissent aussi admettre pour principe, qu'il vaut mieux que le délit soit au-dessus de la peine que la peine au-dessus du délit. Le premier est une indulgence qui tient de la compassion, le second est une sévérité qui tient de la tyrannie.

L'objet des lois pénales n'est point de venger la société, ce qui serait au-dessous de sa dignité; ce n'est pas non plus de punir les crimes, ce qui ne concerne proprement que la justice divine : leur seul but doit être de parer à de nouveaux torts, en prévenant la récidive, soit en séquestrant ou retranchant les coupables, soit en effrayant, par leur punition, ceux qui pourraient être enclins à les imiter : et lorsque le juge est forcé de donner cet

[1] Ce supplice affreux, et digne des états barbaresques, où il prit naissance, et où l'on dit qu'heureusement il n'est plus en usage, consistait à éventrer un bœuf, en ôter une partie des entrailles, puis renfermer le coupable dans l'ouverture jusqu'au cou, resserrer les parties avec des cercles de fer, exposer ce bœuf au soleil, et le laisser pourrir ainsi avec le misérable, qui se sentait dévoré par les vers... Quel monstre infernal put inventer de pareils tourmens!

exemple, il doit en secret adoucir le supplice, lors même qu'il s'efforce d'ajouter à l'imposant et au terrible de l'appareil.

Si tant d'écrivains politiques ont été si peu d'accord sur ce qu'on doit comprendre sous le mot *délits*, et si les conséquences qu'on en a tirées ont été si contradictoires, c'est que rien n'est plus rare que de se former une idée distincte du bien ou du mal, et que ce mot est moins positif que relatif. A parler exactement, il peut y avoir des crimes qui ne sont pas des délits, comme il y a des délits qui ne sont pas des crimes. Le crime est classé par la morale : les délits le sont par les lois; et ces dernières peuvent imposer des supplices affreux sur des choses en elles-mêmes assez indifférentes. — On ne finirait pas si l'on voulait citer toutes les actions que les lois, en divers temps et divers lieux, ont déclarées abominables, pendant qu'elles étaient reconnues comme innocentes ou même louables ailleurs. — Mais, sans se perdre dans l'antiquité, ou chercher ses comparaisons sous d'autres climats, il y a, entre les nations les plus policées de l'Europe, des différences remarquables; et telle action qui est punie de mort chez les uns, est à peu près abandonnée aux mœurs chez d'autres; comme *séduction, rapt, pédérastie, adultère, filouteries subalternes, rognure des monnaies, assassinats en combats singuliers avec consentement réciproque, etc.*... On ne peut assez rap-

peler que, politiquement, il n'est qu'une seule vraie VERTU et un seul VICE : c'est ce qui sert ou qui nuit à la félicité publique, dont les diverses dénominations ne sont que les nuances. Ce doit être le point de ralliement et le flambeau des obscurités de ce genre; comme l'équité naturelle doit être le point central d'où partent tous les rayons de justice civile.

La jurisprudence criminelle repose sur deux principes très-simples : *Que toute punition doit être, autant que possible, proportionnelle au délit ; et que la grandeur du délit est déterminée par celle du tort fait à la société.* Ces deux principes n'en sont proprement qu'un seul; et c'est celui qu'en d'autres termes nous avons toujours pris pour base de tous les autres. C'est le seul qui s'applique avec harmonie, avec justesse, au général comme au particulier, aux faits comme aux raisonnemens, à la vie publique comme à la vie privée : c'est le seul qui, bien entendu, ne peut admettre aucune exception. On peut l'appeler le flambeau de la justice. L'erreur se dissipe devant lui, l'égoïsme et l'ignorance se démasquent, l'obscurité se change en lumière, et, sous la direction de ce guide, toute cette théorie compliquée s'élève d'axiomes simples en conséquences faciles; ou du moins, dont la difficulté ne provient pas de la confusion mais de la multitude de nouveaux rapports qui se découvrent, et dont le résultat peut varier sans être moins d'accord dans le

but, et moins heureux dans les effets. Qu'on récuse cette balance d'équité; mais que ce ne soit qu'après en avoir mis une meilleure à la place.

C'est pour avoir mal posé le principe, ou faute de l'avoir bien compris, qu'un auteur respectable [1] vient de le combattre en s'exprimant ainsi : « On a dit que les peines devraient être proportionnées au degré de dommage qui résulte de l'action à punir. Si cela était, une simple imprudence, une faiblesse d'un moment pourrait et devrait être punie plus rigoureusement que l'acte le plus atroce et en même temps le plus réfléchi. Le fils dénaturé qui aurait plongé le poignard dans le sein d'un père accablé de vieillesse et d'infirmités, et à charge à sa famille, serait traité moins sévèrement que l'étourdi qui, par mégarde, aurait mis le feu à une maison. L'assassin qui aurait manqué son coup serait renvoyé absous, tandis que l'homicide involontaire serait puni comme meurtrier. » L'auteur ne remarque pas qu'il ne parle ici que du dommage particulier, et non du général. Le fils et l'assassin feraient en effet peu de tort au père ou à celui qui échappe; mais l'un et l'autre brisent les liens les plus sacrés de la nature et de l'association civile : ils donnent un exemple funeste, lequel, s'il n'était puni, détruirait toute sûreté publique, tout sentiment de reconnaissance, et toute subordination et paix domestique. Relativement à

[1] Du Gouvernement des mœurs, par M. de Polier.

l'incendiaire ou à l'homicide involontaire, ceci ne concerne encore que le seul dommage particulier, en ce que la société en recevrait un des plus grands par leur punition complète; puisque nul citoyen ne pourrait être assuré que, malgré les intentions les plus pures, une légère inadvertance ne pût, chaque jour de sa vie, le conduire à l'échafaud.... « Un vol de mille écus, ajoute-t-il, devra-t-il être puni cent fois plus qu'un vol de dix, indépendamment des circonstances? Faudra-t-il donner mille coups de verges à l'un, et dix à l'autre, infliger cent jours de prison au premier, et un au second?... Enfin, pour proportionner le degré de peine au degré de dommage relatif..., faudra-t-il faire le bilan de la personne volée, pour déterminer la punition qu'aura méritée le voleur? » Encore ici la même méprise du personnel au social, et du physique au moral. C'est moins pour la somme qu'on punit que pour le vol; et le petit larcin a une influence presque égale au grand, par la maxime reçue, que si celui qui vole des bagatelles ne vole pas des objets considérables, c'est que l'occasion lui manque. Sous le seul point de vue pécuniaire, la société gagnerait plutôt au change, qui ferait passer dans les mains du pauvre une partie des biens du riche; mais il importe encore plus fortement à cette société que ses membres ne s'avilissent pas par des actes illicites, et que la propriété soit respectée; sans quoi tout ordre civil cesse-

rait.—Pour ce qui concerne *le relatif et le bilan*, ces considérations devraient équitablement entrer dans l'esprit des lois et influer sur la sentence des juges; parce que celui qui vole cent écus à une famille indigente, qui lui ravit par-là le premier nécessaire et la ruine peut-être sans retour, est bien certainement plus coupable que celui qui, volant cent écus à un millionnaire, ne lui enlève par-là qu'une partie presque insensible de son superflu : mais trop de latitude à cet égard replongerait dans les dangers du pouvoir arbitraire. — L'échelle que l'auteur substitue, et qu'il trouve « dans le tribunal domestique d'un père tendre et raisonnable, qui cherche à maintenir l'ordre,... et ne veut que le bonheur de ses enfans; qui mesure ses châtimens sur le degré de malice,... l'intention, la récidive,.... le plus ou moins de tentations,... de sang-froid, d'audace, d'astuce ou d'incorrigibilité; sur le plus ou moins de secours qu'il aura reçus de la nature ou de l'éducation; le plus ou le moins d'influence que le mauvais exemple pourrait avoir dans sa famille, ou le plus ou moins de périls qu'elle pourrait courir de la part d'un membre dangereux.... » Dans cette échelle, l'auteur se rapproche, sans le savoir, du principe qu'il combat : il n'en supprime que la règle, et lui donne une direction plus vague et moins possible à déterminer par la loi. — *La grandeur du délit est déterminée par celle du tort fait à la société*, et non

par celui qui est causé à l'individu, quoique les deux, pour l'ordinaire, soient en proportion assez exacte.

Chez la plupart des nations de l'Europe, divers grands crimes ne sont sous aucune loi pénale, pendant que d'autres, d'une influence presque nulle pour la société, sont dévoués aux supplices les plus cruels. — Il est des vices de second ordre qu'il semble que la justice civile doit abandonner à l'honnêteté publique.

L'opinion étant un des premiers ressorts dans l'homme, le mépris sera toujours un des freins les plus puissans.

Il est un autre crime qui, quoique plus positif et moins puni, paraît cependant l'être encore trop, en proportion du dommage et de l'influence : il peut s'allier, comme quelques autres, avec les sentimens les plus délicats, et même y prendre sa source; ce qui doit être équitablement considéré. — Un vif sentiment d'honneur, une timide crainte du blâme, et la perspective de n'avoir créé qu'un malheureux, sont les causes les plus ordinaires de l'infanticide, qui mériterait probablement plus d'indulgence; d'autant plus qu'il n'est pas rare que le législateur même soit un peu complice par son excès de sévérité, ou par celle de l'opinion, dont il pourrait diriger la tendance. — Il semble qu'on ne réfléchit pas assez qu'un enfant qui vient de naître n'est pas un homme

fait; qu'il n'en vaut même pas la moitié, en ce qu'il y a une prépondérance de probabilité qu'il n'atteindra jamais l'âge où l'individu commence à servir la société; que, sortant du sein de sa mère, il n'a point encore de sentimens, et peu de sensations distinctes; qu'il est, pour ainsi dire, un autre elle-même, et que plusieurs nations respectables, comme les Athéniens, par les lois de Solon, les Romains, dans les douze tables, et les Chinois de nos jours, ont considéré cette propriété comme si positive, qu'elles donnèrent aux pères et mères le droit de mort sur leurs enfans. Enfin, que, pour vaincre ce premier penchant de la nature, il faut des motifs bien puissans, et que, lorsqu'ils atteignent ce degré, il est probable que cette vie deviendra, par les circonstances, un don funeste, et même une charge pour le public. — La rareté de ces assassinats chez les nations auxquelles ils furent permis, prouve que la nature veille assez au soutien de ses droits [1]. Qu'on enferme cette malheureuse mère; qu'on la soustraie

[1] Hume, en citant cet antique usage, et disant que Plutarque parle comme d'une maxime généralement reçue parmi les pauvres, d'exposer leurs enfans, ajoute.... « Peut-être que, par une singulière connexion de causes, cette pratique barbare contribua plutôt à augmenter la population qu'à la diminuer. En éloignant la terreur d'une famille trop nombreuse, cela dut engager beaucoup de personnes au mariage, et telle est la force des affections naturelles, qu'un très-petit nombre auront le courage, lorsque la chose vient à l'extrémité, d'exécuter leur première résolution. »

à l'infamie qui l'attend; mais que, pour un fragment d'individu, on n'en anéantisse pas un complet, qui, dans moins de quatre ans, pourrait plus que tripler la réparation de ses torts, et peut du moins, dans sa retraite, servir encore la société par son travail.

Nos principes religieux se mêlent quelquefois d'une manière discordante avec nos politiques. On a souvent opposé, en jurisprudence criminelle, les livres de Moïse à l'équité naturelle. Si cette opposition n'est pas déplacée, elle est du moins évidemment contradictoire. — Ou l'ancienne loi est révoquée, ou elle est subsistante? Si elle est révoquée, il n'en faut suivre que ce qui est d'accord avec les notions les plus pures de la simple raison : si elle est encore subsistante, pourquoi ne pas la suivre dans son entier? Dès lors, il ne faut manger ni lapins, ni lièvres, ni porcs; il faut avoir en horreur le cygne, le plongeon, la huppe; il faut ne point laisser naître de mulets, ne pas faire semer son champ de diverses graines, ne point atteler l'âne avec le bœuf, ne point mélanger les étoffes, comme la laine et le lin : il ne faut pas que nos dames portent des chapeaux, ou se masquent, ou s'habillent en amazones; car qui change ainsi les vêtemens de son sexe est en abomination à l'Éternel, son Dieu : ... et la fille qui, la première nuit de ses noces, n'aura pas donné des preuves non équivoques de virginité, en

ensanglantant ses draps, il faudra l'assommer à coups de pierres, et la faire mourir devant la maison de son père. *Deutéronome, ch.* 22.... Et *quand un homme aura couché avec une femme qui a ses mois, et qu'il aura découvert la nudité de cette femme, en découvrant son flux, et qu'elle aura découvert le flux de son sang, ils seront tous deux retranchés du milieu de leur peuple,* c'est-à-dire, mis à mort. *Lévitique, chap.* 20. — Qui de nous considère ce dernier acte comme quelque chose de plus qu'un acte dégoûtant? et cependant on aurait de la peine à comprendre pourquoi quelques-unes de ces lois seraient moins obligatoires que d'autres.

Toute action qui ne nuit pas directement au public n'est pas du ressort des tribunaux humains. — Ce qui ne concerne que la conscience ou une vie future, ne paraît pas devoir être de la compétence des lois; et, aux yeux de la simple raison, persécuter un homme uniquement parce qu'il ne pense pas comme nous, est la plus révoltante des tyrannies, parce que l'esclavage de l'âme est le plus affreux de tous. — Mais, quels que soient les principes du citoyen, il doit être lui-même tolérant, ne détruire que ce qu'il peut mieux remplacer, et respecter toutes les opinions utiles, lors même qu'il les considère comme préjugés.

Rien ne fait mieux sentir la nécessité de frayer la route des emplois au mérite et aux lumières, et d'af-

fermir la base de la constitution sur un excellent choix de magistrats, que la difficulté de fixer positivement le code pénal, particulièrement sur les punitions du second ordre. — Il n'est presque point de milieu ici : il faut que le pouvoir soit arbitraire, ou que la loi, littéralement suivie, devienne injuste; ce qui établit la nécessité, déjà démontrée, que le souverain se réserve le droit de faire grâce. Car, quoique, au premier coup-d'œil, rien ne paraisse plus équitable que la même transgression soit soumise au même châtiment, cela cesse cependant de l'être à l'examen; et il n'y a proprement que la mort simple qui soit à peu près égale pour toutes les classes.

Si celui qui, n'ayant que cent livres de bien, paie la même amende que celui qui possède un million, il est évident que le premier est exactement puni dix mille fois davantage que le second, du moins à l'égard du pécuniaire [1]. — La même inégalité est en

[1] Il y a des pays où les amendes sont au même taux depuis plusieurs siècles. Elles ne peuvent être stables sans changer la punition, par la différence de la valeur du numéraire. Depuis la découverte du Nouveau-Monde, les prix en général de l'Europe ont augmenté dans la proportion de un à cinq, peut-être à six, et doivent continuer à hausser, par la simple raison qu'on exploite sans cesse les mines, qu'on verse continuellement des espèces dans le public, et que fort peu de gens les enterrent. — Les amendes seraient donc cinq fois moins fortes qu'elles n'étaient il y a trois cents ans.

sens inverse sur les peines diffamantes. Qu'on mette un crocheteur au pilori, il en sera quitte pour quelques bafouades. Mettez-y l'homme de condition, le bonheur de sa vie est flétri sans retour. En prison, la honte du dernier sera aussi plus humiliante, ses privations plus dures, sa dépendance moins supportable. — Aux galères, le manœuvre ne perdra que peu en liberté, et augmentera peu en travail : l'homme de rang y souffrira plus que la mort même, et finira par périr de langueur et de fatigue. Cette différence s'étend aux punitions corporelles. Outre la tache que l'opinion inflige, il est malheureusement démontré que plus on a de sensibilité morale, plus la sensibilité physique augmente, et que, dans les classes supérieures, l'aptitude à la douleur est proportionnelle à l'irritabilité des fibres. — L'âge, le sexe, le mérite et les circonstances doivent aussi nécessairement influer sur le plus ou moins coupable d'une action. C'est donc aux juges à balancer et à rectifier, en particulier, ce que la loi a de défectueux dans ses dispositions générales; et combien cela n'exige-t-il pas de sagacité et de désintéressement!

Les mêmes offenses diffèrent aussi en dommage causé, suivant les personnes envers lesquelles elles sont commises. Un coup de bâton donné à un paysan ou à un officier n'est point la même chose. Le premier ne souffre qu'un peu de colère et une petite douleur; le second est en outre lésé dans son hon-

neur, ce qui peut entraîner la perte de son emploi et de sa fortune. Il entre peut-être dans cette manière de voir beaucoup de préjugés ; mais il faut plus ou moins respecter ceux qu'on n'a pas la force de détruire.

Un danger équivalent aux mauvaises lois criminelles est celui de n'en point avoir. Sans doute que le concours d'une foule de circonstances doit influer plus ou moins à déterminer la mesure du crime et de son châtiment ; comme le mérite, l'âge, le sexe, les motifs, la récidive, le temps, les lieux, les moyens, la nécessité, les relations individuelles, le rang du coupable, et nombre d'autres : mais il n'en est pas moins important que les lois déterminent d'avance la nature du crime, et le degré de punition qu'on ne peut dépasser lorsqu'il est complet, et sans motifs d'indulgence. Tout cas non déterminé par les lois est nécessairement soumis à l'arbitraire, et l'arbitraire est aussi varié et inconséquent que les erreurs et les caprices de l'esprit humain.

Dans les pays où il n'y a point de code criminel, il ne peut exister ni liberté, ni sûreté civile. Le citoyen ne dépend plus de ses fautes ou de ses crimes, mais des degrès de lumières de ses juges, de celui de leur bienveillance, de leur dureté ou de leur compassion ; et il y a des cas où la vie, la fortune et l'honneur sont subordonnés à un instant de fougue, d'humeur, ou de partialité ; car les tribunaux n'en

sont pas plus exempts que les individus. Chacun sent qu'il est absurde, lorsqu'on a tant de lois sur de petits intérêts pécuniaires, de n'en point avoir sur les objets de sûreté qui renferment tous les autres; mais ceux qui pourraient produire la réforme sentent aussi qu'il est plus facile, plus agréable, plus flatteur de ne juger que d'après leurs opinions et volontés, que d'être les serviles interprètes des lois.

Pour revenir aux crimes impunis, il en est un des plus communs, dont il y a des millions de victimes, qui en menace des millions d'autres, et dont chacune des premières prouve autant de coupables. C'est l'acte d'infecter le sang humain, de corrompre tous les principes de vie, et de saper le bonheur de la postérité. Poignarder une malheureuse serait souvent une action moins criminelle dans ses effets, que de lancer dans son sein un poison détestable, qui la fera languir dans les douleurs, l'angoisse, la honte, et peut-être la misère; parce qu'elle ne pourra vaquer à ses moyens de subsistance, ou suffire aux frais d'une cure incertaine qui, lors même qu'elle réussit, produit souvent d'autres maux, ou augmente les infirmités de la vieillesse[1]. Ce crime devrait, par

[1] Dans une petite ville de Lorraine, un officier de cavalerie logeait dans une maison bourgeoise dont la jeune hôtesse résistait depuis long-temps à ses poursuites. Il alla faire une course à Metz, y vécut avec des catins, revint moins tendre et plus entreprenant.

l'étendue de son influence, être puni de mort, si le moment de délire où il se commet ne méritait quelque indulgence. Mais, sans pousser aussi loin la sévérité, est-ce que le gouvernement devrait abandonner un objet qui fait chaque année plus de tort réel à l'état que divers crimes capitaux ne lui en font dans le cours d'un siècle ? Il serait d'autant plus facile de statuer des lois à cet égard, que les présomptions, les indices et les demi-preuves accompagnent plus ou moins ce délit. — Par exemple, une fille publique décidément infectée et qui continue son métier, doit, sans autre motif, être considérée comme une empoisonneuse ; elle mérite une punition grave. Celle qui étant infectée est accusée par serment d'avoir communiqué son mal, doit être considérée comme convaincue. Et, ainsi réciproquement, graduellement du reste, dont les détails nous mèneraient trop loin.

Encore ici il faut inviter les hommes en place à statuer ou provoquer des réglemens relatifs. Une épizootie ou la fièvre jaune méritent moins d'atten-

Le plaisir de le revoir seconda ses instances : il fut *heureux*. — Le même jour il s'aperçoit d'une complication de maux vénériens : il a d'abord recours aux remèdes, et fuit son amante. Trois semaines après, elle l'arrête au passage. *Grands Dieux !* lui dit-elle, *rendez-moi compte de mon état, il est affreux.* Il était affreux en effet. On appela en secret le chirurgien-major, mais trop tard. La fureur de l'époux vint augmenter le désastre. La femme périt, un jeune enfant périt, le mari fut estropié.

tion que cette peste, qui nous ravage en secret, et qui menace nos fils ou nos neveux. Je suis persuadé que, dirigé avec sagesse et secondé par d'autres gouvernemens, on parviendrait sous peu, sinon à extirper, du moins à diminuer très-considérablement cette terrible épidémie, et d'autant plus sûrement que son venin ne se communique que par un contact intime et volontaire.

Un autre crime affreux, qu'il faut se contenter d'accuser, sans espoir de le voir punir, est l'abus du pouvoir dans les charges publiques. De tous les coupables, le plus criminel c'est le mauvais prince ou le mauvais magistrat, qui, trahissant son honneur, son serment, sa patrie et son Dieu, ne voit dans son élévation qu'un moyen de satisfaire son orgueil ou son avarice, et l'emploie moins pour la prospérité que pour la dégradation des peuples. — Un voleur ne dérobe, pour l'ordinaire, qu'un superflu dont on peut se passer, ou un nécessaire momentané : sa propre misère l'y contraint communément, et le danger l'accompagne : il est en outre privé des sentimens de noblesse que donne une bonne éducation. L'assassin n'ôte le plus souvent qu'une vie indifférente par l'équilibre des biens et des maux : il ne produit qu'une douleur très-courte, et ne prive la société que d'un seul de ses membres ; crime dont elle doit cependant le punir avec sévérité.... Mais l'indigne chef qui réduit l'oppression et le despotisme en système ; qui

vole à ses concitoyens la paix, la sûreté, la liberté, la subsistance, les lumières, et les vertus même; qui sacrifie à son intérêt toute autre considération; qui, fort au-dessus des besoins, se laisse corrompre pour fournir à sa vanité; qui vend ses capacités, son crédit, son suffrage à l'injustice, ou, pis encore, à l'ennemi même de la patrie; dont la politique enfin tend à dépouiller un peuple entier des premières prérogatives de l'homme, et des principales douceurs de la vie, et qui, non content d'asservir les races présentes, forge encore les fers des générations futures.... oh! le parricide est un saint en comparaison de cet homme-là! et cependant il n'est pas rare d'avoir de tels principes, et de les croire des plus naturels.

Mais comment trouver des expressions assez fortes pour ces crimes nationaux qu'un barbare usage autorise, et contre lesquels l'humanité réclame depuis si long-temps? Sans parler encore de ces états dont la constitution a la servitude pour base, comment les nations les plus civilisées ont-elles pu se croire en droit, pour se procurer de simples objets de luxe, d'exercer la tyrannie, le meurtre et le brigandage dans les trois autres parties du globe? Comment ont-elles pu légitimer ce commerce infâme qui trafique de l'espèce humaine avec plus de dureté qu'on ne fait ailleurs des bestiaux [1]? — Mais nos colonies,

[1] J'ai sous les yeux un état des progrès de ce barbare négoce,

dit-on, ne pourraient se soutenir sans nègres et autres oppressions. Eh bien ! que ces colonies périssent,

qui m'a été communiqué par un commis du premier marchand d'esclaves de Londres. — S'il est juste, il n'y eut, en 1709, qu'un seul vaisseau qui fit voile pour l'Afrique, sortant du port de Liverpool. En 1616 — 0... 1723 — 0... 1730 — 15... 1737 — 33... 1751 — 53... 1760 — 74... 1775 — 83... 1780 — 96... Enfin, l'année qui précéda la guerre de l'Amérique, il en partit 105, qui produisirent 28,200 esclaves. Bristol dut proportionnellement y ajouter la moitié, et Londres un quart; ce qui ferait de ces trois villes seules 49,350 malheureux, arrachés à leur patrie pour être dévoués au sort le plus cruel et le plus opposé à leur nature. Ce fléau de l'Afrique n'est pas le seul, il en entraîne de plus funestes encore. Ces marchands d'hommes fomentent la division parmi ces petits princes, pour acheter les prisonniers des deux parts. Ils sèment le germe de tous les vices, animent le père contre le fils, la sœur contre le frère, et c'est souvent l'ami qui vend son plus intime ami, ou qui le fait tomber dans les piéges des embaucheurs. On me cita quelques fragmens de correspondances qui me firent frémir. — Si on ajoute à cela les horreurs qui se commettent aux Indes, et que, pour balancer les effets du gouvernement anglais, on mette d'un côté le bien que la plus heureuse des constitutions produit chez eux, et de l'autre le mal que l'administration tolère ailleurs, j'ose mettre en doute si le dernier ne l'emporterait pas.

Les états qui sont sans colonies pourraient aussi contribuer au soulagement de cette partie souffrante du genre humain: les petits pourraient même, à cet égard, réunir un objet d'économie à un d'humanité, en diminuant la consommation des denrées de luxe, dont le débit supporte seul cet esclavage. On ne peut prohiber subitement diverses boissons et petits secours dont l'usage est presque devenu nécessaire par l'habitude; mais on pourrait les défendre après dix ou vingt ans. Telle personne qui croit pouvoir se servir innocemment de sucre, de café, d'épiceries et de marchandises des

et que la justice se soutienne!.... L'équité et la compassion crieront-elles inutilement au secours de ces malheureux? N'y aura-t-il pas quelques grands assez grands pour s'immortaliser par cette délivrance?.... Leurs douleurs, leurs fers, leur sang reposent sur vous : du fond du désespoir ils crient vengeance au Ciel; et s'il est un Dieu juste, doit-il la refuser?

Indes, ne pense pas qu'elle a déjà bu le sang de quelques nègres, ou de quelques naufragés; qu'elle tyrannise dans le Bengale, fait périr de langueur à Batavia, corrompt les mœurs dans la Guinée, et fait donner des coups de fouet dans l'Amérique.

DES MOEURS,

CONSIDÉRÉES POLITIQUEMENT.

Ce mot vague est un de ceux qu'on pourrait proscrire de la langue, parce que sa signification arbitraire est des plus propres à compliquer des notions qu'il importe de rendre aussi simples que possible. — Les mœurs, dans leur plus grande étendue, ne sont que *la vertu mise en pratique*. Le vulgaire entend communément sous ce terme ce qui est relatif à l'économie, au jeu, au vin, et, plus particulièrement aux femmes. On devrait, avec plus d'exactitude, ne désigner par ce nom que *la partie des devoirs dont les nuances sont trop délicates, les détails trop variés, et les occasions trop fréquentes pour pouvoir être subordonnées à la précision des lois*, et qui, par-là même, sont abandonnés à l'honnêteté publique.

Les lois doivent éviter d'exercer trop directement leur pouvoir à cet égard. Elles peuvent punir le

fripon et l'assassin, mais elles ne peuvent contraindre à la délicatesse, au désintéressement et à la générosité. La crainte des châtimens peut retenir une âme basse, mais elle ne produit jamais un homme vertueux : c'est l'effet de la persuasion morale, de l'exemple des supérieurs, et de l'espoir des récompenses. Ces dernières agissent d'abord par l'intérêt; la pratique se soutient par l'habitude, et enfin les douceurs attachées à la bienfaisance en deviennent les motifs les plus puissans.

Le projet souvent réitéré de rétablir l'ancienne censure publique, ou, pis encore, d'instituer des conseils des mœurs, munis du droit de contrainte, serait aussi inutile que dangereux. La grandeur des sentimens ne veut point d'entraves; et ces tribunaux ne tarderaient pas à s'ériger en petites inquisitions, dont le joug serait moins supportable que celui des vices auxquels ils devraient remédier. Ce sont les suites d'une institution à peu près semblable, créée par Charlemagne, qui, encore de nos jours, étouffent les lumières et le bonheur dans la partie la plus occidentale de l'Europe.

Une police trop sévère, qui étend son contrôle jusqu'aux détails de la vie privée, aux règles de bienséance, ou aux récréations les plus naturelles, si elle paraît contribuer au bien public par une apparence d'ordre et de tranquillité, elle le détruit en effet par la diminution des plaisirs qui en font partie,

et, plus essentiellement encore en rendant timide, faible et borné; effets ordinaires de l'excès de dépendance.

Il est aussi des vices qu'il faut craindre de trop réprimer; comme une certaine vanité, qui remplace chez le vulgaire l'amour de la gloire, et une espèce de rusticité, qui tient à la franchise et au courage. En polissant trop un peuple, on l'affaiblit. Un peu de licence élève l'âme, au lieu que l'asservissement et une circonspection outrée la flétrissent. Mais qu'on ne craigne point d'énerver les dernières classes en formant leurs cœurs. Si un excès de politesse rend léger, vain, faux, minutieux, parce qu'elle n'est communément composée que de petitesses, de contraintes, de grimaces et de caprices, une civilité franche, ouverte, qui part de la bonté, de la droiture, et qui s'exerce plutôt en vrais procédés qu'en bagatelles, ne peut produire que des sentimens nobles et courageux.

Le premier pas vers la correction des mœurs, c'est d'asservir le préjugé par l'habitude, c'est-à-dire, par l'éducation. Minos, Lycurgue, Platon, et nombre de législateurs et de monarques du premier ordre, en firent la base de leur politique; et il semble que, dans nos instituts modernes, quoique déjà considérablement rectifiés, on n'a pas encore senti toute l'énergie de ce puissant ressort, qui donne le mouvement à tant d'autres. — Nos plans de réforme à

cet égard ont plus porté sur la science que sur la vertu, et plus sur le particulier que sur le public. C'est au prince à en diriger le cours général. Le père de famille est obligé plus ou moins de se conformer à l'usage, sous peine de rendre ses enfans victimes du contraste. — La pierre de touche d'une bonne éducation publique, et en même temps une des preuves les moins équivoques de l'intégrité d'un gouvernement, c'est d'avoir moins la superstition pour but que les vraies lumières; de tendre plus à former l'honnête homme que l'homme à talens, et de ne pas craindre davantage d'instruire le citoyen sur ses droits naturels que sur ses devoirs civils.— L'ignorance des grands principes sociaux ôte une des plus grandes ressources au prince, en ce qu'il ne peut faire comprendre ni ses vues, ni la justification des extrêmes auxquels la nécessité le contraint quelquefois

Il serait peut-être utile d'abolir en divers pays l'usage de confier l'éducation publique aux ecclésiastiques, dont l'état, et plus particulièrement chez les catholiques, est presque inséparable d'une certaine timidité, d'un fond de pédantisme, et d'un excès de circonspection (pour ne pas le nommer autrement), qui sont plus épidémiques que leurs vertus, et dont l'influence doit, à la longue, nuire à ces qualités mâles et franches qui sont les attributs précieux des nations les plus respectables. Qu'ils

enseignent les dogmes; mais pourquoi leur confier exclusivement les autres branches du savoir? Les abus de cet usage ont prévalu au point que, dans un des premiers états de l'Europe, les grands frais d'une école militaire ayant fait désirer des arrangemens plus économiques, on se détermina à en répartir les élèves dans diverses communautés de moines. Autant valait-il faire diriger les couvens de capucins ou de religieuses par un corps de lieutenans.— La plus mauvaise de toutes les économies, soit pour un père, soit pour un prince, est celle qui retranche sur ce qui concerne l'éducation de ses enfans ou de ses sujets. Que le premier ne leur laisse que des talens, de la modération, des vertus, et l'amour du travail, ils auront toujours des biens en suffisance [1].

Il est important d'accorder à ces instituteurs une considération et une indépendance de besoins qui élèvent leurs sentimens, et dont la noblesse se communique à leurs élèves. Les maîtres d'école sont les premiers apôtres d'un état; ce sont les magistrats qui gouvernent la pépinière du genre humain; et la dignité du caractère est au moins aussi essentielle dans leur choix que l'étendue de l'érudition.

[1] Il ne faut pas toujours, dans le particulier, attribuer les effets à la méthode. *L'éducation peut tout,* ont répété divers grands hommes. Ils devaient se contenter de dire : *elle peut beaucoup.* Cette prétendue égalité d'aptitude à la raison n'est pas dans la nature, et qui a suivi les enfans de près, sait qu'ils naissent avec des penchans et des facultés très-différens.

Un autre moyen encore plus puissant pour propager les mœurs, c'est de les encourager par le prix qui leur est dû équitablement. Que l'intégrité et le savoir soient les chemins de la fortune; que les droits exclusifs, les craintes pusillanimes, enfin tous les petits calculs de politique vulgaire s'immolent à cette première considération, et l'humanité se perfectionnera d'elle-même. L'intérêt personnel, ce grand mobile des actions, fera éclore de toutes parts des vertus et des talens qui, quoique découlant d'une source impure, n'en féconderont pas moins la prospérité publique. — Malheureusement ce moyen n'est pas facile à pratiquer, lors même que l'intention voudrait l'admettre. Il faut être soi-même déjà bien avancé dans l'échelle du mérite pour savoir distinguer le faux du vrai. Mais quiconque refuserait de convenir que ce dernier doit être préféré à tout autre titre, ferait un aveu tacite de sa propre insuffisance; comme tout homme qui tourne la vertu en ridicule avoue, en termes indirects, que son âme est vile et méprisable.

Chez l'homme qui pense, la probité tient le premier rang entre les mœurs; chez le vulgaire, la chasteté semble avoir usurpé ce titre. Être *perdu de mœurs* ne signifie, pour l'ordinaire, autre chose que d'avoir du tempérament et de le satisfaire. « Le » bigot, dit La Bruyère, ne connaît d'autre crime » que l'incontinence. » Diverses autres relations

sont intéressées à exagérer les principes à cet égard ; comme une certaine jalousie des deux sexes, particulièrement celle des époux, l'ambition ou l'amour-propre des parens, et celui des femmes et filles chastes par nature, prudence ou nécessité ; mais plus encore la sévérité des vieillards, qui, outre l'envie secrète contre des plaisirs qu'ils ne peuvent plus goûter, aiment à considérér comme vertu leur abstinence involontaire. Sans doute que sous nos rapports civils c'est une qualité bien importante ; sans doute qu'un père, un mari ne peuvent l'envisager que sous le point de vue commun ; sans doute qu'une femme, une fille doivent s'y conformer, autant par devoir que pour leur propre bonheur : mais philosophiquement il est des vertus bien plus essentielles, auxquelles il est des plus dangereux de ne pas accorder la prééminence, et c'est au législateur à veiller à ce que leur classification ne se dégrade point.

Je répète ici ce que j'ai déjà dit ailleurs : je prie de bien distinguer lorsque je parle comme métaphysicien, politique ou moraliste. Sous le premier titre, j'analyse l'être et le sentiment sans retour sur les devoirs ; sous le second, je considère les rapports de l'homme en société, abstractivement soumis aux lois de la simple nature, indépendamment de toutes circonstances locales ; enfin sous le troisième, je ramène les principes généraux vers les relations

personnelles et les devoirs individuels, conformément aux moeurs et aux constitutions déjà établies.

Je ne suis point l'apôtre de la licence, mais celui de la liberté, le défenseur de tous les droits et plaisirs dont la jouissance contribue plus au bonheur de la société qu'elle n'y nuit : je suis l'opposant de tout préjugé ou intérêt qui se sert d'une fausse balance de mérites et qui confond des idées qu'il importe essentiellement de rendre distinctes : enfin je parle moins ici aux particuliers ou aux chefs de famille qu'aux souverains, aux magistrats et aux philosophes.

L'amour, ses suites et ses accessoires, considérés politiquement, sont une des faiblesses de l'homme, qu'il faut traiter avec le plus d'indulgence, et soumettre le plus au cours de la nature, de l'opinion, de l'usage et du climat. Outre la généralité de cette passion, le gouvernement ne doit pas perdre de vue que ces plaisirs font une partie essentielle du bonheur particulier, qui compose le bonheur public, lequel forme le grand but de toute loi : il ne doit les restreindre qu'autant que le maintien de l'ordre civil l'exige absolument, et s'arrêter aux bornes où la privation surpasse le danger. L'extrême sévérité à cet égard est un des jougs que l'homme supporte le plus impatiemment. D'ailleurs, les nations ne sont en grand que ce qu'est l'homme en particulier : il leur faut quelques objets qui servent d'aliment à leurs inquiétudes, et de palliatif à leurs peines.

Lorsque ce principe de vie ne peut se répandre naturellement, il porte le trouble et le désordre; ou, se détruisant par l'inaction, il produit la langueur. Cette nécessité est plus obligatoire dans les positions paisibles, où le public n'est point amusé par de grands événemens, entravé par la crainte, ou abattu par la misère. Les filles et les spectacles furent souvent un des moyens qui favorisèrent la tyrannie, et qu'un patriotisme éclairé peut servir à de meilleures fins. — Ce genre de liberté dédommage de beaucoup d'autres. Il console, égaie, augmente l'attachement pour la patrie, protége la sécurité domestique, et diminue le nombre des mariages imprudens, en calmant la passion, et rebutant de ces longs soins pour obtenir ce qu'on prend si facilement, comme avec plus de variété et moins de craintes ailleurs. — D'un côté, raffinez, épurez, subtilisez trop l'amour, vous rendez un peuple poli, spirituel, délicat, mais faible, vain, léger; mettez trop d'entraves à l'amour et à ses plaisirs, vous le rendez dur, inquiet; vous fermerez son cœur aux plus douces impressions : mais l'excès contraire peut produire les mêmes effets; l'un en émoussant la sensibilité, l'autre en l'étouffant. Ni trop, ni trop peu est toujours le refrain de la philosophie.

L'objet principal du législateur, à cet égard, doit être d'assurer la subsistance des enfans illégitimes, et de veiller à la fidélité conjugale de l'é-

pouse : de cette fidélité dépend la certitude du père ; de cette certitude, son attachement pour ses enfans ; de cet attachement, leur éducation, et en partie son activité pour acquérir ; et de ces deux derniers, la perfection, le soutien et l'ordre de la société.

Pour ce qui est au delà, l'expérience, à laquelle j'en appelle souvent, nous démontre que la volupté et son cortége peuvent s'allier avec les plus grandes vertus. Sans parler des goûts dépravés de plusieurs héros de l'antiquité, l'histoire des Grecs et des Romains nous en fournit des preuves évidentes. L'époque de leur grandeur, de leur patriotisme, de leurs lumières fut aussi celle de la licence à cet égard : et, sans prétendre qu'elle contribua à cette supériorité, cela prouve du moins qu'elle ne l'exclut pas. Ce ne fut point la volupté charnelle qui les dégrada ; ce fut le luxe, le despotisme, les usurpations et le bouleversement de principes, l'ignorance et la faiblesse qui en résultent. De nos jours (1785), les deux nations les plus mâles, l'Anglaise et la Prussienne, sont celles où cet objet est traité avec le plus d'indulgence : et partout où règne une extrême sévérité, règnent aussi la faiblesse, la superstition, ou les troubles civils. Relativement aux classes particulières, où trouve-t-on plus d'énergie, jointe à plus de délicatesse, que dans le militaire, qui est la classe d'hommes où la volupté a le plus de secta-

teurs ? Bien loin d'affaiblir l'espèce, comme l'opinion reçue le prétend, une jouissance sans excès la renforce. Qu'on se persuade que la petite fièvre des désirs inutiles énerve plus que leur usage modéré, et qu'une récidive de petites émotions, lorsqu'elle n'est pas portée jusqu'à l'épuisement, anime plus l'intelligence, et soutient mieux les forces qu'une langoureuse insipidité. — L'exercice de toutes nos facultés est nécessaire au développement physique : et le développement physique est nécessaire au développement moral. Qu'on donne moins de chaînes à l'humanité, moins d'entraves à la nature, cette dernière formera les choses à sa façon, qui est probablement la meilleure. Mais, encore ici, c'est au souverain à diriger l'opinion : le particulier ne peut qu'aux dépens de ses devoirs comme citoyen, et aux risques de son bonheur, s'écarter des lois et des principes reçus.

Encore un exemple : je connais peu de pays en Europe où le gros du peuple soit moins continent que dans la partie allemande du canton de Berne ; et j'en connais peu de plus forts, de plus laborieux, de plus froidement intrépides, et de plus faciles à gouverner.

Qu'on ne s'imagine point que le sexe perde à cette liberté. Lorsqu'elle est une exception, elle dégrade ; mais lorsqu'elle est générale, elle le met sous ses vrais rapports. C'est plutôt l'idée du crime et de la honte qui avilit que la chose même.— Ces mêmes

filles qui, à l'escient de pères et mères, couchent pour l'ordinaire, chaque samedi soir avec leurs amans [1],

[1] Un bon paysan se plaignait de quelques dégâts qu'on lui avait faits dans son verger. Je lui demandai pourquoi il ne gardait pas un chien qui avertît pendant la nuit. Il me répondit que c'était parce que ses filles ne se mariaient pas. Je ne compris pas d'abord sa réponse, et il fallut m'expliquer qu'il en avait eu un qui était si méchant qu'il n'y avait plus de garçons qui osassent escalader les fenêtres. — Un autre paysan (chef de son village), pour me faire les éloges de sa femme, me disait que, du temps qu'elle était fille, il n'y en avait point qui eût plus de (*kilter*) *veilleurs*, c'est-à-dire, de jeunes adorateurs qui allaient passer la nuit avec elle. Pourvu qu'ils n'aient pas de concurrens, ils s'inquiètent assez peu s'ils ont eu des prédécesseurs; et cette manière de voir est peut-être plus raisonnable que la nôtre.

Encore un trait plus remarquable est le suivant, dont je puis attester la vérité. — Un homme en place, assez généralement estimé, fut obligé, dans une course de montagnes, de passer la nuit dans le fond d'un des vallons les plus solitaires. Il logea chez le premier préposé de l'endroit, homme riche et accrédité : sa jeune fille, à peine échappée aux derniers développemens de la nature, semblait lui avoir dérobé toutes ses grâces, sa fraîcheur et sa simplicité. Cette dernière ne l'empêcha pas de remarquer avec plaisir combien l'étranger lui accordait de préférence sur ses compagnes dans un petit bal champêtre. Touché, enflammé, il se hâta de la faire passer par toutes les gradations de conquête subalterne, et finit par demander s'il ne pourrait pas venir veiller avec elle. Non, répondit la jeune fille, je couche avec une parente, mais je viendrai moi-même chez vous. Le soir elle l'éclaira dans sa chambre; il crut que c'était le bon moment : *oh! je n'oserais*, dit-elle, *il faut premièrement que je demande permission à ma mère*. Qu'on juge de sa surprise. — Une seule cloison de sapin séparait les deux chambres, il entendit la fille qui, d'un ton caressant, insistait auprès de

et souvent pendant six mois sans leur rien accorder d'essentiel, rien qui puisse avoir des suites, auxquelles elles ne s'exposent que lorsqu'elles sont résolues d'épouser; car cela s'appelle *einander fechen* (*s'essayer*); ces mêmes filles, avec lesquelles, dès le premier abord, l'on peut hasarder toutes les familiarités du second ordre, avec la certitude qu'elles ne s'en étonneront pas, et qu'elles ne verront, dans cette licence, qu'un compliment indirect qui les assure, en d'autres termes, qu'elles sont assez belles pour inspirer des désirs [1], ne sont point étrangères aux premiers ornemens de leur sexe : la douceur, la bonté, la candeur, ces grâces naïves, et cette fleur de beauté

la mère, qui faisait quelques difficultés, et se laissa enfin fléchir. — N'est-ce pas, *Vieux*, dit-elle au père, qui était déjà couché, tu consens que Trincli passe la nuit avec M. le Major. Oh! oui, répondit le père; je crois qu'à un pareil je prêterais encore ma femme. — Eh bien, va, dit la mère, mais sois brave fille, et n'ôte pas ta jupe. Trincli promit, tint parole; mais on avait oublié de dire qu'il ne fallait pas la déranger..... Au reste, que l'imagination du lecteur ne suppose pas plus que la réalité. Au point du jour, Trincli se leva vierge; elle arrangea les coussins, les couvertures, prépara du café, des beignets, et pendant que son *veilleur* déjeûnait au lit, elle coupa un petit morceau de son *broustpletz*, ou pièce de velours qui couvrait son sein. Tiens, lui dit-elle, conserve ce souvenir d'une nuit heureuse; je ne l'oublierai jamais: pourquoi n'es-tu pas d'un rang à pouvoir m'appartenir!

[1] Elles exercent assez généralement à cet égard un patriotisme assez singulier. C'est que l'étranger, et plus particulièrement l'homme de condition, trouve plus d'obstacles; mais s'il ne parle pas la même langue il est entièrement exclu.

qui n'éclot que sous la main du plaisir, répandent leurs charmes autour d'elles. Chaque sexe est à sa place : l'un est doux, tendre, timide, gracieux : l'autre est fier, hardi, passionné : et tous deux connaissent moins ce fonds d'inquiétude qui, chez le premier, se change en esprit de tripotage, et chez le second, en esprit de minuties, ou en fermentation dangereuse.

Il y a des districts où, sur vingt jeunes filles qui se marient, il y en a au moins treize qui sont grosses avant la cérémonie. Cette connaissance préliminaire prévient de certains mécomptes, et garantit de la stérilité. Une fois devenues femmes, elles n'en sont pas moins fidèles. Le premier feu est jeté des deux parts ; la curiosité est émoussée : d'ailleurs, il y a dans chaque chose un fonds de raison que l'instinct dicte, et que l'intérêt réciproque soutient. En outre, le célibataire, qui se satisfait ailleurs avec autant d'aisance, plus de plaisirs, moins de dangers, est peu tenté d'usurper les droits des maris.

On admet comme une chose démontrée que le libertinage nuit à la population. Cela peut être dans la classe des grands, et le mal serait moins considérable qu'on ne pense. Mais chez ces mêmes paysans, cela semble la favoriser : telle fille, tel homme qui auraient de la peine à se résoudre au mariage, veulent bien hasarder un plaisir certain contre un nœud qui ne l'est pas ; cela lève en outre les difficultés qui pourraient

venir de la part des parens : car, quoique la loi, à la rigueur, ne contraigne qu'à prendre l'enfant, il est rare que le père, lorsqu'il est du même rang, ne consente à épouser la mère, par cette même impulsion de raison universelle qui préside en secret au gouvernement des humains, et qui se fait sentir avec plus de force chez l'homme de la nature que chez l'homme du monde. Nous avons des paroisses où, depuis vingt, trente ans, et peut-être davantage, il n'y a pas eu d'enfant illégitime, quoique, de l'aveu de leurs ministres (ou curés), il est rare qu'ils bénissent des mariages dont l'épouse ne soit déjà enceinte.

Notre capitale offre un contraste bien frappant à cet égard. Il n'y a pas en Europe de filles plus réservées que nos filles du premier rang, et il convient à cette différence de relations que cela soit ainsi : cette réserve s'étend jusqu'à la pruderie, d'autant plus remarquable, d'autant plus nécessaire qu'il y a peu de pays où le sang soit plus beau, et le commerce entre les deux sexes plus libre. On ne voit nulle part le même âge se fréquenter toujours sans mélange, et où des coteries nombreuses, formées de jeunes personnes de quinze à vingt ans, et en partie de jeunes officiers de divers services, n'ayant de surveillantes qu'elles-mêmes, et où l'on aurait cependant de la peine à citer quelques exemples de galanterie décidée, ou même d'une réputation équivoque, quoique cela soit moins rare chez nos femmes mariées, pour lesquelles

cela devrait l'être davantage. — Dans de pareilles coteries, on ne cesserait en France de voir des accidens et des mariages forcés; mais chez nous, le libertinage d'un sexe, la froideur de l'autre, et encore plus la fierté et l'esprit politique des deux, les garantit des écarts.— Un homme qui dispose d'une foule de jeunes beautés campagnardes qui se rendent aux premières attaques, n'aime pas, au risque de sa fortune, de son repos, souvent de sa vanité et de sa paresse, hasarder de longs soins, dont les succès mêmes lui donneraient plus de ridicule que de gloire, et plus de peines que de plaisirs. Il se borne à la gaîté, ne voit les femmes que par récréation, et sans doute il fait mieux. — Le défaut de mœurs, d'un côté, les protége de l'autre; et le mal qui résulte des familiarités subalternes, n'est pas à comparer à celui que produiraient la désunion des époux, et autres désordres de famille.

Cette rareté de galanterie n'est cependant point, comme on le suppose quelquefois, la première cause de cette sécheresse de ton de société qu'on nous reproche: il en est diverses autres qui doivent y contribuer plus directement. D'abord, l'âpreté du climat, qui, quoique très-sain, donne une fibre dure et un sang épais, qui produisit de tout temps un peuple froid, lent et flegmatique (que l'on considère nos paysans, il n'en est point qui se distinguent mieux par ce caractère): ensuite notre orgueil, qui est une de nos faiblesses

les plus communes, et qui est passé en proverbe chez nos voisins, qui nous désignent sous le titre de *stolze berner:* l'usage très-nuisible de ne se voir qu'entre personnes à peu près de même âge et condition, ce qui admet moins de ressort et de variété; la forme de notre constitution, qui nous change presque tous en rivaux, et qui par-là même exclut l'amitié, fait naître l'envie en secret, la médisance en particulier, et cette extrême circonspection en public, si funeste au génie, au sentiment et à l'originalité : de plus, ce contraste de pouvoir et d'impuissance, de grandeur et d'infériorité, d'idées de capitale et d'esprit de petite ville; cette habitude des affaires où l'on est sans cesse forcé d'étouffer l'esprit et l'imagination, pour ne décider qu'avec exactitude et une soigneuse lenteur; ce qui forme, à la longue, une raison froide et timide, qui ne s'exprime et n'agit qu'avec les formes et les pas comptés de la jurisprudence : ajoutons le manque de loisir des premières classes, qui ne permet plus, à un certain âge, de cultiver les études philosophiques, ou les qualités d'agrémens : les soirées sont le moment de repos de l'homme d'affaires; elles sont le moment d'action de l'homme du monde : enfin, la dépendance de la mode, qui échange peu à peu notre simplicité, notre vigueur et notre bonhomie contre les brillans ridicules de nos voisins, et qui nous place sans cesse sous un jour qui n'est pas le nôtre.— Un Suisse qui veut faire le *petit-maître* peut

être comparé à un ours qui, oubliant sa force et sa pesanteur, voudrait imiter la vivacité, les grimaces et les gentillesses du singe. Que le premier se contente de perfectionner les dons qu'il a reçus de la nature, il sera fort supérieur au dernier; mais s'il veut absolument le prendre pour modèle, il descendra fort au-dessous du singe même.

DU LUXE.

Une branche importante des mœurs, dont la bonne administration peut avoir la plus grande influence sur toutes les autres, c'est le luxe. — Divers politiques du premier rang l'ont estimé plus utile que nuisible, en ce qu'il anime l'industrie, fait circuler les espèces, peut multiplier les sources d'opulence et de population. Mais il paraît que la plupart l'ont envisagé sous un point de vue trop général; qu'ils ont posé la question d'une manière trop vague et souvent opposée; qu'ils ont considéré comme idée abstraite ou simple, une des plus relatives et des plus compliquées; enfin, presque tous ceux qui en firent l'objet de leurs éloges « en ont parlé, dit un auteur » anonyme, plus en négocians ou commis des fer- » mes, qu'en philosophes et en hommes d'état. »

Le luxe est un de ces mots que l'on comprend mieux qu'on ne définit, et dont la signification doit varier suivant les climats, les âges, les richesses, le rang, la position et les circonstances politiques. Il commence, à la rigueur, où les vrais besoins de la

nature finissent : mais il n'est pas facile d'assigner les bornes de ces derniers. On descendrait par gradation jusqu'au pain et à l'eau pour nourriture, à une cabane pour demeure, à des peaux sèches pour vêtemens; et il est cependant probable qu'un peu de délicatesse à cet égard, jointe aux douceurs des aisances domestiques, sont utiles à la santé du corps comme à celle de l'âme : surtout lorsque l'habitude, altérant le naturel, a changé le superflu en nécessaire.

L'indulgence doit certainement s'étendre jusqu'aux plaisirs de la sensualité et du désir de plaire, dès qu'il n'y a point d'abus [1]. Il est un certain épicurisme de la raison dont les plaisirs sont délicats, les frais peu coûteux, et qui peuvent s'allier avec la plus grande

[1] Que nos femmes relèvent leurs agrémens par les secours de l'art, dès qu'elles emploient plus de goût que de faste, cela est très-raisonnable. Qu'elles aient dans leur ruelle un certain meuble à trois pieds; il figure très-décemment parmi les ornemens de toilette, et il y a peu de mes lecteurs qui n'aient pas quelquefois eu lieu de regretter que l'usage n'en fût pas plus commun. Que les hommes se parfument, si ce plaisir innocent les récrée; les parfums de la rose et de la lavande valent bien l'odeur de la transpiration, à moins que ce ne soit celle de la femme qu'on aime. Qu'ils portent même des gants en été; cela conserve le tact, dont les plaisirs sont réciproques, et il n'est d'ailleurs pas plus étrange d'habiller la main que le bras. Tous ces petits raffinemens partent moins de la vanité que de la délicatesse, et celui qui les blâme avec trop de sévérité ou y attache trop d'importance, prouve lui-même combien son esprit d'observation est minutieux.

vigueur de caractère. Ce n'est pas celui-là qu'il faut craindre.

Le luxe est plus particulièrement toute dépense ou besoin d'éclats qui tende plus vers l'ostentation que vers un plaisir vrai, et qui s'exerce davantage sur les objets de fantaisie et de mode que sur ceux de valeur réelle : son degré est en partie déterminé par le rang et la fortune, et ce qui serait un faste scandaleux chez les uns, ne paraîtrait que simplicité ou mesquinerie chez les autres. Dans un pays très-fertile, où les moyens de subsistance excèdent le nombre de la population, et ne demandent pas tout son travail, il est possible que le luxe devienne un principe d'activité, qui prévienne l'indolence et ses suites. Dans une balance opposée, où le nombre d'habitans surpasse le produit des terres, il se peut encore que l'industrie, unie au goût, établisse un commerce de superfluités qu'elle échange avec les voisins contre des denrées de première nécessité, et même qu'elle parvienne, par ce moyen, au comble de l'opulence.

Mais ces deux cas, et quelques autres, sans devoir être entièrement perdus de vue, sont des exceptions qui ne peuvent influer que faiblement sur les conséquences générales. D'ailleurs il n'est pas un seul peuple qui n'ait encore plus besoin de vigueur, de simplicité et de probité que de richesses; et le luxe détruit bien certainement ces distinctions supérieures. Les nations riches et fastueuses furent toujours

asservies au dedans par le despotisme, ou subjuguées du dehors par des nations libres et pauvres. Les formidables puissances des Assyriens, des Perses, des Indiens, des Romains, des Chinois, et nombre d'autres furent renversées par de prétendus barbares qu'ils méprisaient, et qui furent en partie subjugués à leur tour, en adoptant le luxe de leurs conquêtes. — Qu'on rende un peuple intrépide, il sera riche quand il voudra l'être; qu'on le rende vraiment éclairé, il joindra l'art à la force, la probité aux lumières, et la modération à l'aisance. — Qu'on ne perde jamais le courage de vue; qu'il soit un des principaux objets d'éducation; et lorsqu'une heureuse tranquillité politique ne permet pas de l'exercer contre l'ennemi de la patrie au dehors, qu'on le prépare à réprimer le despotisme et les usurpations au dedans, ou en particulier qu'on l'exerce à vaincre la douleur, à mépriser les besoins fantastiques, et à supporter les misères de la vie; il y aura toujours assez à combattre. Un homme constamment habitué à la mollesse et à toutes les petites aisances, est certainement moins propre pour divers états, et particulièrement pour le militaire : les privations, la fatigue et l'abattement qui en résultent, commencent pour lui long-temps avant qu'ils soient sentis par d'autres plus endurcis; et de cette observation individuelle l'on peut conclure au général.

Les auteurs qui ont cité des exemples pour prouver

que les nations très-fastueuses pouvaient être très-belliqueuses, n'ont envisagé qu'une seule époque, au lieu de jeter un coup-d'œil sur l'histoire en général. Ils n'ont point considéré qu'il était absolument impossible que le luxe en lui-même fût un moyen de défense, et que ce n'était pas par les richesses qui le soutiennent, ou par les lumières qui pouvaient l'accompagner, que cette supériorité d'armes fût obtenue.— Ceux qui ont voulu prouver par d'autres exemples, qu'il ne favorisait pas le despotisme, l'inégalité des fortunes, la décadence de l'agriculture, et la dépravation des mœurs, en multipliant les besoins, en portant la cupidité à l'extrême, ont seulement démontré une maxime aussi vraie que triviale : *c'est qu'il n'est point de règle sans exception.* Au reste, lorsqu'on examine un objet quelconque, il ne faut pas faire abstraction de tous les autres, et lui attribuer en entier ce qui est le produit du concours de plusieurs. — Le luxe est certainement un des objets de première influence; mais il n'est pas le seul, et ses effets peuvent être modifiés à l'infini par une foule de rapports très-compliqués. D'ailleurs, il faut bien observer que ses suites les plus funestes se font moins sentir à l'époque de son plus grand éclat, qu'à celle de sa décadence, dont l'excès du premier amène nécessairement dans peu la seconde. Ses avantages sont toujours précaires et ses jouissances encore moins réelles que courtes et dangereuses : elles versent in-

failliblement dans le sein national des germes de corruption, de besoins, de regrets, d'inquiétude et d'avilissement.

Une recherche essentielle, avant d'apprécier les effets du luxe relatifs aux divers peuples en particulier, c'est de savoir s'il s'exerce sur des objets du produit du sol et de l'industrie du pays, ou s'il tire ses objets de l'étranger. Ce dernier est assez généralement reconnu comme très-nuisible : il ne peut qu'établir un commerce onéreux, destructif de l'équilibre entre l'exportation et l'importation, qui privera peu à peu du nécessaire une partie du public, pour fournir à la vanité de l'autre, et qui doit amener à la longue la misère, l'oppression au dedans, et la dépendance du dehors.

Une remarque importante relative au commerce en général, et que les états qui se fondent dessus ne doivent jamais perdre de vue, c'est que les richesses qui en proviennent sont toujours précaires. Les besoins et les relations changent, l'industrie s'étend, la concurrence se multiplie, de nouvelles branches se découvrent; et si ce commerce baisse, ce qui peut arriver subitement par les mauvais succès d'une guerre ou d'autres malheurs, une foule de familles qui en subsistaient tombent dans la misère, et ont d'autant moins de ressources pour s'en tirer, qu'un des effets les plus communs des manufactures en général et des arts sédentaires, c'est d'affaiblir

l'espèce humaine, surtout dans les pays où elle ne se renforce pas d'un autre côté, comme par l'état militaire ou par la marine. — Les manufactures qui doivent le plus s'encourager sont celles de consommation intérieure, et de première nécessité. Ce n'est pas en accordant des priviléges trop exclusifs qu'on y parvient : cela étouffe la rivalité, et par-là même l'industrie. Il y a des moyens plus sûrs et plus équitables.

Celui de défendre absolument l'entrée des denrées ou marchandises étrangères semble être un des meilleurs encouragemens; mais, chez les peuples riches, il faut que cette défense soit inébranlable, que les contraventions soient au rang des crimes capitaux, et qu'on s'efforce de les couvrir de tout le mépris public : car il arrivera nécessairement que ces denrées et ces marchandises monteront à un prix supérieur à celui des peuples voisins, dont on ne pourra soutenir la concurrence, parce que la main-d'œuvre est plus chère, ce qui est assez indifférent; mais si la défense se lève subitement, c'est une digue qui se brise et qui submerge; les produits étrangers entrent de toutes parts, l'argent s'écoule, parce que chacun préfère de payer au plus bas prix; l'agriculteur ou les marchands indigènes ne peuvent plus se soutenir, le manœuvre et l'ouvrier ne reçoivent plus le même salaire, et ne savent pas d'abord conformer leur dépense à cette diminution : de là nais-

sent le désordre, la négligence, la misère, le mécontentement, les troubles.— Ce qui prouve de nouveau que, travailler à faire d'un peuple aisé un peuple opulent, est souvent la manière la plus sûre de le conduire vers sa ruine.

Entre toutes les branches de richesses, l'agriculture perfectionnée est toujours la base la plus solide. Elle ne peut jamais être portée trop loin, en ce que la population même s'augmente presque en proportion du produit et en général du bien-être. Le prince qui ne peut étendre ses frontières, peut augmenter sa puissance dans le centre de ses états. En politique comme en morale, il faut autant que possible chercher les sources du bonheur en soi-même, et ne se confier que le moins qu'on peut aux vicissitudes des circonstances extérieures.

Il est une source des plus communes, des plus directes, des plus importantes d'abondance publique, de richesse nationale, et de vertus populaires, à laquelle les politiques n'ont pas fait assez d'attention, et qu'ils n'ont point traitée avec toute la dignité et l'étendue qu'elle mérite; ce sont les dispositions plus ou moins laborieuses d'un peuple, et les moyens de les cultiver ou de les faire naître.— Qu'on parvienne seulement dans une province à faire travailler dix mille agriculteurs ou manufacturiers utiles qui ne travaillaient pas, ou qui s'occupaient à former ces jolis petits riens dont se nourrit

le luxe : qu'on suppose que chacun gagne vingt sous par jour, et qu'il n'y ait que soixante-cinq fêtes par an, leur gain annuel, et par-là même l'augmentation vraie d'abondance publique, sera de trois millions de livres : ils gagneront même beaucoup plus, car le propriétaire n'emploierait pas le manœuvre si la valeur de son travail ne surpassait pas le prix de son salaire. — Il est vrai que cet ouvrier consomme lui-même pour sa subsistance une grande partie du produit; mais s'il n'avait pas travaillé il aurait également fallu le nourrir de la masse; l'exportation et l'abondance auraient donc diminué, ou l'importation et la misère augmenté. — Qu'on calcule progressivement ce gain annuel, son influence sur la population, la puissance, les mœurs, et le bien-être en général, et on s'assurera qu'un des objets les plus importans en politique, c'est de chercher par tous les moyens possibles à augmenter chez un peuple l'amour pour le travail, la honte de la paresse, et le mépris du luxe.

Les petits états sont plus particulièrement intéressés à se ménager l'augmentation de force, de ressources, de vraie gloire, et d'indépendance qui en résulte. Lorsque leurs grands voudront se distinguer par le faste, ils seront toujours ridicules, en ce qu'ils ne pourront dépasser l'éclat commun des rangs inférieurs dans les nations voisines. — On devrait par orgueil, être plus simple, et lorsqu'on

ne peut égaler les Satrapes, se rapprocher des Lacédémoniens.

Tout ornement affiche une prétention, dont la médiocrité devient mesquine. La perfection du goût réside dans le *simple* et le *bien fini*. Malgré tous les caprices de la mode, elle revient toujours à ces deux points essentiels, pendant que les formes de convention varient sans cesse; parce qu'elles ne reposent que sur les idées fantastiques d'un beau imaginaire. Dès qu'on donne dans l'ornement, jamais rien n'est assez parfait. Un homme de goût, comme un monarque, ne devrait rien porter de façonné ni de recherché, à moins que ce ne fût un chef-d'œuvre dans son genre : mais dès qu'il est uni, il est de mise, et se pare par lui-même [1].

Le vrai goût est moins arbitraire et moins vague qu'on ne pense; il est asservi à des lois assez positives, dont une des premières est, que chaque chose soit sans superfluité, et des plus propres à remplir

[1] J'en éprouve l'effet en partie sur moi-même : j'admirais autrefois diverses décorations en usage dans ma patrie; mais depuis que j'ai vécu dans les capitales les plus somptueuses, et vu en détail les palais des plus grands princes, je trouve tout cela d'une mesquinerie dégoûtante. Cela fait sur moi à peu près le même effet que produit sur l'œil de nos *élégans* une parure *petitement bourgeoise;* ou, sur celui d'un peintre, les grossiers barbouillages dont nos paysans décorent l'extérieur de leurs maisons; pendant que la simplicité, jointe à la propreté, au lieu d'avoir perdu, me paraît toujours plus belle.

le but auquel on la destine : toute décoration doit réunir un objet d'utilité. — Tendre à rectifier le goût d'un peuple, est un des moyens de perfectionner son intelligence. Il est étonnant combien cette justesse sur de petites choses influe sur de plus essentielles. — Ce sont en partie des artistes qui s'efforcent de corrompre le goût, parce que plus il varie et se surcharge, plus il y a de travail et de gain.

Il est peut-être nécessaire, pour arracher à sa barbarie et à son indolence un peuple paresseux, dur et grossier, de favoriser un certain luxe. Il est possible que ce soit la position actuelle de la Russie; mais encore faut-il éviter ici une méprise dangereuse. Ce n'est pas le luxe de vanité, c'est le luxe d'aisance qu'il faut protéger. Le premier corrompt l'intelligence et la grandeur d'âme, le second peut s'allier avec les deux, et à cet égard, il semble que le goût anglais mérite la préférence, en ce qu'il paraît plus que nul autre admettre pour principe de ne point séparer le solide du brillant, l'utile de l'agréable : il excelle dans le *bien fini* et le *direct au but ;* mais il est moins heureux dans le léger, le gracieux, et ce tact délicat de convenance, d'harmonie et de beautés de formes qui distingue le goût français, et se sent mieux qu'il ne se définit.

Lorsque, sur des objets extrêmement compliqués, il est difficile de juger en grand, il faut descendre au particulier, et conclure par analogie au général.

Veut-on apprécier l'effet du luxe, il n'y a qu'à le considérer dans la comparaison de deux ménages, à peu près d'égale fortune, l'un desquels s'y livre, et l'autre s'en abstient. Cette comparaison sera d'autant plus exacte que l'état n'est proprement qu'une grande famille. La vanité deviendra bientôt le caractère dominant de la plus fastueuse de ces maisons : on y verra augmenter le dégoût du travail, le penchant vers la sensualité et les dissipations frivoles. Un ton impérieux y règnera [1]; l'inférieur aura l'œil mécontent, et le chef l'air ennuyé. On y craindra peu le blâme, mais beaucoup le ridicule; la raison y sera proscrite, le bel esprit encensé; le grand, le fort, le noble, n'obtiendra qu'un étonnement stupide ou un mépris affecté, parce qu'il humilie les petites âmes, et qu'elles dissimulent le respect qu'il leur inspire. Les sentimens de la nature seront étouffés sous l'affectation de ceux de l'usage : on sera pauvre au milieu de l'opulence, parce que les besoins iront toujours au delà des revenus. L'avarice percera à travers l'étalage : on dépensera beaucoup; on ne donnera rien, et on lésinera sur des misères. On éprouvera un dégoût et une in-

[1] Un des luxes les plus nuisibles est celui qu'étale cette foule de valets et de sous-employés en divers genres, qui surchargent l'état de leur entretien, sans lui rien donner en retour, et en corrompent plutôt les mœurs par la communication des vices que font naître chez eux l'oisiveté et la servitude.

quiétude secrète, parce qu'en s'éloignant du vrai on est toujours déplacé ; la fuite de soi-même et de l'ennui sera le principal soin ; les récréations les plus frivoles se changeront en occupations graves : le cœur se fermera à la compassion, il frémira au mot d'égalité ; et de fausses idées de grandeur repousseront la confiance et l'attachement de leurs enfans mêmes : leur éducation sera négligée par économie, ou plus portée vers les talens brillans que vers les qualités solides, plus vers les objets lucratifs que vers ceux d'honneur ou de mérite, et leurs principes de morale seront renfermés dans le précepte, *qu'il faut faire fortune*. Cependant, lorsque dans un moment décisif on pourra l'assurer pour toujours par quelques légers sacrifices, l'égoïsme et les besoins de faste s'y refuseront. Le fils manquera un emploi qui demandait une légère avance ; la fille ne se mariera pas faute de dot, ou, en la mariant, l'argent, le nom, le crédit seront les seules qualités de l'époux.... Heureux si l'excès de dépendance et de misère (car elle peut s'allier avec les richesses) ne force pas en secret les enfans à désirer la mort de leurs pères, souhait monstrueux qui ne dégrade que trop souvent la nature humaine ! Mais lors même qu'ils meurent, leur fortune, en partie consommée dans le faste, ne laisse qu'un fol orgueil, de petites ressources, et le souvenir d'un éclat qui n'est plus. Ses vices se propagent, l'âme s'avilit sous

le besoin; ils dédaignent de descendre d'un degré pour subvenir à leur subsistance : la famille se dissout de plus en plus, et se consume enfin en maudissant ses ancêtres, et faisant d'inutiles efforts pour regagner leur splendeur, ou pis encore, elle se dégrade jusqu'aux crimes par vanité.

Comparez cette autre maison, à travers la simplicité de laquelle percent l'aisance et ce contentement intérieur, doux fruits de l'ordre et de la modération. Un domestique peu nombreux, qui, sans air, sans faquinisme, conserve encore une partie de la rusticité de son premier état, y sert laborieusement et avec affection des maîtres exacts, mais bons, généreux, qui veillent sur leurs mœurs, s'intéressent à leur bien-être, à leurs plaisirs même, et ne lesa bandonneront pas dans leurs maladies ou dans leur vieillesse. Comme l'on n'en change que pour de très-fortes raisons, ils regardent leur position comme un état fixe, et considèrent comme leur propre intérêt celui de leur maître. — Les jours s'écoulent paisiblement entre le travail et des récréations simples, dont la bienfaisance, soutenue par l'économie, est souvent la principale. Le plaisir sème ses fleurs sur un fonds d'estime et d'égards réciproques : la famille est une société d'amis, unis pour leur défense et leur bonheur commun, et la perspective d'un heureux avenir contribue encore à égayer le présent. Les enfans élevés sous l'exemple

du courage, de la tempérance, de la générosité et des sentimens religieux, attendris par les douces impressions de l'amitié et de la confiance, prémunis de bonne heure contre les besoins imaginaires, et persuadés que le bonheur dépend moins de la position que de la manière dont on s'y prête; ces enfans ne se croiront jamais déplacés : ils estimeront comme honorable tout état où l'on peut exercer les devoirs d'honnête homme et de citoyen. Moins leur condition sera élevée, et moins elle les rendra responsables. Cette pensée sera au rang de leurs consolations.

Relativement à la vie publique, le luxe n'est pas moins dangereux. Il produit la hauteur, le despotisme [1]; et les vexations, les emplois ne sont plus estimés en proportion du pouvoir, de l'honneur et de l'influence, mais en proportion des revenus : il fomente la cupidité, cette passion basse, source de nos plus grands maux. Sans le faste, à quoi sert l'opulence, si l'on n'en fait un bon usage? Un nécessaire commode suffit alors, et ne pouvant se parer d'un éclat étranger, on cherche plutôt à se faire valoir par les qualités personnelles.

On pourrait demander au fastueux : quel est votre but? *Celui de briller et de me faire remar-*

[1] Ceci ne concerne pas le luxe seul, mais aussi les grandes richesses. Tout opulent, presque sans exception, seconde le despotisme, favorise certains préjugés, tend aux droits exclusifs, et devient par état l'ennemi du bien public.

quer, répondrait-il, s'il parlait vrai. Mais il est pour cela un moyen plus sûr, plus honnête et moins cher. Prouvez que vous avez l'âme grande, qu'elle est au-dessus du préjugé et de la route commune ; placez en générosités la moitié de ce que vous dépensez follement en babioles, il vous en reviendra le double d'admiration, et vous aurez au surplus l'estime et les consolations attachées à la bienfaisance. — D'ailleurs ne vous méprenez pas sur l'effet de ce faste : il en impose à moins de gens qu'on ne pense. Auprès des plus raisonnables il n'est qu'un ridicule et qu'une enseigne publique de la vanité de celui qui l'expose : divers autres caractères, comme le prudent, l'économe, l'avare, et surtout l'âme honnête, vous plaindront sur le peu d'intelligence que vous mettez dans l'emploi de vos richesses.

Il est aussi un certain luxe d'esprit, dont il faut se garder, parce qu'il est un des premiers corrupteurs de la raison. Cette manie de faux-brillant, qui est une des grandes faiblesses de notre siècle, commence à pénétrer jusque dans les derniers refuges de la simplicité.— Il est un peuple raisonnable, mais dont le cœur est froid, l'imagination lente, auquel on pourrait dire : rappelez-vous que vos ancêtres passaient pour le peuple le moins spirituel, mais pour le plus brave, le plus fidèle, le plus intègre et le plus patriotique : ce sont là les qualités

qui vous sont propres; dès que vous chercherez à vous distinguer par d'autres, vous vous rendrez inutilement ridicules, et perdrez vos attributs les plus redoutables.

C'est surtout dans les républiques, et plus particulièrement dans les petites, qu'il importe de détruire le germe des fausses distinctions, en partant du principe reçu, qu'il faut que les lois soient relatives aux principes du gouvernement, qui, dans ces dernières, sont la vertu et l'égalité.— *Les monarchies*, dit Montesquieu, *finissent par la pauvreté; les républiques par le luxe.* Celles de la Grèce où il y en avait le moins, furent aussi celles qui survécurent aux autres, et l'histoire générale de leur décadence prouve qu'une subite augmentation de faste fut ordinairement l'avant-coureur de quelque crise funeste.

Divers petits états modernes ont reconnu ce danger, et le combattent par des lois somptuaires. Mais ce n'est pas en prohibant des garnitures, des coiffures, des poches et autres pompons plus parans que dispendieux, qu'on remédiera au mal. Lorsque la gangrène est à un certain point, tout palliatif est inutile : il faut couper au vif. C'est en défendant l'usage des grands objets, comme toute soie, toutes façons hors l'unie; tout changement de mode à mesure qu'elle naît, toutes couleurs, hors les primitives, ou plus généralement encore, tout ce

qui est de produit étranger, hors les objets du premier nécessaire, ou ce que l'usage a rendu tel pour la santé : c'est en motivant l'édit de réforme, dont les rapports trop abstraits, ni leur influence, ne peuvent d'abord être saisis par le vulgaire, qui n'y voit qu'une sévérité pédantesque, et une contrainte despotique : c'est en déclarant dans le préambule qu'on reconnaît comme mauvais citoyen quiconque cherchera à éluder la loi par des voies indirectes; c'est, enfin, en combattant le ridicule par ses propres armes que l'on parvient à en détruire les principes : mais surtout c'est en prêchant d'exemple, en se conformant soi-même et se rapprochant de la simplicité. — Que les premiers d'un état ne fassent des lois somptuaires que pour eux et leurs familles; l'imitation et la vanité rendront ces lois générales pour les classes inférieures [1].

Un petit nombre de marchands et d'ouvriers de luxe perdront à ces nouveaux statuts. Quelques sybarites, quelques petites-maîtresses, et quelques sous-lieutenans crieront au meurtre, à la tyrannie. Mais

[1] Je lis dans les Lettres sur l'Italie ces mots, d'autant plus remarquables qu'ils concernent un des plus dignes princes que la terre ait portés : « C'est le Grand-Duc (dit l'auteur), qui m'a parlé » pendant une heure, debout dans un cabinet, où une simple table » est un bureau; des planches de sapin sans couleur un secrétaire; » un bougeoir de fer-blanc un flambeau : car le Grand-Duc n'a » d'autre luxe que le bonheur de son peuple.

l'honnête père de famille et l'époux malaisé, béniront en secret les pères patriotiques, qui leur permettent d'appliquer aux vrais besoins ce qu'ils étaient obligés, sous peine de mépris, de dépenser en fausses bienséances.— Les mariages se faciliteront et seront mieux assortis lorsqu'on pourra plus aisément entretenir sa femme et ses enfans. — Les manufactures se perfectionneront, et le salaire qu'on payait à l'ouvrier étranger répandra le bien-être et l'activité dans les ordres mixtes, déjà trop privés de ressources.— L'oppresseur deviendra moins avide, parce que ses désirs auront plus de bornes : l'homme vain deviendra fier, et le vrai mérite s'élèvera plus facilement sur les débris de celui de convention. — Le citoyen aisé se croira riche, le pauvre sentira moins sa misère lorsqu'il sera moins injurié par l'éclat trompeur de cette distance apparente. Le peuple, moins ébloui, deviendra moins rampant, moins vil : il osera croire qu'il tient aussi un rang dans l'humanité.

Tels sont en partie les avantages que peuvent produire les entraves mises au luxe. D'un côté, dit-on, il donne du pain à une foule de gens qui sans cela ne pourraient vivre. Sans doute qu'on doit des égards à leur position; sans doute qu'on doit chercher à leur indiquer d'autres ressources, ou ne les priver des actuelles que dans un terme éloigné et fixé d'avance. Mais aussi, pourquoi laisse-t-on ouvrir devant eux ces routes de précaires subsistances? pourquoi

permet-on que tant de milliers d'hommes consomment leur vie dans des occupations si minutieuses, si opposées à leur nature, et si peu favorables au bien public ? Il semble que tant qu'il y a des terres incultes dans un pays (et quel est celui qui n'en a pas ?) il est démontré qu'il n'est point trop peuplé ; et c'est dans quelque vice d'administration qu'il faut alors chercher les causes de l'indigence ou le manque d'emplois utiles pour les individus. Tant qu'il reste des objets essentiels à remplir, tout homme employé à des superfluités est une espèce de vol fait à l'état, en ce qu'au lieu d'ajouter à l'ordre et à l'abondance publique par les fruits de son travail, il les diminue en fomentant l'esprit de vanité, et le surcharge de l'entretien d'un fainéant de plus.

Mais, s'écriera une âme faible avec un extérieur de prudence.. : *On ne peut cependant pas !...* Non, c'est vrai, lorsqu'on est soi-même vain, et qu'on est plus effrayé de déplaire à un petit nombre que flatté de servir le général. Le danger des changemens est toujours le refrain des âmes timides contre tout projet de réforme, comme la loi de la nécessité est ordinairement celui de ceux qui désirent des innovations. Nos ancêtres, disent les premiers, s'en contentèrent, pourquoi ne nous en contenterions-nous pas? Cette maxime triviale renversa souvent les projets les plus sages : mais on ne pense point que si nos ancêtres avaient toujours raisonné ainsi,

nous serions encore esclaves et païens, puisqu'ils auraient conservé leurs tyrans et leur ignorance.— Un des malheurs de l'homme médiocre est aussi de croire impossible toute exécution qu'il se sent lui-même incapable d'amener à bien, et de croire que le monde doit nécessairement suivre le cours qu'il lui a vu prendre dans le petit coin qu'il habite, et depuis le peu d'années qu'il existe.

LE PRINCE.

Qu'il ne perde jamais de vue ce qu'on ne peut retracer sous trop de faces différentes : c'est qu'il est fait pour le TOUT, et non le TOUT pour lui : que le bonheur de ses sujets ne peut devenir une propriété, et n'est qu'un dépôt précieux, dont l'abus est le plus grand des crimes : que le but tacite de toute association civile est d'assurer, autant que possible avec égalité, à chacun des individus qui la composent, la vie, l'honneur, la subsistance, la liberté, l'instruction, et en général tous les moyens de se rendre aussi heureux et parfaits que possible, sans nuire au bonheur de l'ensemble. — Où finit le bien public, cesse l'autorité légitime : tout ce qui est au delà est usurpation et tyrannie.

Plus un prince est éclairé, mieux il sent l'intime liaison de la félicité de ses peuples avec la sienne propre. — Il sait que leur amour est son plus sûr appui, comme son laurier le plus honorable ; que ses vrais trésors sont leur aisance, et que, tant qu'ils sont dans le bien-être, l'état ne peut manquer de

ressources; que la plus puissante est le patriotisme, qui ne se produit qu'en régnant de manière que, sous aucun autre gouvernement, le sujet ne puisse espérer d'être plus heureux. — C'est là la grande politique : toute autre est méprisable, erronée, chancelante, et succombe tôt ou tard sous la faiblesse de ses propres principes. Ce doit être aussi plus particulièrement celle des petits états. L'opinion de ce bonheur établie, devient à la fois le plus sûr garant de la paix interne, et une des meilleures protections au dehors, en ce qu'il est peu de despotes assez dépravés et téméraires pour oser entreprendre ce que les suffrages unanimes des nations déclareraient évidemment injuste et oppressif.

La politique n'est proprement que la prudence et la justice adaptées aux objets de l'administration publique et aux intérêts réciproques des états. — C'est avec les mêmes principes d'équité et de bonté qu'on doit agir envers des milliers d'hommes comme envers un seul. On doit même les porter plus loin, parce qu'envers l'individu, la justice peut à la rigueur suffire; mais envers un public entier, ils doivent s'étendre jusqu'à la générosité, qui renferme le sacrifice de soi-même. — Si une conduite franche, mâle, droite, est, indépendamment de l'honnêteté, la plus sûre en détail, elle ne l'est pas moins en grand. Si elle prive des petits et vils moyens de la ruse et de la fourberie, elle les compense fort au delà

par les grandes ressources de l'attachement, de l'estime et de la confiance. On pourrait dire de la plupart des hommes en place ce qu'un ministre d'Espagne disait du cardinal Mazarin : *Il a un des premiers défauts en politique : il veut toujours tromper;* et malgré la dépravation humaine, il ne s'est presque rien fait de solidement grand sur la terre que par des princes et des chefs qui surent se faire aimer et estimer de leurs dépendans ; et le plus court moyen de s'en faire aimer et estimer, c'est de les considérer et aimer eux-mêmes.

La vraie politique est une des branches les plus importantes de la philosophie, en ce qu'elle influe très-directement sur le bonheur général, composé du plus grand nombre de bien-êtres individuels. Si elle a fait jusqu'ici peu de progrès, si ses vraies maximes sont si peu répandues et si obscurcies par une foule de préjugés barbares, c'est par la même raison qui maintient la plus grande partie du globe dans l'idolâtrie et l'ignorance de ses droits les plus naturels. Le pouvoir du despote, comme celui des faux prêtres, n'étant fondé que sur l'égoïsme, l'erreur, la faiblesse, ils se réunissent pour étouffer l'équité, l'énergie, les lumières : et l'abus des lois, de la religion et de la morale secourant réciproquement la superstition et la tyrannie, les réduisent en systèmes sacrés.

Les rapports entre les diverses nations sont indu-

bitablement fondés sur les mêmes principes que ceux qui subsistent entre les particuliers. — Il faut se représenter les autres peuples comme autant de familles voisines avec lesquelles la nôtre n'entretient l'amitié et la bonne intelligence qu'en évitant ce qui peut leur nuire, se prêtant à ce qui leur est agréable, ne chicanant qu'à la dernière extrémité, et se montrant toujours prête à les secourir dans les besoins pressans. — Ces rivalités, ces ruses, ces détractions réciproques, que le vulgaire décore du titre de profonde politique, ne forment en grand que ce que sont l'envie, la fausseté, la calomnie, dans les petits détails de la vie ordinaire; et la grandeur de leurs objets ne contribue qu'à les rendre plus méprisables aux yeux de la sagesse.

L'amour de la patrie cesse d'être vertu lorsqu'il se change en aveugle fanatisme pour la gloire ou l'agrandissement de sa nation, au détriment des autres et sans égard pour l'équité. — Les Romains, en ravageant et soumettant tant de pays divers, sans droits que ceux de la force, furent héros dans l'exécution, et brigands dans leur but. — Il n'est que deux occasions où l'on puisse avec justice combattre ou soumettre un peuple, c'est lorsque la sûreté politique l'exige absolument, ou lorsqu'on veut le soustraire à la tyrannie, et lui donner de meilleures lois. — Tout autre motif doit être rejeté comme injuste. On est homme avant d'être anglais ou fran-

çais. Le sage a le globe pour première patrie, le genre humain pour frères; et le prince ou le ministre qui sacrifie sans nécessité les nations voisines à la sienne, est aussi condamnable que le particulier qui, pour augmenter sa fortune, pille celle des autres : on pourrait même le considérer comme autant de fois plus coupable qu'il y a de disproportion entre cette nation et un seul individu.

« Faire assassiner un homme, disait le marquis » de Saint-Aubin, c'est un lâche homicide; en » faire égorger cent mille, passe pour une action » héroïque. Entreprendre sur les terres de son voi» sin, c'est une violence honteuse; employer la » force ou la perfidie pour enlever un état entier, » c'est la gloire d'un conquérant. Mentir, dans le » commerce ordinaire des hommes, c'est s'attirer » le plus humiliant des reproches : mentir dans les » affaires les plus importantes, et tromper toute une » multitude, ou d'étrangers ou de ses propres ci» toyens, est censé excellente politique. Écrire des » fables pour des vérités, supposer des faits indif» férens, c'est une imposture : écrire des caprices » pour des révélations divines, feindre un commerce » avec les dieux, ce sont les traits des plus res» pectables législateurs et des plus illustres capi» taines.... »

Peut-on appeler droit celui de se voler et de s'égorger réciproquement? L'humanité se révolte à

ce mot, et cependant de tous les droits généraux c'est le plus en vigueur.— Pour apprendre aux princes à se jouer un peu moins du bonheur du genre humain, leur éducation devrait commencer par un cours des souffrances les plus communes au peuple. Comment connaîtront-ils les hommes s'ils les voient toujours sous le masque du courtisan? comment, toujours élevés dans la mollesse, l'autorité et le respect, pourraient-ils se former l'image de la faim, du froid, de la douleur, des fatigues, du mépris, et, pis encore, de l'esclavage? On n'a d'idées distinctes que ce qu'on a éprouvé soi-même. Comment enfin connaîtront-ils leurs propres faibles si la flatterie ne les abandonne jamais? Qu'ils sachent de bonne heur equ'elle suit la grandeur comme l'ombre suit le corps, et qu'elle est également opposée à la lumière. « Néron fut divinisé par Lucain, et Domitien » fut appelé par Martial le père des peuples. »

Que revient-il pour l'ordinaire à un sujet dont le souverain a conquis quelques provinces? Outre le danger, l'inquiétude, les taxes et autres maux déjà supportés, il lui reste à la paix une augmentation d'impôts pour subvenir aux frais de la guerre, et une diminution de soins dans l'administration publique; parce que le désordre augmente communément avec l'étendue du territoire, et la complication de nouveaux soins.—Cependant on suppose toujours que l'état a gagné. Ce mot est un de ceux dont on

abuse le plus souvent. — L'équilibre des forces, une supériorité ou une concurrence qui menace dans le lointain, et en général l'avenir, servent fréquemment de prétexte au projet de rompre avec d'autres puissances; et, pour se soustraire à des maux incertains, on s'expose aux calamités les plus réelles. C'est la prudence d'un homme qui se ferait couper une jambe de peur de se la casser un jour.

Un prince veut-il être adoré et rendre l'énergie à une nation déchue, que le mérite seul conduise à l'autorité : que le principal ressort du gouvernement soit moins la force et la crainte, que le respect fondé sur la reconnaissance : que le patriotisme se féconde sous la liberté; que le plaisir même en soit le promoteur : qu'une sage tempérance le dirige; mais qu'une bigote austérité ne l'enchaîne pas : que le pouvoir ait le pas sur la richesse, et le personnel sur la naissance : que l'éducation se cultive, l'oisiveté se punisse, l'agriculture s'encourage, le négoce s'affranchisse : que les lois deviennent simples, leur administration prompte; que, devant elles, le petit soit égal au grand; qu'elles distinguent les écarts de sensibilité d'avec ceux de la bassesse, et que sévère envers ces derniers, la vénalité et l'oppression soient au premier rang des crimes; qu'elles évitent aussi soigneusement de mettre l'intérêt et le devoir des chefs en opposition : que les impôts s'égalisent, s'allégent; que leur levée passe en peu de mains;

que leur poids pèse plus sur les villes que sur les campagnes [1], plus sur le luxe que sur les denrées, et que leur produit ne s'applique qu'aux besoins publics : que le faste se modère dans les grands états: qu'il se détruise dans les petits : qu'une police sage prévienne le crime, et que l'honneur soit la récompense des vertus, en se rappelant que la probité des nations est presque en raison de leur bien-être, et que l'indigence est la source la plus commune de l'avilissement et des crimes; que le pauvre par paresse soit contraint au travail; le pauvre par ineptie instruit des moyens de subvenir à sa subsistance; le pauvre par infirmité nourri aux frais de l'état... Que l'Église et le pouvoir civil ne soient point séparés de règles et d'intérêts communs : que la religion soit soutenue, la superstition bridée, l'intolérance punie, et tous les chemins ouverts à la vérité. Enfin, que la guerre s'éloigne comme le plus grand des fléaux, même pour le vainqueur : qu'on s'y prépare pour l'éviter, qu'on n'attaque que pour se défendre ; et qu'on ne fasse, si possible, de paix qu'après la victoire.

Maîtres de la terre, qui, pour de petites rivalités ou de légers avantages, répandez le sang, la douleur et la misère! c'est dans le centre de vos états qu'il faut combattre : c'est le préjugé et la corruption

[1] Voulez-vous conquérir une grande province? Défrichez ses terres incultes. *Mes pensées.*

qu'il faut vaincre. Tant qu'il reste une loi à perfectionner, un abus à restreindre, un joug à mitiger, un sol à défricher, la carrière de la vraie gloire est ouverte pour vous ! — Vingt batailles gagnées, dix peuples soumis, ne renferment pas autant de vrais titres à l'admiration qu'un édit abolissant la servitude, ou réprimant la superstition.

Pierre-le-Grand fut un des premiers monarques ; mais ses successeurs peuvent le surpasser, puisque leurs sujets sont encore serfs.— A l'autre extrémité de l'Europe, un peuple patient, sobre, fier, intrépide, attend aussi un libérateur. Fait pour les grandes choses, il se consume dans les petites : pauvre au milieu de l'or, le défaut d'industrie le rend tributaire de ses voisins : esclave de ses prêtres, le poison de l'ignorance circule dans toutes ses classes. — Si le ciel pardonnait à ce peuple les cruautés de ses pères commises dans les deux Indes ; s'il pouvait, dans sa bonté, leur accorder ce libérateur, ce serait sans doute en perfectionnant et en s'attachant le militaire qu'il faudrait qu'il commençât la réforme. C'est le seul pouvoir ou celui de leurs voisins qui puisse contre-balancer le monachisme, et, sous les auspices des lumières et de la liberté, donner une nouvelle impulsion à la dignité de leur caractère.

O vous qui présidez au sort des humains!... Voulez-vous vous immortaliser, surpasser la gloire

de vos ancêtres, et servir de modèle à vos successeurs?... Voulez-vous arracher l'adoration de votre siècle, et les hommages de la postérité?... ne tentez pas d'étendre vos droits, vos richesses, votre faste, vos frontières : cette marche est trop commune. L'histoire de l'humanité est celle du despotisme; chaque bataille donnée assure une victoire d'une part, et le plus vil tyran de l'Asie peut être plus somptueux que vous. Ces misères ne sont pas dignes de votre ambition : prenez une route moins battue.... Oubliez que vous êtes maître absolu, ou ne le soyez que pour faire le bien. Vous régnez sur des esclaves : changez-les en hommes. Conjurez avec votre peuple contre vous-même, et devenez le premier conspirateur de la liberté publique. — Mais ces grands qui vous entourent vous effraient; vous craignez leur égoïsme, leurs plaintes, leurs cabales? Rendez vos intentions publiques, et tous les cœurs de vos sujets frémiront sur les obstacles qu'elles pourront rencontrer : leur propre intérêt veillera autour de vous. — Déjà vous êtes chef de cette armée, prête à détruire tout parti qui oserait réclamer les droits de la nature. Qu'elle serve à les rétablir dans toute la pureté dont ils sont susceptibles, et que, sous les drapeaux de la vertu, s'abatte la tyrannie. — Nouveau conquérant dans vos propres états, osez parler en homme dans vos manifestes. Alexandre ne fut jamais moins grand que lorsqu'il voulut passer pour

fils de Jupiter. Ne craignez pas de rendre compte à vos sujets de vos opérations, et d'en motiver les ordres... Dites-leur, en expressions bien neuves et bien propres à inspirer l'amour et la confiance...: Telles furent mes intentions : elles sont pures; mais je puis errer; quoique je cherche à m'en défendre en rassemblant autour de moi les sages les plus éclairés en tout genre. Ils veillent sur mes écarts, et jamais une représentation de la vérité ne m'offensa. N'oubliez pas que je suis homme, que ma capacité est bornée, mon temps rétréci, mes devoirs immenses. Pensez que je ne puis tout voir par moi-même, et que, malgré mes soins constans pour écarter l'imposture et la flatterie, elles ne cessent de m'assaillir de toutes parts. Que le particulier qui gémit sous l'impôt qui le presse, se rappelle les besoins de l'état : que celui qui accuse mon avarice pense que mes trésors sont ceux du public; qu'il soit persuadé que tout refus me peine, et qu'accorder me paraît le plus beau de mes droits. Que celui qui me blâme en détail, qui souffre peut-être de mes réformes, pense que je ne puis agir qu'en grand, et que le bien général exige souvent des sacrifices en apparence injustes. J'invite tout honnête homme, de tout rang, à me seconder dans mes projets utiles, et à contribuer pour sa part à leur succès.... Unissons-nous, dignes amis, braves compatriotes, pour abattre l'injustice et l'ignorance : forçons le vulgaire à

être heureux malgré lui... Invoquons le ciel qu'il nous protége, et ramenant son véritable culte, qui est le patriotisme et la probité, laissons crier le fanatique et l'imposteur au sacrilége, parce qu'on humilie son orgueil, et qu'on s'oppose à ses abus.... Soutenez-moi, défendez-moi, conservez-moi cette amitié, cette estime, que ma position n'éloigne que trop souvent, et plaignez votre chef quelquefois d'être d'un rang aussi agité, et qui donne si rarement le bonheur qu'il étale.

Si, après avoir mis l'ordre dans vos propres états, un feu guerrier s'empare de votre cœur, il est des moyens de l'allier avec la bienfaisance. — N'allez pas, pour quelque minutie, désoler l'humanité; mais combattez pour elle. Vous avez peut-être quelques voisins qui gémissent sous la tyrannie : déclarez la g uerre à leur oppresseur sous l'obligation de rendre son peuple libre, ou du moins sous celle de réformer les usages les plus oppressifs. Offrez à ce peuple une constitution plus parfaite, des lois plus équitables, des impôts moins onéreux : la foule des mécontens se joindra à vous, et l'oppresseur trouvera plus d'ennemis dans ses propres sujets que vous n'en trouverez dans son armée.

Mais, pour rendre vos intentions publiques, pour les faire comprendre, il faut éclairer. Que la persuasion s'allie avec la force : que les plumes les plus éloquentes, les esprits les plus intrigans, deviennent

des troupes auxiliaires. Sous l'étendard du bonheur vous subjugueriez l'univers.

Un monarque avec de bonnes intentions n'a proprement besoin que d'un seul talent : celui de discerner le mérite, et ne pas s'égarer dans le choix des hommes auxquels il accorde la confiance et l'exécution de son pouvoir.— Il suffit qu'il sache distinguer une bonne idée d'une mauvaise : il trouvera assez de gens qui en produiront pour lui.— Qu'il ose entendre la vérité : elle s'approchera de sa personne, et il la reconnaîtra à la tranquille hardiesse et au désintéressement qui l'accompagnent. Qu'il entoure le trône des premiers sages : il en coûte peu à l'état. Celui-là n'est pas véritablement grand, qui n'estime pas le bonheur d'être utile comme la première des récompenses [1].

[1] En approchant de leurs personnes des hommes réputés par leur savoir, les princes donnèrent souvent dans une erreur commune au vulgaire: c'est de confondre tous les savans dans une seule classe, et d'exiger de chacun en particulier qu'il soit propre à toutes. On peut être supérieur comme poète, physicien, littérateur, antiquaire, mathématicien, métaphysicien, érudit, théologien, etc., et malgré cela être d'une incapacité absolue pour la conduite des affaires publiques; il est même probable que le temps qu'on aura été obligé de vouer à l'acquisition de ce savoir, privera de divers autres. Je vois bien, disait madame de Pompadour à un ministre *poète*, qu'il ne suffit pas de faire de jolis vers pour régir un état. Mais la vraie philosophie, la saine morale sont propres à tous les emplois, parce qu'il n'en est aucun où la connaissance de l'homme, la sagesse et l'équité ne soient indispensablement nécessaires.

C'est sous les directions d'Aristote qu'Alexandre devint le maître du globe : c'est par les principes de Plutarque et par l'amitié de Sully que Trajan et Henri IV devinrent le modèle des rois. — Un prince ne peut entrer dans les détails immenses de l'administration d'un empire : le temps lui manque, le torrent des affaires l'entraîne, chaque branche exige au delà d'une capacité humaine. Ne prétendez pas tout connaître. Consultez les plus honnêtes et les plus instruits en chaque genre; animez leur zèle par la confiance : méritez quelques vrais amis. Ne vous servez qu'avec précaution de ces hommes à *girouette* qui tournent à tout vent et ne s'attachent qu'au pouvoir qui peut les servir, non à la personne, qu'ils abandonnent avec sa prospérité. — Surveillez, dirigez, joignez l'activité à la réflexion, la fermeté à la douceur, et une généreuse audace à la prudence. Respectez l'opinion sans la craindre, contribuez à lui donner le ton, mais avec mesure et dignité : les princes sont trop en vue, les faits marquans trop observés pour en imposer long-temps.

Que jusques à vos amusemens portent un caractère de grandeur. Les spectacles communs ne sont pas dignes de vous. Au lieu de chasser aux bêtes fauves, chassez aux monstres humains. Au lieu d'opéras, d'histrions et de baladins, prenez une province pour théâtre, la nature pour art, des peuples pour acteurs. Faites-les agir sous les plus fortes

impulsions; essayez jusqu'où l'espèce humaine peut être perfectionnée. — De grands hommes ont tracé les modèles du meilleur des gouvernemens, et Hume, consultant l'expérience autant que le génie et les écarts de ses prédécesseurs, nous donna l'excellente *idée d'une parfaite république*. Mettez cette province sous cette constitution qui ne change rien aux lois civiles : suivez-en l'effet; et s'il est aussi heureux qu'il semble devoir l'être, établissez-la pour base du bonheur général. — Faites plus encore si les circonstances l'exigent; élevez-vous au-dessus du trône en en descendant, non par faiblesse comme divers autres monarques, mais par magnanimité.... Ou, si vous n'en avez pas la force de votre vivant, que vos dispositions assurent du moins, à votre mort, la liberté publique pour héritage.... Que l'intérêt de votre successeur, s'il n'est pas digne de l'être, soit immolé sur l'autel de la patrie, en disant avec le Titus chinois : *J'aime mieux que mon fils souffre pour tout mon peuple, que si tout mon peuple souffrait pour lui.*

LE CITOYEN.

Le bonheur de l'état étant composé de celui des familles et des individus, les principaux devoirs du citoyen sont renfermés dans ceux de l'homme moral. — Bon époux, bon père, bon fils, bon maître, bon ouvrier; dans quelque condition que l'on soit, ce sont les premiers moyens d'être utile à l'état, et il est bien rare qu'on ne soit à portée d'en faire usage.

Mais ces devoirs de détails doivent se sacrifier à d'autres plus étendus. — La vérité, en opposition avec le sentiment, dit, presque avec regret, que l'amour filial, comme le paternel, doivent être subordonnés à l'amour patriotique. — Si ce dernier ne doit pas l'emporter sur toutes choses, où trouvera-t-on une mesure du vice et de la vertu?

« Si, dans la supposition, demande Helvétius, où, l'on consacrerait cet axiome, *on doit plus à sa parenté qu'à sa patrie,* un père, dans le dessein de se conserver à sa famille, ne pourrait-il pas abandonner son poste au moment du combat? ou ce père,

chargé de la caisse publique, ne pourrait-il pas la piller pour en distribuer l'argent à ses enfans, et dépouiller ainsi ce qu'il doit aimer le moins, pour en revêtir ce qu'il doit aimer le plus? »

La chemise est plus près que l'habit, dit un mauvais proverbe souvent répété. Mais s'il était permis, sous cette excuse, de trahir ce qu'on doit à la patrie, ne pourrait-on pas dire, à plus juste titre, que la peau est plus près que la chemise, et, partant de la justesse prétendue de ce principe, s'approprier sans scrupule les droits d'autrui ? Dès lors les plus grandes injustices ne seraient plus des crimes, aussitôt que l'on pourrait démontrer qu'elles furent commises par intérêt personnel.

C'est un préjugé dangereux en politique que celui qui n'attache l'idée de vénalité qu'aux services vendus à prix d'argent. — Ce faux-fuyant illusoire, dont la corruption se masque aux yeux du vulgaire, et dont elle cherche à se justifier aux siens propres, fut souvent la perte des états, et particulièrement des états populaires. — Personne n'aime l'argent pour l'argent; c'est pour les avantages qu'il procure, et, à la forme près, il est à peu près égal que je sacrifie le bien général pour ces avantages mêmes, ou pour ce qui les représente.

Si, disposant d'un emploi public, je fais commerce de mon suffrage; si, au lieu de le donner au mérite (ce que la loi doit toujours supposer), je ne

l'accorde qu'à mon intérêt personnel, ou à celui de ma famille; si ce n'est que pour appuyer mon crédit, une avance ou une restitution d'un autre service à obtenir ou déjà obtenu, j'ai bien alors évité la lettre de la loi, j'ai sauvé l'apparence; mais, en jouant sur le mot, en suis-je, à la rigueur, moins coupable, et l'influence sur le bonheur public est-elle moins pernicieuse?

Les devoirs du citoyen, dans la classe la plus nombreuse, et relativement aux divers métiers, sont: application, zèle, exactitude, bonne foi. — On devrait les respecter en proportion de leur utilité, et le laboureur, le maçon, le charpentier, le tisserand, etc., devraient avoir le pas sur les ouvriers de luxe. On se passe de tableaux, de statues et de bijoux, mais non pas de pain, d'habits et de logement: on jouit par momens des premiers, et pendant toute la vie des seconds. Qu'on acorde à l'artiste distingué une admiration de sentiment, mais non pas une reconnaissance civile. — Aucune profession n'est déshonorante dès qu'elle est nécessaire, et il n'en est aucune qu'on ne puisse rendre respectable par la manière de l'exercer. — Jusqu'à l'exécuteur de justice, honnête homme, mérite de la considération, à titre de vengeur du crime et d'instrument des lois: ce n'est pas le citoyen qu'il met à mort; c'est celui qui, cessant de l'être, s'est déclaré par ses actions l'ennemi du public.

Chaque vrai patriote est aussi défenseur-né de tous les autres. En blesser un seul, c'est les blesser tous; car qui leur répondra qu'on respectera mieux leurs droits dans une occasion semblable? — Mais le bien d'un seul doit aussi se sacrifier au bien de tous; et s'il exigeait la tête d'un innocent, je doute si le jugement qui la ferait tomber ne serait pas équitable. Je dis plus, et tout bon citoyen devrait s'empresser alors d'offrir la sienne. — Dieu même semble admettre ce principe dans les lois de la nature, en ce qu'il permet une foule de petites souffrances non méritées pour éviter sans doute de plus grands maux. Au reste, cette maxime de sacrifier la partie au tout, doit être humainement celle dont l'exercice exige le plus de sagesse et de pureté d'intention; et quoique J.-J. Rousseau l'ait déclarée comme une des *plus exécrables que la tyrannie ait inventées, la plus fausse qu'on puisse avancer, la plus dangereuse qu'on puisse admettre,* il est cependant impossible de ne pas la légitimer : car si en toute occasion la partie ne doit pas être sacrifiée au tout, il n'est plus de balance exacte d'équité, ni en politique, ni en morale; on retombe sous le vague de l'arbitraire et sous le confus du conjectural : seulement faut-il se borner à n'en faire usage qu'à la dernière extrémité, et avec une prépondérance des plus décisives et des plus essentielles de biens résultans.

Les devoirs du sujet envers le souverain et ses re-

présentans sont : fidélité, respect, obéissance. Ces derniers sont les interprètes et les administrateurs des lois : il faut, en quelque manière, honorer la charge en eux, lors même que la personne n'en est pas entièrement digne. Un homme sans expérience s'attend à trouver dans chaque magistrat un Caton ou un Fabricius; il oublie que l'histoire de plusieurs siècles n'offre qu'un petit nombre de tels exemples, que l'on peut même considérer comme des exceptions. Mais celui qui connaît le monde ne s'attend à trouver qu'un homme auquel la multiplicité des affaires, l'habitude de juger et d'accorder, le ton soumis des supplians, joint à l'obligation des fréquens refus, et à la sécheresse de ses études, ont donné, à la longue, quelque chose de haut, froid, circonspect, impérieux et pédantesque, ou, plus malheureusement encore, une teinte de dureté, de scepticisme et de dissimulation, par l'habitude de voir souffrir; celle de discuter sans cesse le pour et le contre avec une apparence de vérité, et celle de feindre pour parvenir à ses buts politiques. — Plus l'emploi est élevé, plus il a de titres à l'indulgence. Un malheur commun aux grands, c'est de ne pas avoir le temps d'être justes. Affaissés sous le poids de charges au-dessus de la capacité humaine, réduits à ne voir que par d'autres, et souvent forcés de décider, après quelques minutes d'examen, sur des objets que de longues méditations pourraient à

peine apprécier, ils deviennent quelquefois iniques avec les intentions les plus pures.

Ces motifs, joints à beaucoup d'autres, doivent engager à ne pas s'en plaindre légèrement. Outre le danger et l'inutilité du blâme relatif aux opérations du gouvernement, la sagesse prescrit la retenue, y ayant peu d'objets sur lesquels l'erreur soit plus facile.—Chaque problème de grande politique a cent rapports divers, qu'il faudrait saisir d'un coup-d'œil: l'un en aperçoit dix, l'autre vingt, un troisième cinquante; mais nul ne les aperçoit tous. — Les grandes affaires sont, en grande partie, subordonnées à une foule d'obstacles et de petits détails qui échappent au spectateur; et souvent ce qu'il blâme le plus lui paraîtrait digne d'admiration s'il était instruit d'un seul point qu'il ignore. Mais aussi, souvent ce qu'il admire comme des chefs-d'œuvre d'art et de justice ne lui paraîtrait que souverainement ridicule ou inique, s'il connaissait la petitesse des motifs ou la légèreté des circonstances qui en déterminèrent le résultat.

En général, rien de plus commun, particulièrement dans les conseils nombreux, que, dans le traitement des affaires, le but présenté et qui semble présider dans toute une séance, ne soit qu'un prétexte dont on colore des vues clandestines et personnelles, sans que jamais on fasse la moindre allusion aux vraies causes. De là le peu d'effet sur les inté-

ressés des meilleurs raisonnemens qu'on oppose à ces prétendus motifs, par lesquels le plus grand nombre, qui est honnête mais peu instruit, se laisse animer, diriger, et sort de la séance avec l'intime persuasion d'avoir uniquement contribué à un acte de justice ou de sage politique, pendant qu'en effet ils n'ont servi que l'intérêt, l'ambition ou la vengeance de quelques grands, artificieux, qui rient en secret de la bonhomie avec laquelle ils se laissèrent duper.

Disons encore qu'un souverain, comme un particulier, ne peut contenter tout le monde; et dans cette foule d'intérêts contraires à réunir, il est impossible qu'il n'y ait pas diverses parties lésées, qui, se considérant séparément du tout, ne puissent se plaindre avec une apparence de justice. Sous les gouvernemens les plus sages, il y eut toujours des murmures et des plaintes produits par l'ignorance ou des ressentimens privés. Mais lorsque le mécontentement s'étend dans la majeure partie du peuple, il est plus que probable qu'il est fondé sur des motifs légitimes.

Avez-vous le malheur de vivre sous un gouvernement oppressif, et assez de lumières pour le connaître, vous pouvez, quoique avec peu de sûreté, chercher à en instruire ceux dont le rang et le pouvoir peuvent y remédier. Mais ayez la générosité de ne pas trop répandre ces tristes vérités parmi les in-

férieurs. Qu'est-ce qu'ils y gagneront? une funeste conviction d'un mal qu'ils ne sentaient qu'à demi, et dont l'habitude leur faisait peut-être considérer la cause comme équitable. Faites-leur plutôt sentir que leur tranquillité est dans la soumission, et que le respect joint à une feinte estime rend pour l'ordinaire les grands plus humains. Il semble qu'il n'est permis d'éclairer sur l'erreur et l'infortune, que lorsque l'on peut contribuer à y soustraire. Mais ceci ne concerne que les dernières classes, et n'exclut point certains ouvrages de raison où il est utile de consigner les abus, et dont la profondeur ou la délicatesse les empêche d'être jamais lus par le vulgaire : d'ailleurs on est souvent obligé d'ébranler le préjugé par la base, lorsqu'on ne peut atteindre à la cime; et lorsque les chefs sont morts à la générosité, il faut les attaquer par l'honneur ou l'intérêt, en les faisant rougir ou les alarmant sur les suites des prévarications qu'on dévoile. — Quant au personnel, si c'est un devoir de patriotisme de se sacrifier pour l'état, c'en est un de prudence de ne point s'exposer inutilement. La sagesse cherche alors à se former un abri paisible, où elle cultive en silence le bonheur domestique, les sentimens honnêtes et les vertus sociales. Elle répand le bonheur sur quelques-uns lorsqu'elle ne peut l'étendre sur un grand nombre.

Il est cependant des positions où le silence serait

coupable; car si personne ne s'élève contre la tyrannie, qui est-ce qui en garantira? — Il est possible, même probable, que celui qui dira la vérité en sera la victime; mais on doit, au besoin, savoir en être le martyr. Le digne citoyen combat également avec la parole, la plume et le glaive. Il ne craint pas plus de hasarder sa fortune ou sa liberté que sa vie. Faisant tout pour sa patrie, il en attend peu de retour; et dût-elle être injuste envers lui, il lui a pardonné d'avance : il se rappelle l'ingratitude exercée envers Camille, Scipion, Coriolan, Thémistocle, Aristide, Miltiade, Socrate et tant d'autres : pourrait-il avec équité exiger plus de ses compatriotes que ces grands hommes qui vivaient parmi des Grecs et des Romains? — Enfin, si le pays natal lui refuse absolument le bonheur, si la tyrannie l'enchaîne, si la superstition l'avilit, il le quitte sans aigreur, et va chercher la paix sous d'autres lois : il n'est plus alors de Lisbonne ou de Constantinople, il est du monde; il sait qu'il trouvera partout des hommes et des femmes, les ressources de son industrie, les bienfaits de la nature, les consolations de son courage, et encore plus heureusement, la main de la Providence.

Les projets de bonheur, ou les vœux d'utilité du sage ne sont pas rétrécis dans les bornes d'un état; ils s'étendent aussi loin que le globe, qu'il trouve trop petit pour son esprit d'observation, et trop étroit

pour ses sentimens de bienveillance.—Il n'est qu'une position où il ne croit pas permis de quitter le lieu natal; c'est lorsque, combattant pour une cause juste, la patrie peut avoir besoin d'un défenseur de plus..... Oh! alors il faut périr ou la délivrer..... et plutôt que de subir le joug, il faut s'ensevelir, soi, sa femme et ses enfans sous sa maison en cendres [1].

[1] Mais ces mêmes principes, abstractivement vrais et utiles à inspirer sous divers rapports politiques et républicains, ne seraient cependant plus que des exagérations dangereuses, dont les meilleurs citoyens deviendraient les premières victimes lorsqu'il n'y aurait aucune proportion de forces, aucun moyen suffisant de résister, aucune autre probabilité que celle d'une augmentation de malheurs publics.... Oh! alors l'héroïsme même ordonne de sacrifier sa gloire à de plus grands intérêts, de souffrir courageusement ce qu'on ne peut empêcher, de recourir au dernier appel de la raison, qui répète que tout est relatif, qu'il n'est point de règle sans exception, point d'honneur plus réel que celui d'augmenter le bien ou de diminuer le mal. — Qu'un Caton, mais seulement un Caton, se tue s'il ne peut survivre à la liberté; qu'un Aristide s'enterre dans le fond d'une retraite; que d'autres plus flexibles, et peut-être plus sages, fléchissent sous le joug pour contribuer à le rendre moins pesant; mais que nul ne se vende à l'oppression, que nul n'immole sa patrie à sa vanité.

LE SÉNATEUR.

Persuadé, avec Polybe, qu'entre le juge inique et le juge ignorant il n'y a que peu de différence, Maxime s'est efforcé d'acquérir les lumières les plus essentielles à son état, duquel il sent toute l'importance et la responsabilité. — Une saine philosophie est la base de sa jurisprudence. — Il a commencé par secouer les préjugés nationaux et ceux de l'égoisme : il connaît à fond les principes naturels de l'autorité civile, et les droits plus sacrés du bonheur et de la liberté des peuples. — Solidement instruit sur les progrès de la constitution, les rapports politiques, le caractère de sa nation, et l'esprit de ses lois, il les compare avec celles des autres gouvernemens, remonte aux circonstances qui les firent naître, en combine l'effet présent joint aux probabilités futures, et tire ses conclusions de l'ensemble.

Il a une sage défiance sur la manière dont ses collègues considèrent l'administration publique. C'est moins d'après leur jugement intéressé que d'après celui de l'étranger et du sujet, qu'il apprécie. Il sait

avec quelle partialité on se considère toujours soi-même, et qu'il n'est aucun gouvernement qui ne se croie un modèle de sagesse et de justice, et qui, à la longue, n'ait inventé quelques sophismes ingénieux au moyen desquels il justifie jusqu'à ses plus grands abus.

Une profonde connaissance de l'homme, une intégrité à l'épreuve, une activité modéré par la prudence, une fermeté adoucie par la bonté, un accès facile, un désintéressement rare, et un patriotisme sincère, sont les qualités les plus distinctives de Maxime, qui joint au cœur le plus chaud la tête la plus froide.

Il évite soigneusement cette hauteur, cette arrogance commune aux petits pouvoirs : plus les grands sont grands, et plus ils sont affables. On entre chez lui sans crainte; on en sort sans humiliation. Il sait que si on lui doit du respect, il doit en retour des égards; il ne craint pas même de descendre jusqu'à l'égalité. Une légère prévenance, une attention polie touchent un inférieur, et répriment cette haine secrète que le commun des subordonnés portent contre leurs chefs. Une douce gravité, entremêlée d'enjouement sans raillerie et de franchise jointe à la prudence, lui gagne les cœurs, sans nuire au respect. Il ne reçoit visite ou ne sort que rarement sans se faire quelque nouvel ami. On observe en lui deux personnes distinctes, *l'homme public* et *l'homme*

privé. On appelle souvent du premier au second, et lui-même les sépare. Son autorité ne connaît que le langage de la justice, et le magistrat ne parle que celui du citoyen.

Il dédommage d'un refus par la manière honnête dont il le fait, et soulage l'amour-propre par l'attention avec laquelle il écoute les détails embrouillés de l'ignorance ou de la timidité, dont il facilite aussi la clarté par ses questions. Mais surtout il ne calomnie jamais un honnête homme parce qu'il ne veut pas le servir, et ne cherche point à justifier par-là sa propre injustice.

Peu de gens savent louer aussi agréablement, et tirer plus de parti de ce ressort d'émulation et de cette récompense peu coûteuse. Est-il forcé aux reproches, son ton tient plus de l'amitié que du ressentiment. Il s'informe avec confiance de vous-même, si le rapport ou le fait est exact : il cherche les moyens de vous excuser, s'étonne de cette exception de votre conduite ordinaire : il sait combien il est facile d'errer ; mais il n'attendait pas cet oubli de votre part : il se flatte qu'en faveur de l'estime qu'on vous accorde, on ne jugera pas l'apparence à la rigueur, et il espère que votre habileté saura réparer l'impression. — Vous le quittez pénétré, corrigé, plein d'attachement et de reconnaissance.

Son devoir l'oblige-t-il à punir, c'est sans dureté, sans insulte. Les lois seules semblent agir, et il paraît

n'en être que l'instrument.—En matière criminelle, il tempère la sévérité du juge par la douceur de l'homme sensible, et de l'autre côté il réprime la compassion envers l'individu par celle envers le public. Il est responsable de la vie de l'un, mais il l'est aussi de la sûreté de l'autre; et tout en procurant au criminel tous les adoucissemens que l'humanité et la religion peuvent fournir, il ajoute à son supplice tout ce que l'ignominieux et l'effrayant de l'appareil peuvent ajouter à l'exemple. — Chaque crime commis le fait remonter jusqu'à sa source, et réfléchir si le prince même n'en est pas en partie complice, en maintenant quelque défaut d'administration dont l'amendement aurait pu le prévenir.

Très-circonspect avant de donner des ordres, et sachant les faire respecter, il ne les multiplie pas sans une nécessité absolue; il pense qu'un mot qu'il prononce à la hâte va peut-être donner une foule de soins pénibles, dont la sécheresse et l'inutilité produiront le dégoût et le mécontentement. — Économe du travail de ses inférieurs, il ne croit pas se compromettre en les consultant; sa modeste capacité n'ignore point qu'il est nombre de détails qui échappent dans l'éloignement, et pour lesquels toutes les directions de la sagacité et des lumières ne peuvent suppléer au défaut de présence locale et d'une expérience directe.

Il a contracté l'habitude de ne jamais juger avec précipitation, et de ne pas se laisser prévenir par un premier rapport, ni entraîner par le second : il n'est jamais assez préoccupé d'une bonne opinion pour ne pouvoir encore être amené à une meilleure. — En garde contre l'éloquence de l'orateur ou de l'avocat, si elle tient sa voix en suspens, il oublie tout l'artificiel, revient à la simplicité, et substitue le sentiment au savoir. — Lorsque ses propres lumières sont en défaut, il se soumet, par confiance, à l'opinion du plus honnête et du plus instruit sur l'objet en litige. Mais jamais il ne se lie à un seul chef; la vérité est son guide constant. « Ce n'est » point opiner en sénateur, c'est agir en factieux, » dit Sénèque, que de s'attacher invariablement à » la dictée d'un seul. » Il seconderait avec vigueur les avis et les projets de son plus mortel ennemi s'ils lui paraissaient équitables. Que lui importe qu'ils soient de lui ou d'un autre; ils sont vrais, ils sont utiles, c'est assez.

Maxime cherche à détruire dans leur source les procès naissans : il représente les soucis, les frais, les dangers : il invite à l'arbitrage, et préfère donner son conseil plutôt que sa sentence. — Il veille sur les abus du barreau, s'oppose à la surcharge des écrits inutiles, ou des incidens superflus, et poursuit sévèrement les malversations de cet art, si respectable lorsqu'il est bien exercé, si abject lors-

qu'il n'est que vénal. Il ne croit point au-dessous de lui de prévenir, par un avis amical, un écart de forme, qui pourrait nuire à l'essentiel.

La promptitude à terminer lui paraît un des premiers devoirs du juge, qu'il considère comme coupable de chaque négligence ou délai. — Ce n'est plus rendre la justice lorsqu'on la fait attendre des années, et qu'en donnant même gain de cause, on a plus occasioné de dommages et de sentimens pénibles que la prompte perte du procès n'en aurait entraîné [1]. — Il n'affecte point d'accorder comme grâce ce qui est une obligation de son emploi. Il ne veut ni être sollicité pour faire son devoir, ni être remercié de l'avoir fait : l'un et l'autre lui paraissent une injure. Sans espoir de plaire à tout le monde, il lui suffit de s'en rendre digne. Il sait que le condamné se récrie, que le refusé s'offense, mais il fut si souvent blâmé sur ses meilleures actions, et loué de ses plus mauvaises, qu'il est blasé à cet égard.

Servant sans amitié, et nuisant sans haine, il n'accorde rien par faveur, et tout par justice. Il n'exige pas non plus de reconnaissance. Vous ne

[1] On objecte qu'en Prusse, depuis la réforme qui abrége les termes et formalités, les procès se sont multipliés. En y regardant de plus près, on aurait vu que c'est un bien, non un mal, en ce que nombre de citoyens paisibles qui, plutôt que de souffrir ce long supplice, préféraient autrefois supporter des torts réels, osent aujourd'hui défendre leurs droits.

m'en devez aucune, répond-il à l'obligé.... Remerciez votre zèle, vos services, votre réputation, et soyez persuadé que si j'eusse connu un plus méritant que vous, ce serait pour lui que je me serais employé. Lorsqu'il s'agit de l'état, il n'a plus ni famille ni amis :... il sacrifierait son fils, informerait contre son père, comme il s'immolerait lui-même sur l'autel du bien public.

Trop raisonnable pour prétendre que chacun pense aussi sévèrement que lui, il joint à l'austérité de Caton la flexibilité d'Alcibiade. Il fait même pour la patrie ce qu'il ne pourrait faire que difficilement pour lui-même : il descend jusqu'à la finesse pour atteindre un but louable, et il est parfois courtisan, parce que l'état a besoin de son crédit. Il ne s'oppose pas inutilement au torrent de l'usage, et, dans la distribution des emplois, il se prête avec grâce aux abus qu'il ne peut empêcher. Mais son tour vient, et il insiste avec force sur le retour de sa complaisance. Ce n'est pas alors un parent qu'il enrichit, un serviteur qu'il récompense, une femme qu'il oblige, ou un retour qu'il se ménage : ce sont les talens et les vertus dénués de protection ; c'est quelque mérite obscur qu'il va déterrer dans la foule, et qui s'étonne de se voir offrir ce qu'il n'osait prétendre.

Pour connaître ses inférieurs, il ne craint pas de dépasser quelquefois la ligne de séparation que traça l'orgueil, plutôt que la prudence. Hors du tribunal,

il n'est plus que simple particulier : il converse familièrement avec les divers états; il étudie leurs mœurs, leurs opinions, et les causes des mécontentemens civils. Comment apprendra-t-il d'ailleurs à motiver ses préférences, s'il ne vit jamais avec eux?

Quoique, par tempérance autant que par dignité, il ait vaincu les passions de la jeunesse, et qu'il s'abstienne de récréations trop vulgaires, il n'approuve cependant point cette sévérité qui envie les plaisirs dont elle ne peut jouir, qui répand la langueur, la tristesse, la dureté, et voudrait défendre les roses parce qu'elles ont des épines. Il favorise la joie, ne blâme que l'excès, et n'exclut que la débauche et le faste.

Son patriotisme n'est point resserré dans l'enceinte d'une ville ou d'une classe particulière; il l'étend aussi loin que les bornes de l'état, sans perdre de vue que la capitale étant la tête et le cœur du corps politique, elle exige une certaine supériorité sur les autres membres, et une honnête aisance qui favorise le désintéressement, éloigne le mépris des sujets, donne plus de poids à l'autorité, et facilite l'exécution des lois. Mais il tend encore davantage à lui donner un ascendant bien plus respectable : c'est celui des mœurs et des lumières.

Maxime s'étudie à connaître les droits particuliers exclusifs des différens lieux et corps; droits qui peuvent être fondés sur des bases équitables et des

circonstances essentielles; mais aussi plus souvent sur des besoins ou des relations qui n'existent plus, et qui deviennent des sources de jalousie, d'oppression et de mécontentement. Il en respecte en apparence l'ancienneté; mais il les soumet en secret à l'examen de la justice; et sans heurter l'usage de front, il le ramène par degrés vers un niveau plus d'accord avec l'intérêt commun, en cherchant cependant plutôt à relever le faible qu'à abattre le fort.

Ses soins paternels ne se bornent pas aux générations existantes; mais ils s'étendent jusqu'à la postérité, et aplanissent devant elle la route du bonheur. — Chaque gouvernement a une tendance particulière qui le conduit à la prospérité ou à la destruction. Sa prudence réfléchit profondément où porte celle de sa patrie : elle voit l'écueil où le commun n'aperçoit que sécurité : elle lutte contre le courant, et n'estime le présent heureux que lorsqu'il assure l'avenir.

Puissant médiateur entre ces deux espèces si communes, dont les uns veulent trop et les autres ne veulent rien; dont les premiers perpétuent le mal par faiblesse, et les seconds dépassent le but par témérité, un excès de respect pour les lois, ou la crainte des suites inconnues ne l'intimident pas sur les réformes utiles : il pense que d'autres temps apporteront d'autres remèdes; que ce que les hommes ont fait, peut être corrigé par eux, et que le danger

d'un mal possible ne doit jamais priver des avantages d'un bien certain.

Ménager du trésor public, qui n'est que trop souvent l'extrait de la subsistance du pauvre, toute profusion trouve en lui un obstacle; mais il seconde avec force les établissemens utiles, les bienfaits réels, et les récompenses méritées, en dirigeant les dernières plus vers l'honneur que vers l'intérêt, comme un des moyens les plus sûrs d'ennoblir les sentimens d'un peuple.

L'idée seule de corruption le révolte. Aucun prince ne serait assez riche pour acheter son suffrage, aucun despote assez puissant pour l'intimider. Il aurait répondu froidement avec Probus menacé de mort : *Vous ferez ce que vous voudrez, je dirai ce que je dois.* — Ni rang, ni fierté ne lui en imposent; sa simplicité et son assurance le suivraient dans une assemblée de rois, et il parlerait avec plus de confiance dans celle des premiers sages, parce qu'il serait sûr d'en être mieux compris.

L'ordre, la précision, la netteté mettent ses rapports ou ses avis sous le jour le plus propre à en faire saisir l'ensemble. A sa voix, l'obscur devient clair, le compliqué devient simple. Il pénètre les vues secrètes des discours opposés, d'après les circonstances, l'intérêt, le caractère, et les liens de ménagemens ou d'ambition : il ne s'attache pas tou. jours à cette forme extérieure qui, chez l'homme

fin, n'est qu'un accessoire qui cache le vrai but sous un apparent. — Prompt à deviner les dispositions du tribunal, il voit d'un coup-d'œil ce qui est impossible ou probable; il sait à propos ignorer et connaître, fléchir et insister; il évite tout combat superflu, n'oppose que lorsqu'il peut espérer le succès, ou qu'il croit faire naître des idées utiles : il dédaigne cette obstination sur des bagatelles, et cette exactitude minutieuse, si nuisible aux grandes choses. L'élévation de son âme embrasse les objets dans leur circonférence : il agit d'après un système suivi, dont toutes les parties se correspondent et se prêtent un secours mutuel. Il ne s'épuise point en petits détails; ne fait jamais par lui-même ce qu'un subalterne peut faire aussi bien, et maintient par-là son esprit libre pour les parties les plus essentielles. Constant dans le travail, il ranime ses forces abattues, en pensant que la perte de son repos contribue à maintenir celui du public.

Économe d'un temps qui ne se prodigue qu'aux dépens des affaires, il ne se fatigue ni lui ni les autres par de longues et verbeuses harangues, qui tendent plus à faire briller l'orateur qu'à éclaircir le sujet, et dont une fine politique se sert aussi quelquefois pour embrouiller une question simple, amuser les auditeurs sur des objets de second ordre, et les distraire de soins plus importans. — Il parle au but, n'avance rien par flatterie, ni ne supprime

rien par crainte : il méprise généreusement les invectives, fuit les détours, l'aigreur, les sarcasmes et ces personnalités qui changent les débats en querelles, et substituent les ressentimens particuliers aux exigences publiques.

Désintéressement, sincérité, savoir, courage, sont ses finesses de rhétorique; et comme la nature est plus persuasive que l'art, il a sur l'homme artificieux l'avantage de ne parler que d'après une conviction intérieure. — Sa mâle et naïve éloquence sait se prêter à tous les tons. Tantôt elle frémit doucement à travers les cœurs, tantôt elle y pénètre avec impétuosité ; elle calme et agite, brûle et glace tour à tour. L'erreur fuit devant elle, l'égoïsme se tait, la contradiction s'accorde, les amis de la patrie se rallient, et ils chargent en commun sous l'étendard du bien public.

Une solide dévotion fait souvent recourir Maxime à la source des lumières. Il ne demande point l'amour de l'équité : il croit qu'elle est en son pouvoir. — La volonté vient de moi, lui dit-il; l'intelligence vient de toi. Mes intentions sont pures, mes capacités sont faibles; indique-moi la route, j'aurai le courage de la suivre.... Qu'un rayon de ta sagesse, dardant dans mon âme, réfracte sur mes semblables : organise-toi en moi, et que toutes mes facultés deviennent les instrumens de ta munificence.

Agent de cette divinité, il coopère avec elle dans

l'amélioration commune. Il plaint celui qui ne voit dans son emploi respectable qu'une ressource d'avarice ou d'ambition. Il s'étonne sur le vieillard qui, déjà un pied dans la fosse, traînant avec douleur un corps chancelant qui va s'écrouler, consacre cependant encore ses derniers efforts à la vanité, l'avarice et l'oppression.... Il le suit dans le tombeau, que sa caducité rappelle : il croit entendre la voix du Juge des juges demander compte du dépôt sacré du bonheur des nations.... Je t'avais créé, lui dit-il, l'un de mes représentans sur la terre : j'ai confié entre tes mains les droits de l'humanité, la défense du faible, la punition du méchant, la récompense du juste, et le mobile des vertus? Dis ! quel usage en as-tu fait ?... Et la conscience répond : J'ai amassé des trésors, accumulé des titres, agrandi ma famille ; j'ai immolé l'équité à la faveur, la liberté à l'orgueil, l'honneur aux richesses ; j'ai étouffé le mérite, en lui préférant de fausses distinctions : j'ai enchaîné la vérité, semé des germes de vices, de préjugés, de faiblesses, et forgé les fers d'un esclavage futur : je n'exerçai enfin la justice que lorsqu'elle ne blessa pas mon intérêt, et encore ma coupable indolence me priva-t-elle souvent de l'activité et des lumières nécessaires pour effectuer mes bonnes intentions.

La politique de Maxime [1] est des plus simples.

[1] Je proteste ici contre une violence littéraire qui m'a été faite

Il met de la franchise, de la fermeté et de la bienveillance où d'autres ne mettent que dissimulation, crainte et égoïsme. Il considère la bonne intelligence avec ses voisins comme un objet des plus importans: il se ménage auprès d'eux le puissant appui de l'estime, en traitant les petits avec égard, les grands avec dignité. — Jamais la hauteur ou les menaces d'une puissance supérieure n'arrachèrent de lui de lâches concessions. Il est persuadé que le danger augmente avec le mépris, et le mépris avec la bassesse.

Le premier des monarques ne l'intimiderait pas. Il lui dirait au besoin (supposons-le Suisse), avec un mélange de respect et d'assurance... : Tels sont nos droits, telles sont nos prétentions. Nous les avons pesées à la balance de la justice, et nous croyons avoir plus cédé qu'exigé. — Il n'est pas probable qu'un petit peuple cherche à usurper sur un prince

dans une première traduction allemande de ces *Principes philosophiques*, publiée à mon insu en 1795, chez Ritscher, à Hanovre. Dans le modèle du *Sénateur*, comme dans celui de l'*Ecclésiastique* et du *Militaire*, le traducteur a substitué aux noms de *Maxime*, *Sainton* et *Nerval*, d'autres noms de familles et d'hommes connus. Il est facile de vérifier que ces derniers ne sont dans aucune édition française, et particulièrement pas dans la troisième, qui lui a servi comme original. — De tels changemens peuvent compromettre l'auteur, et surpassent les droits du traducteur, auquel j'aurais encore quelques licences à reprocher, mais dont j'ai aussi à louer les capacités à divers égards.

aussi puissant. Nous nous mettons avec confiance sous la protection de votre majesté : nous avons recours à elle contre elle-même, espérant qu'elle ne voudra pas flétrir sa gloire en opprimant la liberté d'un pays réputé pour le bonheur de ses habitans. Nous ne négligerons aucun moyen pour la toucher par nos instances respectueuses, et l'engager, par le souvenir de nos services passés, et l'offre des futurs, à nous considérer encore comme de sûrs voisins, de braves amis, et de fidèles alliés. — Nous ne sommes pas vains; mais nous sommes fiers et courageux. Nous avouons sans rougir notre petitesse; mais nous savons qu'il dépend de nous de la rendre respectable, et qu'aucune force n'est assez éminente pour nous avilir. — S'il le faut absolument, il n'est pas d'extrémité à laquelle nous ne soyons résolus pour soutenir nos droits. Le sang de nos ancêtres n'est pas encore tari : il en fera couler bien d'autre avant de se corrompre sous le joug.... On peut nous détruire, non nous soumettre : on peut s'emparer de notre contrée, non asservir son peuple. Nous espérons que tant qu'un particulier aura une ressource, l'état aura un trésor, et que, tant que nos rochers auront un habitant, nos agresseurs seront un ennemi....

Il semble que c'est à peu près ainsi que les petits états devraient parler aux grands. Un ton de soumission dégrade; un ton d'égalité ridiculise : une res-

pectueuse fermeté est le ton de la décence; de l'honneur, et par conséquent de la vraie politique.

Aussi propre à pacifier les troubles intérieurs qu'à réprimer l'ennemi du dehors, Maxime s'applique à prévenir ces convulsions intestines, ces trames souterraines, dont chaque siècle offre quelque exemple, et dont l'explosion ébranle ou renverse les états jusque dans leurs fondemens.

Il pare de loin les effets de la fermentation, en tâchant de remédier aux causes : mais la fumée s'est changée en flamme, lorsque l'étincelle est devenue incendie; c'est le champ de gloire du vrai magistrat. L'oppresseur se cache, le vertueux paraît avec assurance.... Écoutez ce tumulte : quels cris! quelle terreur!... Voyez Maxime s'avancer d'un front serein, au milieu de cette foule effrénée, que le respect entr'ouvre... Sa réputation le précède, l'estime l'accompagne : toutes les vertus sont ses gardes, la persuasion vient au-devant de lui... Il parle. Un profond silence règne : le feu de l'héroïsme est dans son œil, la vérité dans sa bouche; un Dieu semble s'exprimer par elle. Le calme succède à la tempête, un doux murmure aux clameurs, la réflexion à l'emportement.— Il écoute leurs raisons, approuve avec justice, blâme sans passion, apaise le violent, flatte le vain, intimide le faible, supporte l'outrageux, et s'empare de tous par sa douceur, son courage et son impartialité. Il ne les quitte qu'après

avoir rétabli la paix. Mille acclamations, mille vœux le suivent.... Son orgueil n'est point ému, mais son cœur est attendri, et il va en silence rendre grâces au ciel d'avoir pu être utile, et jurer de nouveau de mériter cette confiance jusqu'au moment où la patrie en deuil, versant une larme sur sa tombe, y gravera ces mots :

TOUT CITOYEN PERDIT UN DÉFENSEUR ;
TOUT MALHEUREUX UN PÈRE ;
TOUT HONNÊTE HOMME UN AMI.

A ce tableau idéal joignons un fragment de réalité (qui offre l'exemple d'intentions bien pures) extrait du journal personnel d'un membre de notre Conseil souverain.

200.

Traduction littérale. 1785. « — Et me voilà siégeant où » il y avait peu d'espoir que je parvinsse jamais. Hommes » et circonstances m'étaient contraires ; mais la Providence » parut se charger de moi. . . . .
» Que ne puis-je me persuader complètement de cette haute » protection! Avec quelle reconnaissance, quelle constance, » quelle fermeté je marcherais dans les sentiers étroits et » rudes de la vertu et de la vérité! Mais, quoi qu'il en soit, » j'espère et forme ici volontairement le vœu d'en parcou- » rir courageusement la carrière..... Oui, quand même il » n'y aurait ni Dieu, ni punitions, ni récompenses, ni au-

» tre vie, j'expirerais cependant volontiers encore aujour-
» d'hui pour le bien de ma patrie, sur la roue ou le bûcher.
» — Oh! toi qui lis dans les cœurs, si tu ne vois pas cette
» intention dans le mien, ne m'accorde à l'avenir plus de
» bonheur: punis-moi comme le parjure le plus sacrilége
» qui te prend à témoin d'une imposture: mais si tu trouves
» cette générosité dans mon âme, ne mérite-t-elle pas aussi
» quelque soutien? Je ne t'implore point pour la volonté,
» je crois qu'elle vient uniquement de moi; je ne te de-
» mande point de courage, j'espère qu'il ne m'abandonnera
» jamais; mais viens au secours de ma faible raison, mon-
» tre-moi la vérité, et donne-moi les capacités de la sou-
» tenir : que ta bonté, ta justice parlent quelquefois par ma
» bouche; que le malheureux trouve un appui en moi, le
» méchant un obstacle, et mes concitoyens en général un
» défenseur. — Si jamais le malheureux esprit de famille
» qui règne parmi nous devait s'emparer de moi, si je
» devais préférer le bien-être de mes descendans au bien
» public, ne me donne point d'enfans : je les immole déjà
» aujourd'hui, avant qu'ils soient nés, sur l'autel de l'a-
» mour de la patrie. Enfin je m'immole moi-même, et si
» tu ne me trouves pas digne de devenir un des instrumens
» de ta bonté, ne me rends du moins pas celui de tes puni-
» tions. Je te supplie, aussi instamment que je puis te sup-
» plier, de me priver plutôt de la vie que de permettre que,
» par ignorance ou imprudence, je commette plus de mal
» que de bien. Je te rends en quelque manière responsable
» de mes propres actions, et lorsque tu m'en demanderas
» compte, je répondrai : Je te priai du plus profond de mon
» cœur de me livrer plutôt à la mort qu'au vice, et tu me
» laissas vivre: j'étais par nature, d'une raison faible, et
» surchargé de passions nuisibles: je travaillai vigoureuse-

» ment à me perfectionner et acquérir des connaissances,
» et tu me laissas gémir dans l'incapacité et l'erreur. Oh !
» pourquoi, avec une âme à divers égards si élevée, me
» donnas-tu des moyens si bornés? Mes vœux sont d'un
» ange, mes forces d'un faible mortel. »

Que ces vœux, ces intentions paraîtraient insensés à la foule de froids égoïstes dont les motifs ne s'élèvent jamais au-dessus de leurs petits intérêts personnels! Mais où pourrait-on mieux cacher pour eux ces prétendues exagérations que dans le fond d'un ouvrage à principes libéraux ? Je suis intimement persuadé que tout lecteur qui aura eu le courage de pénétrer jusqu'ici, aura aussi foncièrement le cœur bon et l'âme généreuse, lors même que ces circonstances auraient peu favorisé le développement de ce premier mérite, base de tous les autres : cette manière de penser ne pourra donc l'étonner, encore moins lui déplaire.

L'ECCLÉSIASTIQUE.

Je n'accorde point ce titre au fanatique qui, méprisant les bienfaits de la nature et ses devoirs envers la société, se séquestre du genre humain pour tourmenter sa vie dans une honteuse inaction, des abstinences vaines, et des oraisons inutiles.— J'ai presque autant de peine à l'accorder aux fastueux chefs d'église, qui coulent des jours de mollesse dans de magnifiques palais, entourés de tous les attributs de l'orgueil, et consumant dans le luxe, des fonds originairement destinés au soutien de l'indigence. Je compare leurs maximes et leur vie avec celle du premier instituteur, et ne puis trouver de ressemblance; mais pour cela je ne me crois pas autorisé à les insulter et à les haïr.— C'est une des taches de la philosophie moderne, que cette fureur déshonorante avec laquelle plusieurs grands hommes se sont déchaînés contre le clergé, que l'on devrait moins accuser que les souverains

qui en secondent les abus, au lieu de les réformer et de les diriger vers leur vrai but.

La plupart des moines sont plus dupes que fourbes.... Victimes d'un faux zèle et d'une ignorance forcée, ils joignent souvent à leurs pieuses illusions les sentimens les plus nobles, et les droits les plus vrais au respect et à l'estime. — Quant à leurs premiers supérieurs, ce sont des hommes comme nous, ayant les mêmes passions, les mêmes faiblesses, et profitant volontiers de celles du public pour dominer et s'enrichir. Les défauts particuliers qu'on reproche aux ecclésiastiques, en général, proviennent naturellement de leur état, et ne sont point sans compensation. Ils sont un peu *faux*, parce qu'ils sont sans cesse obligés de dissimuler; un peu *hypocrites*, parce que, quoiqu'ils ne croient qu'imparfaitement aux dogmes, ils en sont les interprètes; *sophistes*, parce qu'ils ont souvent la vérité à obscurcir; *vétilleurs*, parce que leur autorité tient à peu de chose; *impérieux*, parce qu'ils se considèrent comme les ministres du Très-Haut; *rampans*, parce que l'humilité est au premier rang de leurs vertus; *timides*, parce que, éloignés du monde et des affaires, ils manquent d'expérience, que l'humilité affaiblit le courage, et qu'ils règnent plus par la persuasion que par la force; *fins*, parce que la prudence et la ruse sont l'arme du faible; *avares*, parce que leur condition les isole, et les fait vivre dans une es-

pèce de vieillesse prématurée : enfin ils font quelquefois en secret ce que nous faisons en public, parcequ'ils ont les mêmes penchans que nous, et que la difficulté même les irrite. Au reste, ils sont doux, flexibles, humains, circonspects, sociables, et communément ornés de quelque savoir, quoique portés et intéressés à étouffer l'esprit philosophique, parce que particulièrement de nos jours, ils en furent souvent attaqués, et que leur autorité, comme celle des despotes, s'accommode mieux d'une crédulité aveugle que d'un examen trop réfléchi. Ajoutons que ces généralités admettent plus d'exceptions que dans nul autre état : leur base est spirituelle, la méditation leur propre; ses objets sont abstraits et infinis; ce qui offre plus de variantes et de formes à l'originalité, malgré cette uniformité apparente dont la règle les rapproche sans cesse.

Le vrai ecclésiastique, c'est le curé de paroisse, et plus particulièrement celui des campagnes, parce qu'il est plus considéré, et obtient par-là plus d'influence. — Cette classe, bien dirigée, mieux salariée dans les derniers rangs, aux dépens des premiers, et préparée par de meilleures études, pourrait devenir un des plus puissans ressorts des gouvernemens, et contribuer de la manière la plus efficace au maintien de l'ordre, aux progrès de l'intelligence, et en général à la prospérité publique.

Sainton, avant de se vouer à cet état, en a mû-

rement considéré la dignité. Il a vu qu'il est, plus particulièrement que tout autre, fondé sur l'estime, et il s'est promis de faire ses efforts pour la mériter, non-seulement en remplissant les devoirs d'homme d'église, mais en y joignant ceux de philosophe et de citoyen.

Persuadé que le faste ne convenait ni à sa position rétrécie, ni à son emploi, et qu'une pauvreté avouée rend moins ridicule que les efforts pour la cacher sous un luxe mesquin; d'ailleurs, convaincu qu'une dépense excessive attire le *désordre*, le désordre le *mépris*, et le mépris une foule de maux et de vices à sa suite, il a commencé par monter sa maison sur le pied le plus simple. L'argenterie, la porcelaine, la soie, les bijoux, et les raffinemens de la mode en sont proscrits. Sa cuisine est garnie en argile et en fer; ses chaises en paille, ses lits en *bure*; ses meubles sont de sapin. Rien de ce qu'on voit chez lui n'est assez mauvais pour l'accuser de lésine ou de négligence; rien n'est assez brillant pour contraster avec la simplicité du tout. Point de moulures inutiles, point d'ornemens superflus ou de triviales bigarrures : tout tend à servir, rien à paraître. Unité de ton, de couleurs et de but se remarque en toutes choses : chacune est ordonnée de manière à remplir le plus parfaitement l'usage auquel elle est destinée. C'est en quoi il fait consister son goût, joint à une extrême propreté. — Un peu plus re-

cherché sur sa personne, son extérieur est toujours décent.

Autant que possible, rien d'étranger n'est admis dans son ménage : il n'use que des productions du pays, croyant devoir cette préférence à ses concitoyens. Ce seul acte de patriotisme, exercé ou mis en vigueur par les lois, suffirait pour relever de petits états qui s'épuisent du nécessaire pour fournir aux fantaisies.

Sa table est frugale : le linge en est commun, mais on en change souvent : les légumes, les fruits, le laitage en sont les mets ordinaires, et souvent ils suffisent. Pourquoi, dit-il, ne pourrions-nous pas faire quelquefois par sagesse ce que tant d'ordres religieux pratiquent par superstition, et ce dont les trois quarts et demi du genre humain sont obligés de se contenter par indigence? — Son économie vient au secours de sa libéralité, et l'une garantit l'autre de passer pour avarice. L'exactitude et la noblesse qu'il met dans ses paiemens lui donnent un air d'aisance.

Ses confrères le raillent quelquefois sur sa retenue; il en raille avec eux et sourit de leur vanité. Leur luxe, il est vrai, n'est pas considérable; mais c'est faute de ressources, et non de volonté : il dépasse leur fortune, et finit souvent par laisser leurs veuves et leurs enfans dans la misère. *Nous ne pouvons dépenser moins*, lui disent-ils. Non, si vous voulez

vivre en seigneurs. *Mais le monde, que dirait-il?* Vous êtes faits pour lui donner l'exemple, non pour le prendre pour modèle : d'ailleurs, il y a des moyens plus sûrs pour s'en faire respecter.

L'aménité du commerce de Sainton est un de ceux qu'il emploie avec ses paroissiens : affable envers tous, confiant envers peu, intime avec personne, il sait garder sa distance, et repousser doucement la familiarité par cette politesse réfléchie qui en impose au vulgaire. Il évite de se trop répandre : ses visites sont courtes, ses discours graves : la raillerie et l'affectation en sont exclues.—Ses domestiques ont ordre de recevoir chacun, et jusqu'au dernier pauvre, avec égards : outre que c'est un devoir, cela influe sur l'opinion qu'on prend du maître. Sa femme, qu'il force au respect par l'estime, sait que, pour lui plaire, il n'est qu'un seul moyen : celui de l'imiter.

L'accord de son ménage invite ceux des autres à la paix : il la rétablit souvent par ses conseils; mais il évite le ton d'autorité, ou l'adoucit par celui de l'amitié et du devoir. C'est un ami, un guide, un consolateur qu'on trouve toujours au besoin, et qu'on ne quitte que meilleur ou plus heureux.

La bonté forme son caractère, la modération son système, la douceur son moyen. — Toujours un peu en-deçà des bornes de son pouvoir, il méprise cette sévérité sur les petites choses, qui provient

pour l'ordinaire moins d'un esprit d'ordre que d'un esprit de despotisme qui, fier de son autorité, saisit avec empressement chaque occasion de l'étendre et de l'exercer.

Quelques connaissances des lois, qu'il a cru devoir acquérir pour l'utilité de ses paroissiens, le font souvent prendre pour arbitre dans leurs différends d'intérêt. — Sûr de son impartialité, on souscrit d'avance à sa décision; ou doit-elle porter sur des objets qui dépassent ses lumières, il les engage à recourir à des médiateurs plus éclairés, qui jugent sans frais, sans avocats, sans délais. — Si vous êtes honnêtes gens, leur dit-il, vous ne devez demander que l'équité, et vous pouvez la trouver aussi sûrement chez quelques amis réciproques qu'ailleurs. Pourquoi employer des voies pénibles, qui vous ruineront même en gagnant, et vous laisseront des années entières dans l'angoisse, l'indécision et la négligence de vos affaires domestiques?

Pour veiller sur leur santé, il s'est aussi familiarisé avec les principes généraux de médecine et de chirurgie. A la fois médecin d'âmes et de corps, il éloigne la mort et en adoucit le passage. L'agriculture ne lui est point étrangère : il en a étudié la théorie dans les meilleurs économistes. Il communique leurs découvertes à ses paysans, les leur offre comme de simples conjectures et les engage à faire des essais en petit. Il entretient parmi eux une utile

émulation, porte leur luxe vers la meilleure culture des terres et la beauté des bestiaux, en leur répétant souvent que chaque brin d'herbe ou chaque grain de blé qu'ils produisent de plus, est autant d'ajouté à l'abondance publique, et à leur mérite personnel.

Apôtre du patriotisme, il resserre les liens de la société, en ne déclamant jamais devant le peuple contre des abus auxquels il ne peut remédier; en comparant sa patrie à d'autres moins heureuses; en démontrant la nécessité de l'obéissance, et celle de l'autorité civile, envers laquelle sa propre soumission contribue au respect pour l'ordre public. — Il apprend aux préposés de sa commune à se respecter eux-mêmes, et à se considérer comme faisant partie du souverain. — Ministre de paix, il l'est aussi de guerre, et en cas de besoin, il saurait animer la bravoure nationale par la confiance religieuse.

L'éducation, ce puissant ressort des gouvernemens, est un des objets principaux de son attention. Il a commencé par instruire les maîtres d'écoles, en se liant d'amitié avec eux; en leur faisant sentir toute l'importance de leur emploi, et les persuadant qu'il ne suffit pas que leurs écoliers apprennent à lire, écrire et le catéchisme; mais qu'il faut surtout qu'ils deviennent honnêtes gens. Il met souvent à leur portée les principes d'éducation les plus abstraits des Locke et des Rousseau.

Le temps nécessaire pour l'acquisition de ces di-

verses sciences d'utilité directe et journalière a été pris en partie par Sainton, sur le latin, le grec, l'hébreu, et les études scolastiques, qu'il avoue entendre assez mal, quoique chacun reconnaisse qu'il raisonne très-bien. Il se soumet bonnement aux meilleures traductions : sans subtiliser sur l'original, il lit moins d'anciens Pères et d'auteurs classiques que d'excellens ouvrages modernes, où il lui semble qu'il apprend mieux à connaître sa langue et l'esprit de son siècle. Dans ce dernier but, il converse volontiers avec des personnes d'expérience : il se jette même quelquefois dans le monde comme l'on va au spectacle, plutôt pour voir que pour être vu; et s'il y avait des loges secrètes, il les préférerait aux autres. — Il a consulté les meilleurs prédicateurs, au rang desquels il est lui-même, et ils sont convenus que, s'ils avaient suivi la route commune, ils seraient aussi ignorans que leurs confrères; et qu'Herwai, Young, Fénélon, Klopstock, Lavater, et cette classe, les avaient plus instruits que leurs études les plus pénibles.

L'église sous sa présidence n'est pas seulement une maison d'hommages divins ou de dissertations dogmatiques; c'est aussi une excellente école de philosophie morale, où tous les sages antiques et modernes, empruntant la voix de la religion, répandent par la sienne leurs plus excellentes maximes, et sèment le germe des vertus les plus réelles.

Ses discours sont plus en images, en exemples et en pensées détachées qu'en longs raisonnemens, dont le peuple ne peut saisir l'ensemble : il ne retrace point cette religion sombre, pleine de terreur et d'inflexible sévérité, portant la faiblesse et souvent le désespoir dans une âme timide. Sa religion est douce, humaine; peignant un Dieu juste, mais clément, qui ne punit qu'en proportion des torts, et qui dédommagera un jour de toutes souffrances non méritées. — Il fuit ces épithètes méprisantes, ces reproches injurieux, plus propres à aigrir qu'à corriger. — Sa naïve éloquence pénètre, touche, et ne violente pas : elle dépose dans l'âme de l'auditeur des sentimens de paix, d'espoir, et d'une douce bienveillance envers ses semblables. C'est un ton de bonne amitié et de confiance réciproque. On croit entendre un bon père qui, instruisant ses enfans, est soigneux de ne pas surcharger leur faiblesse, ou leur inspirer du dégoût par l'abstrait de la science.

La paroisse de Sainton était voisine d'une autre de croyance différente. La superstition fomentait la haine. Il s'est efforcé de la détruire en leur persuadant qu'un des premiers principes de vraie religion, c'est d'aimer les hommes en général indépendamment de leurs degrés de lumières. — Il frémit, au souvenir de l'ignorant savoir, du zèle aveugle, et des pieuses atrocités dont nos ancêtres salirent leur histoire.

Sa charité pénètre jusque dans les derniers refuges de la pauvreté. Il en réfléchit les causes, et calcule les moyens d'y remédier : il sert par son intercession lorsqu'il ne peut servir par lui-même. Le ton d'égard avec lequel il traite le malheureux, l'arrache à l'avilissement qu'entraîne le mépris, et un coup-d'œil qu'il lui fait jeter sur une vie future, relève son courage abattu : il sourit vers l'éternité, et l'éternité lui sourit.

Pour tirer de sa position tous les avantages possibles, Sainton excite sa sensibilité envers les plaisirs simples ; et dans le silence de sa retraite, la contemplation de la nature lui procure des jouissances aussi vraies que faciles. — Tantôt précédant l'aurore, il voit les formes et les couleurs sortir de l'obscurité. Tantôt au déclin d'un beau soir, il parcourt la majestueuse étendue du ciel étoilé, où il lit sa petitesse et la grandeur de son Dieu. Sans s'arrêter à cette superficie, son imagination s'élance bien au delà des limites de la vue : elle se perd dans l'infini, et, cherchant vainement un point de repos d'où elle puisse contempler une des bornes de l'espace, elle admire dans son immensité celle de son suprême souverain.

Mais, sans la porter si loin, un oiseau, un insecte, une mousse peut devenir, pour l'âme sensible et réfléchissante, un objet intéressant. Cette pierre, ce vermisseau, cette feuille qui n'est pour le commun

des hommes qu'un caillou, qu'un reptile, qu'une plante, fait remonter le sage jusqu'à leur origine, et devient pour lui le sujet des plus sublimes méditations. — L'ignorant se croit seul au milieu des déserts, et l'éclairé aperçoit dans chaque place des millions d'êtres animés, se divisant en d'autres êtres, qui se subdivisent encore. L'un voit travailler sous son œil les lois d'une intelligence supérieure où l'autre ne découvre que hasard et confusion : il se pénètre d'étonnement, d'admiration et d'espoir où le commun ne jette qu'un regard insipide, dénué de pensées et de sentimens.

Sainton observe avec un vif intérêt tous les chefs-d'œuvre qui l'environnent. Son jardin, son verger lui procurent des plaisirs toujours renaissans : mais, ici comme ailleurs, son goût pour l'utile l'emporte sur l'agréable. Sans mépriser la tulipe, et chérissant la rose, il est encore plus fleuriste en beaux choux et en arbres fruitiers. — Il compare les productions de sa contrée avec celles des mêmes climats : il s'en procure des graines, tente des découvertes, et les communique avec plaisir, sans avoir la manie de vouloir faire loi, et engager à faire de grands essais avant d'avoir réussi dans les petits : il consulte avec déférence sa vieille voisine, et soumet volontiers sa théorie à la pratique du cultivateur.

Ses abeilles, sa vache, ses brebis, ses poules, ses pigeons coupent le sérieux de l'étude par une ré-

création agréable. — Jusqu'à son porc s'échappant de l'étable, et bondissant sous les transports de la liberté, produit dans son âme une douce émotion : il rend grâces à la nature d'avoir répandu des sentimens de joie jusque dans les espèces les plus viles.

Lorsqu'il sort pour ses promenades, les enfans se mettent sur son passage. Le petit garçon ôte son bonnet; la petite fille fait la révérence, et puis, tout glorieux, ils courent dire à maman que M. le curé les a pris par la main ou leur a tiré son chapeau. — En le voyant passer, le méchant éprouve un reproche en secret, l'honnête homme un encouragement, et le malheureux abandonné se dit tout bas : *J'ai encore un ami* : il le suit de l'œil avec attendrissement, puis un vœu s'élance au Ciel pour sa conservation.

Sois béni, homme utile et vénérable! coule tes jours dans la simplicité et l'innocence!.... Je te respecte aussi véritablement que je méprise ces vils apôtres de l'erreur et de la tyrannie, ces missionnaires infernaux qui, par intérêt ou stupidité, corrompent les sources de la raison, propagent les préjugés, altèrent les vertus, étouffent les plaisirs, prêchent l'intolérance,... et qui, au nom d'un Dieu souverainement bon, couvrirent si souvent la terre de sang, d'horreurs et d'esclavage.

LE MILITAIRE.

C'est un étrange droit que celui que donne un homme à un autre homme d'aller assassiner des hommes qu'il ne connaît point, qu'il n'a jamais vus, et qui ne lui firent jamais aucun mal ; sans savoir souvent pour quelle cause, ou, pis encore, sachant qu'elle est des plus injustes.

Si l'on consulte la raison, elle dit que, dans ce dernier cas, le militaire n'est que le vil instrument des crimes d'un chef coupable. — Si l'on consulte l'opinion, elle dit que c'est au dernier à répondre du sang qu'il fait verser ; et qu'à l'égard de ses inférieurs, plus ils en répandent et plus ils sont dignes d'éloges. — Malheureusement, la raison joue un si petit rôle dans le monde, et l'opinion un si grand, qu'il faut passer pour insensé, ou suivre plus ou moins la dernière.

Nerval, habitué à les comparer toutes deux, a souvent envisagé son métier sous ce point de vue philosophique : ce qui lui persuade que c'est une obligation de plus pour l'exercer avec bonté et no-

blesse. Il pense avec joie que si la guerre est le théâtre des plus grandes horreurs, elle est aussi celui où une âme généreuse et sensible trouve les occasions les plus fréquentes d'exercer ses penchans. Il les satisfait déjà en partie en adoucissant le sort des pauvres esclaves qu'une austère subordination soumet à son autorité.

Ils ne l'approchent pas avec cette servile crainte qui témoigne contre l'insensibilité d'un maître; mais avec ce respectueux empressement qui prouve qu'il a su changer leurs devoirs en plaisirs. Nerval n'oublie pas qu'ils sont hommes, et il les traite comme tels. — Sa discipline est sévère sans dureté, stricte sans minuties. Il récompense impartialement, et ne punit jamais avec humeur. On voit que sa bonté combat sa justice, et qu'un regret se mêle à la rigueur.

Les fautes de bassesse le trouvent seules inflexible : il est persuadé qu'un homme vil est presque toujours un homme lâche, comme l'homme lâche est pour l'ordinaire un homme vil. Il s'attache à maintenir parmi eux un vif sentiment d'honneur, et cet instinct de loyauté, compagne ordinaire du courage et de la bonne foi.

Ses punitions sont, autant que possible, utiles au commun : c'est, par préférence, des corvées, des gardes d'*extra*, ou des reproches publics. Il sait se faire craindre sans se faire haïr, et se faire aimer

sans perdre l'autorité, en joignant la politesse de l'homme aimable à la fermeté des vertus militaires. — Il unit dans ses manières les grâces françaises et la mâle dignité allemande. Son ton franc, hardi, décidé, même un peu avantageux, indique son mépris pour l'artifice, l'orgueil sur son état, et le sentiment de sa force.

L'énergie de son caractère passe dans ses discours : ses mots vont droit à la pensée : sa touche large, hardie, incorrecte, peint à grands coups. C'est un *Rembrandt* moral, qui paraît jeter au hasard du blanc, du noir, du vert, du rouge; qui néglige de fondre ses nuances sans s'inquiéter que chaque coup isolé soit pris pour un trait de maladresse, pourvu que l'ensemble produise l'effet.

Mettant à profit les loisirs de son état, que ses camarades consument dans le jeu, le vin, la séduction et l'ennui, Nerval les emploie à la culture des lettres. Il joint aux fleurs d'une littérature légère les fruits d'une morale épurée, et les connaissances les plus propres à son métier.

La tactique, les fortifications, la topographie, les langues des pays où se porte communément le théâtre de la guerre, et l'art plus difficile de conduire les hommes, sont les objets de son étude, la source de ses plaisirs, et celle de sa considération. — Personne n'exerce mieux que lui en détail; il sait que le gros en dépend : comment corrigerait-il chez ses

inférieurs ce qu'il ne saurait pas lui-même? personne ne connaît mieux l'art important de s'expliquer avec clarté, force et précision, et de mouvoir une troupe avec dextérité. Appliquant la théorie à la pratique, il a réfléchi d'avance sa conduite dans des cas peu communs, et combiné tous les changemens de position locale. Qu'on lui donne un problème difficile, il le résout à l'instant, en ne perdant jamais de vue les principes fondamentaux de *simplicité, célérité, sûreté,* et y joignant, s'il se peut, la *belle apparence,* qui, en flattant le commun, l'élève à ses propres yeux.

Le pédantisme et la dureté, plus ou moins liés avec son état, ne lui ont point échappé : il les soumet en secret à l'œil critique de la philosophie, en connaît également la nécessité et l'abus; et lorsqu'il s'y conforme par discipline et soumission, il en adoucit le poids par bonté, et préserve également sa troupe des dangers de la licence et de l'avilissement, de l'oisiveté et du dégoût des fatigues inutiles. — Circonspect dans ses ordres, il ne les multiplie pas sans une nécessité absolue; mais, une fois donnés, il en exige l'observation avec sévérité : il sait par expérience qu'un seul négligé ou relâché nuit plus à la discipline et à l'esprit de corps que plusieurs autres suivis ne servent, quoique importans au même degré. — Il ne craint point de les rétracter lorsque l'expérience les démontre moins

utiles qu'il ne l'avait supposé. — Il donne l'exemple de la subordination par son respect envers ses supérieurs, la promptitude de son obéissance, et l'attention de n'en jamais parler qu'avec égard.

Nerval entretient cet orgueil militaire qui prévient l'abattement; mais il ne permet point l'injustice, et protége rigoureusement le paisible bourgeois et l'innocent agriculteur contre le despotisme soldatesque. — Lui-même n'est point prêt à frapper aveuglément au gré d'un maître tyrannique. Il déposerait plutôt ses armes, ou les tournerait contre l'oppresseur, que de les salir du sang et de l'esclavage de ses compatriotes: il en est le défenseur, et qui les opprime au dedans ou au dehors est son véritable ennemi.

Il pense avec Caton: « qu'il ne suffit pas que le » soldat soit intrépide, mais qu'il faut encore qu'il » soit honnête homme. » — Sa vertu déguisée sous » le nom de l'honneur, se répand en bienfaisance sur ses inférieurs, avec une noblesse et un désintéressement qui manquent souvent à la religion même. — Le dévot évite le mal par la crainte des dieux; l'honnête homme fait le bien par penchant, par dignité: fût-il athée, sa droiture n'en serait pas moins inaltérable: il porte au dedans de lui un juge sévère devant lequel il frémirait de s'avilir.

Les subalternes savent que, pour lui faire leur cour, il n'est d'autres moyens que le zèle et la probité. Ce ton devient dominant: le flatteur même

s'y conforme, et découvre dans l'exercice de ses devoirs de nouvelles jouissances dont il n'avait pas d'idée.

Nerval ne se fait pas un jeu barbare d'attirer une jeunesse inconsidérée dans des piéges dont les liens changent souvent la direction du reste de leur vie. Ses enrôleurs ont ordre d'éviter toute supercherie; partant du principe qu'il est moins criminel de voler le bien d'un homme que de lui dérober sa propre personne. S'est-on écarté de cet ordre, il leur rend la liberté.

Le temps d'un bon sujet est-il fini, et redoit-il encore quelque bagatelle qui le forcerait de se rengager, il lui dit : *On est content de toi; si tu es las de servir, tu peux partir malgré ta dette; nous n'y regarderons pas de si près.* — Sa générosité à cet égard est compensée par d'autres, en ce que ses récrues sont communément moins chères, parce qu'elles lui donnent la préférence, et que d'ailleurs il perd rarement par la désertion.

L'idée seule de profiter sur leur équipement ou sur leur misérable paie le révolte. — Il veille à leur aisance, à leurs plaisirs; entre dans les détails de leur ménage, leur fait quelques avances qui les mettent à même d'acheter en gros, et de spéculer sur leurs provisions : il les défend contre la rapacité des entrepreneurs, les visite dans les hôpitaux, et familièrement assis sur le lit du malade, il n'est plus

à son égard qu'un bon ami qui le ranime, le soulage et le console.

On sait qu'il n'est point de classe d'hommes plus reconnaissante que le militaire; parce que le courage est le germe des passions les plus nobles. Cette qualité n'est jamais seule; chez le scélérat même, elle est accompagnée de quelque grandeur d'âme. Il n'est pas non plus de classe plus propre à nous apprécier que nos subordonnés. On n'est devant ses supérieurs que ce que l'on veut paraître, et l'âme la plus vile est celle qui feint le mieux : chez nos égaux, l'envie et la rivalité altèrent pour l'ordinaire l'estimation : nos inférieurs seuls connaissent notre vraie valeur. — Nerval en est adoré. — La sentinelle s'occupe de lui pendant ses factions nocturnes : son imagination se monte; il espère qu'un jour de combat il pourra lui témoigner sa reconnaissance. Cette image le suit jusque sur son lit de camp : il rêve que son bienfaiteur est en danger; le frisson de l'héroïsme parcourt ses veines... il vole à travers mille morts; il renverse, pénètre, pare, frappe, est frappé; son sang coule, il tombe, et se réveille désolé que ce ne soit qu'un songe.

Il n'est guère moins chéri de ses camarades : un commerce sûr, un esprit officieux, des manières rondes, des procédés suivis le font aimer et respecter. Il répand sur tout ce qu'il fait une petite teinte du romanesque de l'ancienne chevalerie; elle échauffe

son cœur pour la gloire ; et si on portait encore une devise, il prendrait celle de Bayard : *sans peur et sans reproche*.

Ses principes de galanterie sont moins antiques ; et comme le commerce des femmes est peut-être nécessaire à l'adoucissement de cet état, et au soutien de l'enthousiasme qui lui est propre, il en fait une de ses récréations les plus chères, et se prête assez volontiers à la légèreté moderne. — On l'accuse un peu de libertinage et de fatuité ; mais on lui accorde qu'il allie autant que possible ses goûts avec l'honnêteté et la prudence, et qu'il ne se fait pas un jeu barbare de troubler le bonheur conjugal et la paix des familles.

La constance n'est pas son fort, mais la délicatesse de ses procédés est inaltérable. De longues rigueurs, il n'en essuya jamais, et quoiqu'il ne croie guère plus aux femmes qu'aux ennemis invincibles, sa fierté répugne à être long-temps le jouet de leurs caprices. Trouve-t-il quelque Gibraltar féminin, il lève le siége, la plaint, l'estime, l'approuve, et pense qu'il en est plusieurs millions d'autres qui pourront l'en consoler. Le globe est devant lui, le sexe est son sérail : ne pas l'aimer, c'est perdre à ses yeux le charme le plus touchant, comme il lui semble qu'avec un cœur sensible la vieille perd ses rides, la sotte sa bêtise, et la laide ses difformités.

Jusque dans les orgies, si communes dans son

état, il sait être délicat, et ranimer les dernières étincelles de sentiment dans des cœurs avilis : il étonne par ses égards, attendrit par sa douceur, et entremêle un tendre badinage de questions sur leur sort, d'avis sur le danger, de conseils et de secours dans le besoin. Il épure ses jouissances pour les rendre plus douces : il les modère et les borne pour les rendre plus durables. Sous sa main, la débauche n'est plus que tendre volupté, et l'ivresse se change en aimable délire. — Il sait concilier la légèreté avec la profondeur, l'héroïsme avec la tendresse, la vertu avec le plaisir, les grâces de l'esprit avec la force du raisonnement, et l'érudition avec la gaîté. Il dégage le savoir de la rudesse de l'orgueil, et la raison de sa révoltante austérité. Au sortir d'un tendre tête-à-tête, il peut calculer le jet d'une bombe, ou l'angle d'un polygone ; et au sortir d'une recherche métaphysique, il peut s'amuser avec des jeux d'enfant.

Philosophe le matin, petit-maître le soir, homme du monde en quartier d'hiver, il n'est plus que héros en campagne. Son corps endurci d'avance aux fatigues, et ses sens aux privations, les lui font supporter avec cette aisance qui maintient la tête libre et l'esprit sans humeur. — Peu lui importe d'être au sec ou à l'humide, de dormir de jour ou de nuit, sur la terre ou dans une alcove ; d'être à la table d'un Lucullus ou à celle d'un manœuvre. Il

fait consister sa première commodité à savoir se passer de tout, et ne met de luxe qu'en bonnes armes et en bons chevaux.

Impénétrable sur ses projets, rapide dans l'exécution, il entreprend de grandes choses avec de petits moyens. — Dans les embarras les plus pressans, il agit avec une aimable gaîté et une tranquille précipitation. Familier avec la mort ou avec l'idée plus terrible de la mutilation et des souffrances, le danger rend ses idées plus distinctes, en exaltant son âme, et ralliant toutes ses facultés : il paraît toujours supérieur aux événemens, et du chaos le plus obscur, il arrache l'ordre et la clarté. De même, dans les positions les plus désespérantes, son sang-froid l'enhardit où d'autres s'étonnent, et il trouve des expédiens dont le hasard est toujours au-dessous de son courage, lors même qu'il serait au-dessus de ses forces. — Mais cette même force sait s'arrêter où la constance n'est plus qu'obstination, et où la prudence offre encore des refuges : elle sait alors se désister de l'impossible, et attendre des occasions plus heureuses.

Indomptable dans l'adversité, modéré dans la victoire, il sait tirer parti de la dernière, et « *croit n'avoir rien fait tant qu'il reste encore quelque chose à faire*. » — Tranquille au milieu du carnage, il y porte une âme sensible et compatissante. Économe de sang, il n'en fait verser qu'autant qu'il

est indispensable, et, protecteur du peuple ennemi, il s'oppose sévèrement à toutes dévastations inutiles. Ses soins généreux s'étendent jusqu'aux blessés et prisonniers, jusqu'aux bourgeois et paysans chez lesquels sa troupe loge : il veut qu'on fasse la guerre en *preux chevaliers*, non en brigands, non en barbares; il veut qu'on respecte ce dernier asile du citoyen paisible, et qu'on lui soit le moins à charge que possible : cette retenue se compense par la reconnaissance des hôtes, et le soldat y gagne plus qu'il n'y perd.

On peut juger en partie la manière de voir de Nerval par les faits qui lui plaisent et ceux qu'il cite le plus souvent : en voici quelques-uns.

« Que reste-t-il à faire, disait le duc de Weimar, » battu à Rheinfeld, quand on a perdu la moitié de » son armée, ses vivres, ses équipages, ses munitions » et son artillerie? *Remarcher à l'ennemi*, répondit » le duc de Rohan. Les troupes se rassemblent, » surprennent les Impériaux, font quatre géné- » raux prisonniers, et terminent la campagne par » plusieurs conquêtes importantes. »

« Après une bataille perdue, vingt Parthes, » plutôt que de se rendre, se décident à se frayer » un passage à travers l'armée ennemie. Les Ro- » mains, pénétrés de respect, s'entr'ouvrent et les » laissent passer sans obstacle. »

« Louis XIV, consultant Vauban sur la lenteur

» du siége de Turin, l'illustre ingénieur offrit d'al-
» ler conduire les travaux. M. le maréchal, lui dit
» le roi, songez-vous que cet emploi est au-dessous
» de votre dignité? Sire, répondit-il, ma dignité est
» de servir l'état? »

Pyrrhus disait que l'avis d'un seul homme éclairé est plus puissant que la bravoure de plusieurs milliers, et que Cynéas avait pris plus de villes par son éloquence que lui-même par ses armes. — Nerval n'est point étranger à cet art de parler, si nécessaire à tout homme qui veut diriger ses semblables. Il connaît les secrets ressorts du cœur humain, et sait au besoin les émouvoir.

Supposons-le à la tête d'une milice Suisse, au moment de livrer bataille. Il lui parlera à peu près ainsi, non en style académique, mais en style à la fois simple, et un peu exagéré du vulgaire.

« Aujourd'hui, chers camarades, votre valeur va décider si le plus heureux des peuples est encore libre ou s'il est dans l'esclavage; si votre vieillesse s'écoulera dans l'honneur et l'abondance, ou dans l'opprobre et la misère. — L'œil de la patrie est sur vous; elle vous appelle son espoir, sa confiance, son refuge. Demain elle prononcera si nous sommes de lâches vaincus ou de dignes défenseurs :.... demain, mille et mille cris d'allégresse chanteront notre gloire, ou des cris de douleur nous couvriront de reproches méprisans.

» Vous avez devant vous ces mêmes troupes que vos aïeux vainquirent si souvent. Ils tremblent au souvenir de leurs exploits, et notre réputation les intimide. — Tous les rois ne rendent-ils pas justice à votre supériorité militaire? ne cherchent-ils pas votre alliance, et ne vous préfèrent-ils pas pour la garde de leurs personnes? — Si nous surpassons leurs sujets pour des intérêts étrangers, que ne ferons-nous pas pour les nôtres propres? — C'est vous qui êtes les vrais soldats : ils ne sont que mercenaires. Ils combattent pour un maître; vous combattez pour vous, vos possessions, votre famille, vos priviléges. — Leurs bras énervés par l'oisiveté pourraient-ils résister aux vôtres, qu'un honorable travail a endurcis? Joignons hardiment l'ennemi : c'est corps à corps qu'il faut combattre, et si vous êtes tels que vous devez être, je réponds de la victoire.

» Ne vous laissez pas éblouir par le vain éclat de leur propreté, ou l'adresse de leurs exercices. Est-ce avec de la frisure ou des mouvemens gracieux qu'ils nous battront? Il est vrai qu'ils mettent plus de vitesse et d'exactitude dans les évolutions, parce qu'ils sont plus attentifs et plus soumis envers leurs officiers. Mais qu'est-ce qui vous empêche aujourd'hui d'être aussi obéissans qu'eux?

» S'il était possible que nous ne fussions pas victorieux, rappelez-vous du moins qu'il n'est pas de position plus dangereuse qu'une retraite en dés-

ordre, et que toute troupe débandée est une troupe détruite. — Si quelqu'un de vous est séparé par le tumulte, qu'il se rallie sous les drapeaux. Si les corps voisins nous donnaient un mauvais exemple, ne l'imitons pas : prouvons qu'entre les braves nous étions les plus braves. Ma sûreté m'est aussi chère que la vôtre : j'ai le même sort à courir. Fiez-vous à mon savoir et à ma prudence : je commanderai la retraite dès que la victoire ne sera plus certaine. Que l'union et le bon ordre diminuent du moins le danger et la honte.... Mais, si nous en sommes réduits là, que de maux nous devons attendre ! — Je vous vois d'avance chargés d'impôts et de corvées : je vois vos fils arrachés de la culture, et enrôlés par force sous une servitude étrangère : je vois les vainqueurs établis dans vos maisons, y commander en maîtres, se nourrir de vos bestiaux, et les rôtir avec vos arbres fruitiers, sur ce foyer où se chauffaient vos pères : je les vois insulter vos femmes et vos maîtresses, violenter vos filles, rire de votre colère, ou répondre à vos représentations par des injures et des coups.... Et nous souffririons un tel avilissement! notre sang ne bouillonnerait pas de....! (Ici il est interrompu par le murmure; l'on s'écrie de toutes parts : *Plutôt mille et mille morts !*..... Il fait un signe, et le silence règne de nouveau.) Oui, braves camarades, plutôt que de se soumettre à de telles horreurs, que le dernier de

nous périsse. Mais j'espère que ce soir même nous en verra à l'abri : leur courage ne peut égaler le vôtre : ils combattent pour l'oppression, et vous pour la justice. La Providence est de moitié avec nous. Ne vous suit-elle pas également au milieu de la foule comme au sein de votre famille? Quel coup peut frapper qu'elle ne dirige? et ce coup même, que peut-il vous faire? qu'abréger un peu le temps d'une vie incertaine, prévenir les langueurs de la vieillesse, et les angoisses d'une longue maladie.... S'il faut mourir, que ce soit en remplissant les devoirs de l'honneur et du patriotisme.

» *Ici, découvrant sa tête, il porte un regard martial vers le ciel.* — O toi! qui commandes aux armées.... Toi! qui nous choisis pour être un des peuples les plus fortunés.... Toi! qui combattis avec nos pères contre la tyrannie, daigne encore soutenir tes bienfaits! Nous t'offrons en hommage la justice de notre cause. Ce n'est ni l'ambition, ni l'avarice qui nous arment, c'est la défense la plus forcée que nous mettons sous ta protection. — Et vous, mânes de nos ancêtres, héros de la liberté, veillez du haut de votre grandeur sur ce sang qui descend du vôtre! Nous jurons devant vous de le répandre jusqu'à la dernière goutte plutôt que de l'avilir.... Chargeons, camarades; la victoire est à nous! »

RELIGION NATURELLE.

Indépendamment de tout motif religieux, et ne considérant l'homme que sous ses rapports sociaux, nous avons démontré, qu'abstraction faite de l'existence d'un Être suprême, et de celle d'une vie future, il n'est de vrai bonheur que dans la vertu.— Si ces avantages sont déjà si grands, quels ne seront-ils pas si nous y ajoutons l'influence sur un bien-être éternel, joint au désir de plaire au maître de l'univers?

Ces puissans motifs peuvent se tirer facilement de la simple raison; mais il faut commencer par lui donner le plus d'étendue possible. C'est de la cime des connaissances humaines qu'il faut s'élancer vers le grand moteur de la nature, dont l'idée, selon Pythagore, ne peut être en nous que l'extrême effort de l'imagination vers tout ce qu'il y a de plus parfait. Ces efforts seront toujours proportionnels au degré de lumière et de chaleur du génie; ce qui met une différence prodigieuse entre le Dieu de l'ignorant et celui de l'éclairé. Le premier ne le juge que

d'après sa propre image : il lui suppose toutes ses faiblesses, tous ses petits vices : l'univers n'a pour lui que quelques lieues, le temps que quelques années, et le plus haut motif qu'il puisse saisir est celui de la gloire.

Il n'y a point de science où l'homme ait fait autant d'écarts, parce qu'il n'en est point de si éloignée de sa faible intelligence. — Mais autant il est utile de réprimer les abus moraux des croyances reçues, autant est-il dangereux d'en attaquer les bases, à moins qu'on ne puisse y suppléer par quelque chose de mieux; ou du moins il faut commencer par démontrer qu'il est plus avantageux au bien public qu'un peuple ne soit composé que d'athées et d'impies guidés par le seul intérêt personnel, plutôt que d'individus modérément dévots qui croient un Dieu qui veut le bien et défend le mal, récompense le premier et punit le second, qui pénètre jusqu'au fond des cœurs les pensées les plus secrètes, comme il voit les actions les moins connues [1].

[1] Lorsque, dans une condition obscure, et hors des rayons de lumière philosophique, j'ai découvert une âme intègre et généreuse, et qu'étonné de ce phénomène, j'ai cherché à en décomposer les parties pour les mieux connaître, j'ai presque toujours trouvé la religion au fond du creuset.

Un officier allemand, plus fort de poignet et de raison que de logique, contestait avec un de ces faibles esprits forts qui se font une gloire de renverser les principes les plus essentiels, qui prétendent que la probité est duperie, la compassion un retour sur soi-même,

Un défaut commun presque à tous les systèmes religieux, même les plus philosophiques, c'est de ne

le patriotisme un préjugé, la religion des fables populaires, ne reconnaissent de droit que celui de la force, et de devoir que la prudence. L'officier, après avoir long-temps opposé inutilement, parut enfin convaincu, et son adversaire triomphait.—Tout à doup le militaire saisit le petit homme au collet, lui lie bras et jambes au pied d'une grosse table, et cela si rudement que la corde entrait dans les chairs. Le raisonneur abasourdi crut d'abord que son adversaire était devenu fou; il demande la cause de ce mauvais traitement. — *C'est parce que cela m'amuse,* répondit l'officier. Mais croyez-vous que cela m'amuse aussi, répondit l'autre? *Cela m'est très-indifférent.* De quel droit, je vous prie? *Du seul droit respectable, celui du plus fort.* Le garrotté s'emporta violemment. *Taisez-vous,* lui dit le militaire, qui fumait froidement sa pipe, *ou je vous donne des coups de pied.* Il continua de crier et il lui mit un bâillon. Le patient se radoucit, et on lui rendit la liberté de parler. Ayez donc compassion de moi. *Faiblesse! Vous m'en avez convaincu.* Vous m'allez mettre au désespoir. *Peu m'importe.* Au nom du Ciel, prenez pitié de ce que je souffre. *Le Ciel.... Belle chimère! C'est pour les sots, disiez-vous.* Le prisonnier s'emporta de nouveau; il menaça que son épée ou la justice le vengerait le lendemain. *Oh! en ce cas, je vais vous prévenir en vous jetant dans la rivière* (elle coulait sous les fenêtres); *ma sûreté l'exige, c'est le seul vrai devoir.* Il parut se disposer à effectuer la menace. Eh bien! je vous fais serment, dit le raisonneur glacé d'effroi, sur tout ce qu'il y a de plus sacré, que j'oublie votre étonnant procédé, pourvu que vous me rendiez la liberté. *Comment voulez-vous que je me fie à vos sermens, vous qui ne croyez ni Dieu, ni punitions, ni vices, ni vertus?* Il obtint cependant sa grâce; et, plus persuadé par cette mauvaise plaisanterie que par les meilleurs raisonnemens, il comprit que la société demande d'autres vertus que la prudence, et il devint, pour la vie, un des plus zélés déclamateurs contre le droit de force.

considérer qu'une particule de la création; c'est de fixer les conséquences générales d'après des fragmens presque imperceptibles; c'est d'attacher trop d'importance à notre globe : de considérer l'homme et les petits objets qui l'environnent, non comme premier but de la totalité des décrets, et d'y rapporter et comparer tout ce qui se passe dans l'univers.

Cette manière de voir est peut-être la seule qui puisse être saisie par le vulgaire; c'est celle qu'une divinité qui voudrait se communiquer à lui, serait peut-être forcée d'emprunter pour pouvoir en être comprise. Mais l'âme éclairée lit dans le firmament la démonstration mathématique de rapports bien plus étendus, et là elle se forme de cette divinité une image infiniment supérieure à tout ce que la superstition, secondée du plus ardent fanatisme, a jamais pu produire de plus élevé.

Le peuple peut difficilement être amené au vrai par d'autres moyens que par l'usage : il faut que l'habitude lui tienne lieu de raison, et que ses notions les plus abstraites s'inculquent avant le développement des plus simples.— Mais, à l'égard de cette classe d'hommes qui préside au bonheur des autres, et chez laquelle il est si important de n'admettre que les principes les plus réfléchis, l'introduction aux connaissances religieuses devrait être précédée d'un cours épuré de *juste* et d'*injuste*, de notions générales sur la métaphysique, la chimie, l'anatomie et

notre système solaire. C'est le télescope et le microscope à la main que l'homme pensant doit étudier la nature, et admirer, dans les deux extrêmes de nos perceptions, cette étonnante sagesse qui la gouverne. Plus nos sens se renforcent par l'art, plus nos observations s'étendent, se multiplient, et plus nous découvrons d'ordre, de puissance, et un concours de moyens sans nombre, profondément raisonnés, tendant vers des buts distincts, qui sont en même temps causes et moyens d'autres plus grands buts. L'organisation d'une plante, d'un insecte imperceptible à l'œil, renferme, prouve plus de science que tout le genre humain n'en pourrait réunir. Or, si les détails offrent tant de miracles et de sagesse incomparable, où serait la probabilité que l'administration générale en soit dépourvue ? — Ces distances astronomiques familiarisent aussi peu à peu avec l'image de l'immensité, sans laquelle il est impossible d'apprécier notre petitesse et nos rapports individuels relatifs à la grandeur du tout et à la majesté de l'Être suprême.

Un philosophe ne peut réfléchir avec quelque élévation sur les attributs de son Dieu et le but de sa propre existence, qu'en ne perdant jamais de vue les grands objets d'*espace*, d'*éternité*, de *matière*, d'*esprit* et de *bien universel*. Le premier lui fera habituellement sentir l'extrême petitesse du globe qu'il habite, et du rang qu'il occupe lui-même dans

l'échelle des êtres : le second étendra ses conséquences jusqu'aux infinis de la durée, soit dans l'avenir, soit dans le passé : le troisième lui prouvera qu'il fallait que, de tout temps, il y eût un germe d'imperfection dans le sein de la nature, puisqu'il existe sous nos yeux des êtres si imparfaits : les efforts sublimes et les émotions délicates du quatrième lui feront comprendre qu'il y a dans les vertus plus que du mécanisme, de la fermentation et du mouvement : enfin le dernier lui indiquera diverses possibilités, par lesquelles l'harmonie du total pouvait exiger quelques désordres dans ses parties, qui, par des maux momentanés, deviendront la source de biens durables.

Combien de conjectures neuves ne pourrait-on pas former sur l'origine des êtres et les causes du mal ; sur l'essence de la matière et celle de ces corps lumineux ; sur la destination de l'homme et le grand but de la nature ? Mais il est indispensable que, dans ces hypothèses, on ne sépare point le physique du moral, ni l'univers du globe, ni la superficie du dernier de sa composition centrale, la partie devant nécessairement être liée à l'ensemble par l'indivisibilité des lois générales, qui embrassent indispensablement tout ce qui fut, tout ce qui est, tout ce qui sera, sans exception de temps ni de lieux.

Espace ! éternité ! . . . mots étonnans ! qui pourra

jamais vous saisir, et qui cependant peut mettre votre immensité en doute? — Relativement à la première, formons-nous d'abord une idée de vitesse, une image de distance, et une de grandeur. — Par exemple, d'ici au soleil, dont le volume est évalué par nos meilleurs astronomes quatorze cent mille fois plus gros que la terre [1], les mathématiques, qui sont les connaissances les plus certaines, comptent environ trente-quatre millions de lieues [2], que le meilleur coursier dans une continuité de ses plus vigoureux élans ne pourrait parcourir que dans plus de cinq cents ans, et qu'un homme qui marcherait toujours n'atteindrait que dans près de quarante siècles : et d'après des calculs aussi ingénieux que probables, M. Huyghens estime que les étoiles fixes les plus proches ne peuvent être moins de vingt-sept mille six cent soixante-quatre fois plus éloignées que le soleil; et Cassini conjecture que la distance de Sirius doit excéder celle de cet astre quarante-trois mille sept cents fois, et sa grosseur d'un million; ce qui, nonobstant que cela mettrait sa masse, en comparaison de celle de notre globe, comme 1 à 1,200,000,000,000, ne serait peut-être qu'un point en proportion de celle de certaines étoiles que les meilleurs télescopes n'aperçoivent que comme une petite lueur scintillante.

[1] Ou, plus exactement et en décimales, 1,435,025.

[2] Distance moyenne, 34,761,680.

L'analogie nous démontre, avec beaucoup d'apparence, que nos co-planètes sont des terres à peu près comme la nôtre, dont les élémens, les climats, les productions et les êtres animés doivent différer en raison de leur éloignement du centre de chaleur et de leur plus ou moins de volume. — Il est très-probable, comme divers grands hommes l'ont pensé, que chaque étoile fixe est un soleil, centre de mouvement d'autres systèmes planétaires, et ainsi à l'infini. — Cette supposition, si souvent traitée comme chimérique par l'ignorance ou par l'orgueil, est cependant la seule qui donne quelque probabilité satisfaisante sur la nature et le but de ces corps lumineux, que la plupart des hommes, dans leur indolence d'esprit, considèrent sans jamais se demander ce qu'ils sont et à quoi ils servent. C'est aussi l'hypothèse qui est la plus conforme à la physique, à la raison, et à la majesté même du Créateur.

Après cette faible image de grandeur, admettons avec Newton que la lumière parcourt près de quatre millions de lieues par minute; puis subdivisons cette minute en 60 secondes, la seconde en 60 tierces, et ainsi jusqu'à la décime. Supposons enfin une vitesse qui, dans cette décime de temps, parcourrait des millions de fois plus d'étendue que ce rayon de lumière n'en peut parcourir dans des millions d'années. — Lancez alors cette vitesse dans l'espace, qu'elle poursuive en ligne droite pendant des mil-

lions de milliards de milliasses de siècles. Doublez le produit, redoublez; joignez-y encore les ailes de l'imagination la plus ardente.... Eh bien! tout ce vaste trajet est un rien si imperceptible, en comparaison du tout, que vous n'êtes ni plus éloignés du centre, ni plus rapprochés de la circonférence. « Car, comme dit Épicure, il faut de toute nécessité que l'espace soit sans fin. S'il ne l'était pas, » il faudrait qu'il y eût un coin dont on pût en » voir l'extrémité; et dès que ce coin existe, c'est » encore l'espace. On peut donc aller plus loin. »

Quel doit être celui qui en embrasse le total dans sa sagesse et dans sa puissance? Que devient notre petit globule de neuf mille lieues de tour? Ce n'est plus qu'un atome perdu dans l'immensité; et l'homme qui voudrait conclure qu'il n'est rien au delà, serait plus ridicule que les insectes qui, végétant en peuplades à l'extrémité d'une feuille, s'imagineraient qu'elles concentrent toutes les vues et toutes les merveilles de la nature, et penseraient qu'à sa chute l'univers entier s'écroule.

Ces calculs de proportion, toujours plus étonnans à mesure qu'on a l'âme grande, et l'habitude de les réfléchir, s'appliquent généralement à *l'éternité*. — Posons pour première unité des milliards de milliasses de siècles; ajoutons autant de chiffres que de grains de sable dans la mer, ou d'atomes dans l'espace. Multiplions la somme par elle-même, et

remultiplions-la des milliards de fois encore. Le produit ne sera qu'un moment, à peine marqué, en comparaison de cette éternité.

Que devient encore ici l'éclair de notre vie actuelle? L'homme se confond, se perd, s'anéantit sous son extrême petitesse.... Projets, pouvoir, grandeur, sciences, tout disparaît.... Mais un souvenir de vertu arrache le sage au néant; il s'élance de nouveau dans un rang sublime. Qu'un Dieu lui parle, et il lui dira avec une modeste assurance : Oui, je suis infiniment petit; oui, je suis infiniment faible; mais indique-moi un sentiment de bienveillance que je ne puisse éprouver, ou un sacrifice généreux que je ne puisse faire.

IL EST UN DIEU.

Dans le petit nombre de principes sur lesquels tous les peuples sont d'accord, celui de l'existence d'un Dieu tient le premier rang. — La prodigieuse variété de sectes, loin d'être contraire à cette opinion innée, semble lui donner un degré de force de plus, en indiquant le point central sur lequel toutes leurs contradictions se rallient. — Le stupide païen se prosternant devant son idole, prouve peut-être mieux par cet acte machinal la certitude d'une puissance supérieure que le métaphysicien qui la démontre.

La plupart des nations diffèrent dans les conséquences de ce principe, mais s'accordent sur l'essentiel. Sénèque disait déjà *qu'il n'en est point de si barbare et de si corrompue qui n'adore quelque divinité.* — Qu'on parcoure de nos jours celles dont les mœurs, le gouvernement et la croyance sont le plus en opposition ; qu'on leur demande : *Est-il un Dieu ?* Elles répondront : Il en est un. *Quels sont*

les plus sûrs moyens de lui plaire? Etre juste et bienfaisant. L'application de cette maxime variera suivant les degrés de connaissances; mais le fond sera le même.

A la rigueur, le philosophe n'a pas besoin d'en savoir beaucoup plus : il peut se dispenser de se perdre dans l'abîme des méditations abstraites ; il doit avoir la modestie de croire que si tant d'hommes s'égarent sur cet objet, il peut s'égarer aussi. Sans mépriser personne pour ses opinions, il admet les principes de la certitude, pour garant desquels il a la raison du genre humain entier, et qui paraissent indépendans des lieux et des siècles. Il développe ces principes d'après les lois de la sagesse ; il s'attache principalement à la connaissance et à la pratique du bien ; laisse le monde aller son cours, et pour le reste se repose doucement sur les décrets de la Providence. Socrate pensait « qu'il était inutile de vouloir déchirer le voile qui dérobe ses mystères ; qu'il fallait » la laisser dans l'impénétrabilité dont elle avait » jugé convenable de se couvrir. » Il s'adonna entièrement à la morale, cessa d'être physicien, crut un Dieu et une justice.

L'existence de ce Dieu semble être, sous nos rapports présens, plutôt une vérité de sentiment que de démonstration. C'est un instinct que tous les écarts de la raison ne peuvent parvenir à étouffer entièrement, et que cette raison même démontre

cependant avec plus d'évidence qu'aucune autre vérité métaphysique.

En jetant un coup-d'œil sur tout ce qui nous environne, l'enchaînement des effets enseigne que rien ne se produit sans cause; et, de cause en cause, on remonte nécessairement à un premier moteur universel, qui sera Dieu.

Tout ce qui se passe sous nos yeux n'est qu'un miracle continuel, dont l'habitude seule détruit l'étonnement. — Le cours des astres, celui des fleuves, la circulation de notre sang, la végétation des plantes, l'anatomie animale, ou l'examen d'un seul de nos sens, prouvent à l'observateur réfléchi une continuité de desseins effectués par les moyens les plus sages. — Le squelette est le chef-d'œuvre de mécanique, la digestion le plus haut degré de chimie, et la circulation surpasse tout ce que nous connaissons de plus parfait en hydrostatique. Toutes les recherches n'ont pu découvrir une partie superflue, ou un moyen plus simple de parvenir aux mêmes fins; on ne peut ni ajouter ni ôter. Le peintre ne peut inventer de plus belles formes que celles qu'il trouve éparses dans la nature; et le métaphysicien ne peut imaginer un seul sens que nous n'ayons reçu d'elle. — Le battement d'une artère, qui redouble sous l'émotion; l'influence d'un aliment, qui agit sur la pensée; la rétraction d'un nerf, qui obéit à la volonté, sont autant de mystères que nul

savoir humain n'a encore pu dévoiler, et qui ne paraissent simples qu'à celui qui considère comme tel tout ce qu'il voit habituellement sans jamais en réfléchir les causes.

Divers actes des plus communs ne sont pas mieux connus. Qui explique d'une manière satisfaisante par quel pouvoir étonnant l'œil saisit à la fois des milliers de corps différens, à des millions de lieues de distance? et assure l'âme que, fort au delà de l'orbite de notre sphère, il y a d'autres sphères qui roulent avec elle? — Si des questions pareilles absorbent toute notre intelligence; si l'athée ne se connaît pas lui-même; s'il ne peut rendre compte d'une foule de petits détails personnels, comment prononcera-t-il affirmativement sur ce qui est dans l'immensité de cet espace où il ne fut jamais, ou sur ce qui se fera dans l'immensité des temps qu'il ne peut prévoir.

Si le hasard avait produit le monde, on y remarquerait moins de régularité, plus de différence entre les espèces; chaque individu en formerait presque une particulière; car le hasard ne peut amener que des variétés accidentelles, et jamais un ordre suivi. — Le comble de l'absurdité serait de supposer qu'une force aveugle puisse produire une harmonie soutenue entre des parties contraires, combiner avec sagesse une infinité de moyens, ou créer des êtres intelligens : et le plus haut degré de présomption

est celui d'un mortel qui, n'occupant qu'un point, ignorant ce qu'il sera demain, ne connaissant pas ce qui est sous cette surface qu'il habite, ni au-dessus de l'atmosphère qu'il respire, décide cependant impérieusement qu'il n'est rien au delà, et juge en dernier ressort sur le contenu de l'espace et la tendance de la durée.

L'orgueil [1], le crime et la paresse sont les grands motifs de l'incrédulité. Il est si flatteur pour le premier de se croire au plus haut rang des êtres; si rassurant pour le second de n'avoir point de châtimens à craindre, et si commode pour la troisième de n'être pas obligée de réfléchir! Rien n'est plus facile que de dire : *Il n'y a rien, tout est hasard, tout est confusion.* L'esprit se repose alors dans sa stupidité; l'égoïsme devient la première loi, et l'ignorant se croit l'égal de l'éclairé. Ce dernier s'étonne que l'on soit réduit à prouver ce dont il voit à chaque pas des indices si positifs, et qu'il ne peut cependant faire voir qu'à celui dont les connaissances approchent de l'élévation des siennes.

Comme il est des vérités physiques dont un seul

[1] Ce serait une indécence dans le monde poli de parler de religion; non par respect pour elle, mais c'est que cela blesse l'orgueil des grands, en rappelant le néant des choses humaines, l'égalité primitive, et le subalterne de leurs vues. C'est par ce dernier motif qu'il est presque aussi indiscret de parler des vertus, qu'ils connaissent peu, et qu'ils pratiquent encore moins.

de nos sens nous assure sans que les autres les puissent confirmer, de même, dans le moral, les vérités les plus sublimes ne peuvent être saisies que par la partie la plus pure de nos facultés pensantes. Celui qui n'admettrait que ce qu'il comprend parfaitement, ou ce qui est à la portée de tous ses sens, serait forcé de nier les choses les plus certaines. — Parce qu'un aveugle ne peut se former l'idée de la lumière, s'ensuit-il que la lumière et les couleurs n'existent pas? Et, quant au général, qui est-ce qui a vu le vent, touché le son, entendu le parfum? et cependant, qui doute de leur existence? Qui sait pourquoi le corps qui tombe s'approche de la terre, au lieu de rester suspendu ou de s'élever en l'air? Ceci paraît encore fort simple, et ces questions feraient sourire un idiot; mais elles confondent les plus grands génies, qui en expliquent quelques effets, et en ignorent les causes. Newton, en fixant les lois de l'attraction, n'osa conjecturer ce qu'elle était; et une grande partie de sa vie fut consacrée à la théorie des couleurs.

Au reste, cette défiance de nos lumières ne doit s'étendre que sur les objets métaphysiques, et l'on ne doit jamais soumettre au vague de leurs directions nos idées les plus distinctes sur le vice et la vertu.— La science de l'être en général est étrangère à l'homme, et la nature l'en éloigne par les obstacles qu'il trouve dans sa faiblesse : mais la science de

nos devoirs nous est personnelle, et l'auteur de notre existence plaça au dedans de nous-mêmes un guide qu'on trouve au besoin lorsqu'on veut écarter les préjugés de l'éducation et les prestiges des penchans.

Il est impossible de tirer de la seule raison aucune conséquence probable qu'il n'existe point d'êtres supérieurs à l'homme. Si la nature a pu produire un Lycurgue, un Caton, un Marc-Aurèle, pourquoi ne pourrait-elle produire des intelligences encore plus parfaites? Qui est-ce qui connaît les bornes de son pouvoir? — Si elle fait circuler un principe de vie dans toutes les parties du plus grossier élément; si notre globe de boue est partout animé, pourquoi l'air, ce fluide pur, ou le feu, plus pur encore, ne pourraient-ils pas aussi l'être? Pourquoi ces globes lumineux n'auraient-ils pas leurs habitans, aussi supérieurs en facultés que leur demeure est supérieure en grandeur et en matière? Ou, pour aller plus loin encore, pourquoi ces astres ne pourraient-ils être eux-mêmes des êtres intellectuels, des agens de la suprême puissance, qui coopèrent avec elle dans l'exécution du grand but, et qui, par une foule de gradations, s'élèvent insensiblement jusqu'à la première, qui sera Dieu? Toutes les religions des peuples les plus éclairés ont admis des intermédiaires : qu'on les appelle génies, esprits, anges, ou autrement, peu importe. Et ces

conjectures ou opinions relatives aux astres remontent jusqu'aux temps connus les plus reculés; le sabéisme ayant été une des croyances le plus anciennement et plus généralement répandues, quelques érudits la considèrent comme base de toutes les autres : du moins est-il certain qu'elle offre l'image la plus majestueuse, la plus digne de la grandeur de l'Être Suprême. — Ajoutons que si la vie est un bien, pourquoi la Providence ne l'aurait-elle pas étendue aussi loin qu'elle peut l'être?

On a attaqué la croyance d'un Dieu parce qu'il n'est rien sur quoi on ne puisse soutenir le pour et le contre avec quelque apparence de vérité, et que les Pyrrhoniens avaient même posé en doute leur propre existence. Les plus fortes oppositions des athées portèrent toujours sur la forme des preuves, et jamais sur le fond. Le plus souvent ils sont réduits à ne changer que la dénomination, en substituant le mot *nature* à celui de *Dieu* : mais qu'importe le nom distinctif de cette force régissante, dès qu'elle prouve son pouvoir et sa sagesse?

Un philosophe, affligé de ces incertitudes, priait un ami de lui indiquer les ouvrages qui pouvaient lui servir de contre-poison. L'ami lui indiqua les plus forts traités d'athéisme. Mais, comment! dit le premier, c'est là mon mal. Et c'est justement, répartit-il, ce qui le guérira : une aussi bonne tête que la vôtre ne se laissera pas éblouir par des sophismes

captieux, ni rendre confuse par une abondance de paroles et d'images obscures : elle verra d'abord combien ces prétendues anti-preuves sont pitoyables, et même, si elles ne l'étaient pas, quelle prépondérance de difficultés et de contradictions elles amèneraient !

La marche de l'esprit humain est chez nombre d'hommes à peu près la même. De l'entière superstition ils passent à l'incrédulité complète, et de l'incrédulité aux doutes philosophiques. — Bacon, Leibnitz et Voltaire ont répété : qu'un peu de philosophie conduit à l'athéisme, et que beaucoup de philosophie ramène à la connaissance d'un Dieu.

La victoire la plus complète de l'athée se réduit à établir le doute : et un doute suppose la possibilité de la chose doutée. Il peut tromper sa raison, mais jamais son cœur : il y restera toujours un sentiment confus d'un être supérieur, qui se réveillera plus fortement dans l'infortune, et peut-être d'une manière marquante à l'approche de la mort, ce dont on connaît de nombreux exemples.

A l'égard de l'athée qui étend ses conséquences jusqu'à l'indifférentisme des actions, et au mépris de la moralité, on peut le combattre par les seuls motifs de l'intérêt personnel, et lui prouver mathématiquement son ineptie, en raisonnant à peu près ainsi : — Vous conviendrez que l'homme peut errer. Vous êtes homme : vous pouvez donc errer aussi.

Je pourrais, sans vous manquer, opposer à votre opinion celle d'un Socrate, d'un Leibnitz, ou de quelqu'autre grand homme ancien et moderne, et placé par l'estime générale au plus haut degré du savoir humain. Mais je fais plus pour vous, j'évalue votre opinion à cent mille fois plus raisonnée, plus probable que celle de tous ces philosophes, et de tous les peuples de la terre qui se sont accordés sur ce point : votre suffrage est par-là réduit à une valeur déterminée. Eh bien ! malgré cette extrême disproportion, comme il y en a encore plus entre l'éternité et votre durée, entre les risques de l'erreur et les bénéfices de votre prétendu savoir, qui admet cependant toujours la possibilité de la première, ce serait pour un esprit profond le calcul le plus erroné et l'excès de la plus haute imprudence, que d'exposer d'aussi grands avantages possibles pour quelques jouissances momentanées, et pour afficher quelques instans une petite vanité de savoir, qui nuira à vos semblables, et qui déjà, dans ce monde-ci, éloignera de vous l'estime, la confiance, et mettra votre repos en danger.

Selon les pays où l'on vit, on peut facilement hésiter entre les religions dogmatiques. Nous connaissons treize cents croyances différentes; et peut-être en est-il autant que d'hommes sur la terre; parce qu'il est probable qu'il n'y en a pas deux qui pensent d'une manière exactement conforme

en tous points. Mais nier ce qu'un consentement unanime de toutes ces croyances admet, paraît une présomption insupportable.

Il est encore facile qu'un homme très-instruit, arrêté par quelques difficultés morales, ou séduit par des subtilités de logique, soit indécis par momens. Mais celui qui atteint à une conviction d'athéisme complète, n'est bien certainement qu'un ignorant, qui méconnaît la faiblesse humaine, et n'a point d'idée d'une partie essentielle de nos connaissances les plus certaines. — Enfin, quiconque combat la croyance de l'existence d'un Dieu, ne peut mériter ni le titre de philosophe, ni celui de citoyen; car, fût-elle incertaine, il faudrait la respecter pour le bonheur de l'humanité, comme un des premiers freins du crime, un encouragement à la vertu, et une consolation dans l'infortune.

Athée! qui que tu sois! si tu es si élevé au-dessus du commun des hommes; si tes connaissances sont aussi supérieures aux miennes que tu le prétends; si tu as poursuivi l'esprit et la matière à travers l'obscurité de leurs combinaisons infinies, depuis le néant à la pensée, depuis la pensée à l'héroïsme; si tu as parcouru tous les anneaux de l'immense chaîne des êtres; si tu en as pénétré les plus secrets effets dans leur origine la plus reculée, et dans leur issue la plus finale; ou si, plus encore, un Dieu t'a dit qu'il n'est pas un Dieu : oh! prends pitié de

moi ; ne déchire pas le voile bienfaisant qui cache à mes yeux l'affreux chaos d'un hasard aveugle, qui, sans justice et sans intelligence, dispense confusément les biens et les maux, la vie et la mort ! S'il m'arracha au néant, ne peut-il m'y arracher encore? ne peut-il ranimer ces mêmes parties, et les placer sous les combinaisons les plus détestables ? Ou, plus probablement, si ce principe de sensibilité était inhérent dans la nature, il doit être immortel avec elle ; la substance qui l'éprouve peut, à la dissolution de mon corps, perdre l'idée de son ensemble ; mais chaque particule peut conserver ses sensations individuelles jusque dans la divisibilité la plus infinie; et dès lors quel enfer d'éternité s'offre à ma vue ! Jouet à jamais d'une fatale destinée, mes parties sensitives seront soumises à une machinale fermentation : elles seront esclaves aujourd'hui, reptiles demain, ou peut-être bien moins encore, car qui peut assigner les bornes de la dégradation et celles des souffrances ? — Mais, dût le néant être mon espoir le plus doux, il ne vaut pas mes sublimes erreurs..... Trompe-moi par pitié, trompe ce genre humain, et ne romps pas la dernière barrière entre lui et le méchant. — Mais quoi ! je pourrais te croire un instant ! je pourrais soumettre ma raison et mes sens à ton ignorance ! lorsque les siècles, les peuples et la nature crient de toutes parts : *Il est un Dieu !...* Oui, tu es... Tout, autour de moi, m'étale ta gran-

deur; tout, au dedans de moi, m'assure de ta bonté... Je te vois dans la lumière; je t'entends dans la vérité; je te sens dans la vertu.... Oui, tu es, tu fus, tu seras, et je serai avec toi... Mon âme impatiente de rompre ses liens, s'élance avec transport au-devant de cet avenir.... Elle t'admire, t'adore, t'implore.... O Dieu !.... Dieu !...

ATTRIBUTS.

Une partie des attributs de la divinité, autant que notre petitesse peut les saisir, se déduisent principalement de son rang suprême, des idées de perfection qui en résultent, et ensuite des propriétés de ses ouvrages. Sa *puissance,* parce qu'il n'est rien au-dessus de lui : sa *sagesse,* parce qu'embrassant tout, elle connaît tout : sa *bonté,* parce qu'elle est une suite d'une puissance souverainement intelligente : sa *providence* est unie à l'idée d'un Dieu créateur, et n'est que la continuation de ses soins pour son ouvrage; sa *justice* est inséparable d'une bienveillance éclairée, dont l'impartialité rend chaque partie subordonnée au tout.

Entre ces divers attributs, la bonté doit nécessairement tenir le premier rang, parce qu'elle est la plus intimement jointe à la perfection, et que, séparées d'elle, toutes les autres prééminences deviendraient plutôt des objets de terreur que d'adoration. — Si Dieu n'était que puissant, nous ne pourrions que le craindre et non l'aimer. Si le bonheur des êtres créés n'eût pas été le but de la création, si la gloire

seule en eût été le motif, ce ne pourrait en être un à la reconnaissance. — Le malheureux peut se dire avec certitude : Dieu est bon ; j'existe. L'existence est donc, dans sa totalité, un bien réel pour moi ; car sa justice n'aurait pu m'arracher du néant, si ce néant eût été préférable à la vie. Mais il ne faut pas considérer uniquement les rapports de cette vie. L'image de l'infini est inséparable de tout ce qui est divin. « Pourquoi désespérer ? Dieu a encore toute » une éternité pour nous rendre heureux. Soyons » consolés, et confions-nous en lui. »

L'origine et la permission du mal sont deux grandes difficultés philosophiques, en ce qu'on a de la peine à les allier avec la bonté et la puissance divines. — Sans s'enfoncer trop avant dans cet abîme de la raison, et sans manquer à la Majesté Suprême, ne pourrait-on pas supposer qu'il est possible d'exagérer l'étendue de cette puissance ; dire que Dieu peut tout, hors ce qui est impossible ; qu'il ne peut changer l'essence primitive de l'être en général ; que la cause du mal provient des limites de la nature même, et non *des limites de l'être créé ?* car cette dernière hypothèse n'est qu'un jeu de mots, en ce qu'on pourra toujours demander pourquoi le Créateur a si fort rétréci ces limites, qu'il pouvait balancer moralement entre un grand bien et un moindre ; mais que nous voyons trop souvent alterner entre de grands maux et de plus affreux encore.

Si Dieu pouvait d'un mot bannir tous les crimes et toutes les souffrances de l'univers, sa bonté le prononcerait sans doute. S'il pouvait dans un clin-d'œil produire toutes les perfections qu'il est probable que la douleur nous prépare, sa sagesse pourrait-elle lui permettre de différer? Dieu peut tout hors ce qui est impossible; et nous ignorons où commence cette impossibilité. — Si nous bornons la bonté de Dieu, c'est le mettre au-dessous du sage même, puisque nous pouvons imaginer qu'un homme pourrait être supérieur à lui dans la première des perfections. — Mais si nous bornons sa puissance, c'est seulement le mettre au-dessous d'une possibilité imaginaire, et hors des écarts fantastiques de notre ignorance.

Nous avons déjà indiqué que s'il existe dans l'espace quelque chose d'aussi vil que la matière, cela prouve indubitablement que, de toute éternité, elle portait un germe d'imperfection en elle. Rectifier cette imperfection, devait nécessairement être le vœu d'un Être suprême, qui ne pouvait désirer qu'une augmentation continuelle du bien général.— Qui sait si le grand but de tout ce qui se passe sous nos yeux n'est pas d'élever cette matière, par gradations insensibles, jusqu'à l'aptitude d'être transformée en espèces intelligentes qui, se perfectionnant sans cesse, se rapprocheront peu à peu de la divinité? Qui sait si la douleur n'était pas le seul

moyen d'arracher cette matière à l'inertie, de porter au plus haut point cette sensibilité qui produit le sentiment, qui force à la réflexion, d'où naissent les lumières, qui produisent les vertus [1]?

Ne sentons-nous pas en nous-mêmes qu'un bien-être continu nous plonge dans l'engourdissement, pendant que l'inquiétude et la souffrance réveillent tous les ressorts de l'activité? Ne sentons-nous pas aussi en nous ce combat continuel de deux principes, dont l'un tend au repos, et l'autre à l'action? — Si l'existence est un bien, Dieu a dû l'étendre aussi loin qu'il a pu ; et s'il est tout-puissant il a pu aussi loin qu'il a voulu, quoique les vices inhérens dans la nature même exigeassent le temps nécessaire à l'effet des agens et à la destruction des obstacles. Dieu serait-il souverainement bon, s'il ne faisait pas tout le bien qu'il peut faire? — La perfection peut être son seul but. Tant qu'il existe une particule qui peut sentir et ne sent pas; tant qu'il existe dans l'espace un atome qui n'éprouve point tout le bonheur dont la suprême sagesse peut le rendre susceptible,

[1] La douleur corporelle paraît aussi destinée à éloigner l'homme de ce qui lui est nuisible; et, sans le mal moral, il ne pourrait exister de vertu. Elle n'est le plus souvent qu'un sacrifice de soi-même en faveur des autres : et envers qui l'exercer, si chaque être était aussi heureux que possible? *Bonté, justice, compassion, héroïsme*, seraient des propriétés sans but, des penchans sans effets; et, sous nos relations actuelles, le principe d'activité serait détruit, n'étant plus soutenu par les besoins.

les décrets de la Providence ne sont pas remplis. — Mais, pour produire ces admirables changemens, il fallait peut-être que l'esprit s'unît à la matière : il fallait qu'il descendît jusqu'à elle pour l'élever jusqu'à lui : il fallait en partager les souffrances pour les diminuer. Et quelle vaste perspective de divins sacrifices s'ouvre sous ce nouveau point de vue ! que d'étonnans moyens, par de sublimes causes, pour d'adorables buts !

La circonspection et les bornes de cet ouvrage ne permettent que de tracer les premiers traits d'une hypothèse dans laquelle le vulgaire ne peut voir qu'absurdité, et le demi-savant obscurité : mais que l'homme exercé dans ce genre de méditation en daigne suivre les conséquences les plus naturelles; qu'il y applique les découvertes de haute physique, les principes de justice universelle, et la plupart des difficultés des systèmes les plus connus; il sera peut-être étonné de la grandeur des images, de l'accord général, et de la facilité avec laquelle une foule de contradictions apparentes se concilient. Du moins semble-t-il qu'il n'en est point qui embrasse toutes les parties de l'univers avec plus d'étendue, et qui donne de la Divinité une idée plus sublime. Plus elle sera grande, plus il est à supposer qu'elle approche de la vérité. Mais, pour s'en former une image distincte, il faudrait être infini comme elle. Les attributs qu'on lui suppose et les conséquences

qu'on en tire, quoique se rapprochant vers un centre commun, varient cependant suivant les degrés de lumières et de moralité des nations et des individus. Quelle différence entre la religion des anciens Perses et des habitans des terres australes, entre le Dieu du Chrétien et du Juif, entre celui du Juif et du Patagon! — De même, en particulier et sous la même foi, quelle immense distance entre l'idée que se forme de cette Divinité le commun de nos dernières classes, et l'astronome métaphysicien et moraliste! — La plupart des peuples profanèrent cette sainte image, en se représentant un Être suprême presque aussi stupide et aussi méchant qu'eux; et, sans détailler les opinions connues de diverses hordes de Tartares, de Nègres, ou sauvages Américains, les Scythes, les Sarmates, les Scandinaves, les Mexicains et autres, s'imaginaient que leur bonheur et leur repos ne pouvaient s'acheter du ciel que par des victimes humaines; que leurs dieux se délectaient dans les souffrances, et que leur soif pour le sang ne pouvait jamais être complétement assouvie.

Le conte suivant, tiré de l'Edda, espèce de bible islandaise, offre un exemple frappant de ces images grossières. « Le dieu Thor va se promener en com-
» pagnie de ses deux chèvres et de quelques autres
» divinités. Ils arrivent près d'un bois d'où sort avec
» fracas un ouragan impétueux. La peur les saisit:

» ils se cachent dans ce qu'ils croient être un » palais vide, sur lequel sont quatre tours. Pendant la nuit, l'ouragan augmente; les dieux » craignent que l'édifice ne s'écroule, d'autant » plus que les tours ont déjà vacillé : ils quittent le » château, et trouvent tout auprès une maison plus » petite, sous laquelle ils se réfugient. — La tempête augmente. Le dieu Thor sort pour en recher» cher la cause, et il découvre qu'elle provient » du ronflement d'un énorme géant qui dort sous » un arbre. Il demande au monstre comment il » s'appelle? Il répond, *Skrimner :* pour moi, ajouta-t-il, je n'ai pas besoin de demander ton nom; » je sais que tu es Thor, fils du ciel. Mais n'as-tu » pas vu mon gant, que j'avais posé à côté de moi » en dormant. Alors le divin Thor s'aperçoit que le » grand palais aux quatre tours n'était que ce gant, » dont la maison plus petite formait le pouce [1]. »

Ce nom de Thor, adoré si long-temps dans le Nord, devint par la suite la dénomination des sectateurs mêmes de cette croyance, et probablement, dans l'aigreur des querelles de religion, il se changea peu à peu en épithète injurieuse, qu'il a conservée jusqu'à nos jours. *Thor* signifie aujourd'hui, en allemand, un *fou,* un *sot*. Jadis, c'était un dieu. Étrange vicissitude des choses humaines!

[1] *Erklærung des goldnen Horns aus der nordischen Theologey.*

IMMORTALITÉ.

Les fonctions qui ne se rapportent à aucun organe connu, et dont la subtilité paraît dépendre d'une cause purement intelligente, s'appellent AME. Il est peu d'objets sur lesquels on soit moins d'accord, parce qu'en effet il en est peu d'aussi obscurs. On en a tour à tour placé le siége dans le cerveau, dans le cœur, dans le sang, et on pourrait tout aussi aisément le placer dans l'estomac, à en juger par l'influence des alimens sur les passions, et par l'effet que produisent sur lui les plus grandes affections pensantes, comme l'amour, la douleur, l'étude, qui sont presque toujours accompagnés d'une espèce d'inflammation de ce viscère. Mais il est plus probable que cette âme est répandue dans tout notre corps, dont chaque partie en reçoit, seconde ou repousse l'impulsion, proportionnellement à son degré de perfectibilité, peut-être aussi en raison de sa densité ou de sa pesanteur, dont la dernière propriété, une des plus étonnantes que nous connaissions, paraît

plutôt un attrait sympathique qu'un effet mécanique.

Il n'est pas douteux que les diverses parties qui nous composent ne soient plus ou moins *matérielles*, d'après le sens vague que le vulgaire attache à ce mot. On ne peut mettre dans la même comparaison nos os et le sperme, notre sang et la chaleur, nos chairs et le principe de circulation.

C'est surtout dans les dissertations de cette espèce qu'il est nécessaire de s'entendre, et de déterminer avec précision le sens des termes principaux. Comment raisonner sur un objet si l'on ne peut le distinguer d'un autre? Nous avons nombre de longs traités métaphysiques, où l'on voit clairement que leurs auteurs n'ont jamais cherché à se former une idée distincte de ce qu'ils nomment *esprit* et *matière*. On nous dit, d'après Aristote et les scolastiques, que *les corps sont tout ce qu'il y a de l'étendue*. C'est la seule ligne de séparation un peu positive qu'on ait pu inventer; et cette définition est encore très-opposée à ses conséquences les plus simples : car, d'après elle, le *son*, qui n'est qu'un *effet*, sera aussi un corps, en ce qu'il a un point où il commence, un autre où il finit : de même, la chaleur et la lumière la plus subtile sont aussi des corps, puisqu'un autre l'arrête, les réfléchit, et que l'ombre en trace les contours. — Mais, pour aller plus loin, on pourrait, d'après cette prétendue définition, prouver que l'âme et Dieu

même sont aussi des corps, ou du moins je ne vois pas qu'il fût facile de répondre à celui qui raisonnerait à peu près ainsi : — *L'espace embrasse tout. Hors du tout il n'est point de parties. Dieu est quelque part dans l'espace, ou il n'est nulle part. S'il n'est nulle part, il n'est rien. S'il est quelque part, elle est grande ou petite, claire ou obscure, dense ou subtile. Si elle est grande ou petite, elle a de l'étendue. Donc Dieu est un corps, puisqu'il ne peut être séparé de la propriété la plus distinctive de la matière.* Ceci s'appliquerait au même degré de force à l'essence de nos âmes, dont on ne peut se former quelques notions distinctes qu'en remontant à l'origine de nos idées. Mais il faut aller plus loin que Locke et ses partisans, qui s'arrêtent à l'impression de nos sens, et ont cru démontré que nous n'avons d'idées que par eux. Il semble qu'ils ont confondu les moyens et le mode avec la cause, et qu'en pénétrant encore plus profondément, on remonte jusqu'à cette sensibilité générale, commune à toutes nos parties, à tous nos sens, et cependant indépendante de chacune séparément et de chacun en particulier. Si nos corps sont purement passifs, comment influeront-ils sur les pensées? et dans quel but en eût été formée l'union? S'ils sont coactifs, comment tracera-t-on jamais une ligne de séparation entre les nuances qui s'élèvent de la sensation la plus vile au sentiment le plus noble?

D'un autre côté, celui qui ne voit dans nos facul-

tés intellectuelles qu'une combinaison de la matière et du mouvement, et qui, partant de là, cherche à en avilir les effets et les causes, semble n'avoir pas assez réfléchi au mobile inconnu de ce mouvement, ni aux effets sublimes qui en résultent. On pourrait lui demander s'il éprouva jamais le touchant délire d'un amour délicat, la plénitude de la reconnaissance, l'attendrissement de la compassion, le souvenir d'une action généreuse, ou les mâles élans de l'héroïsme? Si ces sentimens lui sont étrangers, il ne peut parler d'*âme;* la sienne est trop subalterne; mais s'ils lui sont familiers, il doit sentir jusqu'à quelle excellence cette âme peut être portée. Un marbre, s'il était susceptible d'éprouver constamment des impressions aussi parfaites, serait digne d'adoration. Ce n'est pas le degré d'étendue ou de densité qui doit fixer celui de respect ou d'estime; c'est uniquement celui de perfection morale [1].

N'aurait-on pas attaché trop d'importance au but, jusqu'ici mal atteint, de tracer une distinction tranchante entre l'esprit et la matière? Dès qu'on pro-

[1] Relativement à des espèces supérieures, où est la probabilité que nous soyons la cime de cette élévation? qu'il n'y ait pas d'autres êtres auxquels ces impulsions, qui ne sont que momentanées chez nous, sont habituelles? Dès qu'il existe une vertu, il faut que son plus haut degré existe quelque part: c'est là où je porte mes vœux. Suprême bonté, suprême sagesse, où que vous résidiez, recevez un hommage que la toute-puissance, séparée de vous, ne pourrait m'arracher.

nonce ce dernier mot, le vulgaire se représente exclusivement l'image de *terre*, d'*eau*, de *métal* ou de *chair;* mais le physicien ne sait ni où commence, ni où finit la distinction. Il remonte par degrés jusqu'à l'air le plus subtil, et jusqu'à la lumière la plus pure. — Dès que je pense et que je sens, que m'importe, à la rigueur, que la source de sensibilité et de réflexion occupe de l'espace ou qu'elle n'en occupe point! — Quel serait l'inconvénient de supposer, par exemple, que notre âme est l'étincelle centrale du feu corporel, d'où s'émane la chaleur de toutes ses parties? Ou un Être Suprême manquerait-il de dignité parce qu'on supposerait que sa substance, quoique étendue, est des milliards de fois plus subtile que l'air le plus pur, que l'éclat de la plus belle aurore, ou l'astre le plus radieux [1]?

Ces conjectures semblent d'abord être en quelque opposition avec la théorie de l'immortalité de l'âme; considérant de plus près, on verra qu'elles viennent l'appuyer avec force, et lever philosophiquement les principales contradictions objectées par les incrédules [2] : on verra que le rang assigné par la nature

[1] L'air, cet admirable transparent, est incontestablement un corps, quoique invisible. S'il se refuse à l'œil, il est à la portée du tact le plus ordinaire. Qu'est-ce qui nous frappe lorsqu'on agite la main ou un éventail devant le visage? Qu'est-ce qui arrache nos arbres et nos maisons dans une tempête? Qu'est-ce qui fait mouvoir ces lourdes masses sur l'Océan?

[2] Une de ces difficultés, c'est d'établir une mesure propor-

est en raison du plus ou moins de mérite avec lequel chaque partie aura cherché à contribuer au grand but des décrets de la Providence, qui ne peut être que le plus grand bien universel possible, ou le perfectionnement du tout, composé du plus grand nombre de perfectionnemens particuliers.

On a souvent prétendu que cette idée d'état futur était une invention moderne, inconnue avant l'ère chrétienne. Mais cette idée ne paraît pas moins naturelle à l'homme que celle de l'existence de Dieu même. La mythologie la plus ancienne fait régner Pluton sur l'empire des ombres, et nous savons que le système de la métempsycose est fort antérieur à la naissance de la philosophie chez les Grecs : son origine se perd dans les bornes de notre histoire pro-

tionnelle entre les actions, les peines et les récompenses; de déterminer l'instant où commence la vie de l'homme, et conjointement l'existence et la responsabilité de l'âme. Est-ce à l'acte de la fécondation? est-ce huit jours après, où le fœtus n'est encore qu'une gelée transparente? Est-ce dans quinze, où de petits filets prééminens commencent à dessiner les principaux traits du visage? ou dans six semaines, lorsqu'on aperçoit les premiers battemens du cœur, et qu'on reconnaît les traits distinctifs du sexe? Relativement au moral, est-ce dans les premiers mois, où l'enfant, sans intelligence, sans réflexion, n'a encore que la faculté d'éprouver le besoin et la douleur? Où est-ce que commence le crime? Où est-ce que finit l'innocence? Entre la punition du coupable par faiblesse et du scélérat par penchant, ou entre la récompense d'un tiède vertueux et du héros le plus magnanime, n'y aurait-il aucune différence?

fane la plus reculée.—Pythagore trouva la croyance de l'immortalité établie chez les Égyptiens, et il en admet le principe dans ses maximes. Il y a des chefs tartares et des rois africains au décès desquels on abat les têtes de quelques esclaves, pour que leur esprit les aille servir dans l'autre monde. A la découverte de l'Amérique, on trouva chez diverses nations des plus sauvages l'usage d'enterrer avec les morts des provisions, des ustensiles, des arcs et des flèches, pour leur servir dans le voyage au pays des âmes.— Cette opinion, indépendante des lieux et des préjugés, quoique modulée sur le degré des connaissances, semble faire partie de notre instinct, et former le résultat de nos combinaisons les plus simples, dont la variété même n'est qu'une preuve de plus en faveur du consentement commun.

Cette tendance vers l'avenir est si inséparable de l'homme, qu'elle l'accompagne toute sa vie et jusqu'au sein du bonheur même, en ce qu'il ne peut jamais être assez heureux pour qu'une impulsion secrète ne porte encore ses espérances dans une époque future, qu'on atteint, qu'on dédaigne et qu'on éloigne encore. Ce dégoût, cet espoir ne seraient-ils pas un pressentiment, ou peut-être même un souvenir de la partie la plus noble de notre être, qui tend vers des gradations d'existence plus parfaite, ou qui aspire de nouveau à participer à l'état dont elle jouissait avant de s'unir à la matière?

La simple raison confirme l'opinion de l'immortalité, avec la plus grande force. Comme rien ne se perd dans la nature, puisque rien ne peut sortir de l'espace, et qu'à la dissolution de nos corps chaque particule va nécessairement tenir son rang dans un ordre nouveau; de même, il est très-probable que ce qui pense peut encore moins se perdre, et que ce qui est une fois doué de perceptions ne peut jamais cesser d'en avoir. Car il n'est pas plus aisé de se former l'idée d'un anéantissement complet, que de comprendre comment de rien il pourrait se faire quelque chose : mais le sort de ces diverses parties (et plus particulièrement celui de la principale, ou *l'âme*) sera probablement plus ou moins heureux, suivant l'espèce d'alliage qu'elles quittent, suivant celui avec lequel elles s'incorporent, et dont la qualité sera proportionnée aux degrés de leurs propres perfections, ou autrement, aux degrés d'influence qu'elles auront eue sur les bonnes ou mauvaises dispositions de l'ensemble.

Cette certitude de continuité d'existence se démontre encore par les attributs divins. Le gouvernement de Dieu ne peut être que parfaitement juste : et quoique nous sachions que, toutes choses égales d'ailleurs, le vertueux a plus de vraies jouissances que celui qui ne l'est pas, cependant, comme dans cette vie la proportion du bonheur n'est pas exactement mesurée sur le mérite, il faut nécessairement qu'elle

se complète sous une autre existence.— La bonté suprême nous est un garant encore plus certain de l'immortalité, quoique peut-être d'une espèce entièrement différente, que toutes celles qui peuvent être à la portée de la faiblesse de nos conceptions. Dieu ne serait pas parfait s'il ne faisait pas tout le bien que sa justice permet de faire; et dès que la vie est un bonheur pour l'être créé, il ne peut l'anéantir.

Enfin, si l'opinion des peines et des récompenses futures était aussi douteuse qu'elle paraît incontestablement démontrée, elle serait encore le plus sublime effort du génie philosophique; et tout cœur honnête devrait contribuer à l'appui d'une croyance qui encourage le vertueux et réprime le méchant.— Quoi de plus consolant que l'intime persuasion que chaque instant nous rapproche du passage qui conduit à une félicité éternelle, où chaque malheur non mérité trouvera une compensation! *et encore ce jour passera,* se répète avec douceur l'infortuné qui souffre, qui espère, et qui sent qu'il était digne d'un meilleur sort.

Mais, de l'autre côté, il faut s'opposer à l'abus des termes, comme à l'abattement, au désespoir, et aux crimes même qui peuvent en résulter. Une justice suprême, considérée philosophiquement, ne peut punir que proportionnellement au délit. Que dirions-nous d'un bon père qui, pour l'erreur d'une minute, infligerait à son fils, pendant tout le reste de sa vie, le renouvellement sans fin des supplices les plus dé-

testables? Mais que serait en comparaison un Dieu créateur qui, pour quelques années d'emportemens, d'erreurs ou de faiblesses, nous tourmenterait à travers toute la suite des milliers de millions de milliasses de siècles futurs? Ne semble-t-il pas qu'il serait autant de fois supérieur en sévérité à ce père inexorable, qu'il y a de disproportion entre notre vie et l'infini de la durée [1]?

Rien ne met l'inconséquence humaine sous un jour plus frappant que la conduite de ceux qui ajoutent le plus de foi à ce dogme. Comment comprendre qu'il existe des millions d'hommes intimement persuadés que, de leur vie actuelle dépend une éternité de bonheur ou de tourmens ineffables, et qui cependant les risquent sans cesse pour courir après

[1] Cette partie de notre croyance n'est peut-être fondée, comme divers théologiens l'ont cru, que sur l'équivoque du mot grec. A n'en juger que sur la simple raison, elle paraît absolument incompatible avec une idée distincte de morale et d'éternité. — Un négociant me racontait qu'un missionnaire, cherchant à convertir un chef indien, appuyait beaucoup sur ce dogme de punition sans fin et sans égale. *Cela est-il bien prouvé?* demanda le Nabab. Oui, positivement, répondit le missionnaire. *Eh bien! ce Dieu ne peut être le mien : les nôtres ne sont que faibles, le vôtre est cruel.* En effet, il est possible que ce mésentendu soit une des plus grandes profanations qu'on puisse proférer contre lui. Du moins ne voit-on pas que la supposition d'un peu plus de clémence diminuât la majesté de son image, et elle ne donnerait pas autant de prise à l'incrédulité sur le théologien, qui ne peut répondre ici que par l'obligation d'une foi aveugle.

quelques éclairs de jouissance momentanée! Tout homme qui vit dans une pareille attente, et qui ne prend pas la plus austère probité pour guide, n'est qu'un imbécile qui, pour quelques instans de plaisirs imparfaits, sacrifie des temps infinis de félicité complète. Mais d'où vient qu'un mobile aussi puissant n'a pas produit des effets plus heureux? C'est parce que ceux mêmes qui l'enseignaient et le dirigeaient, l'ont moins fait servir à la perfection du genre humain qu'à l'agrandissement de leur autorité.

Si la raison s'étonne sur l'idée des souffrances éternelles, elle augmente l'espoir des bienfaits éternels; parce que la justice a des bornes, et que la bonté n'en a point : mais la dernière, inséparablement liée avec l'autre, doit nécessairement établir divers degrés entre ses dons. Quoi qu'il en soit, la conclusion morale est à peu près la même, en ce qu'elle ne cesse de répéter : *Sois juste afin d'être heureux*.

Vous qui avez le malheur de douter, mais dont la force et le courage aiment jouer gros jeu dans les événemens de la vie, que ne hasardez-vous donc celui-ci? Il n'y a point de proportion entre la modicité de la mise et la grandeur du prix, puisqu'on ne peut comparer le déterminé à l'infini. C'est une loterie où, malgré l'énorme valeur des lots, les *blancs* mêmes sont bons. Car, supposez que vous ayez encensé une chimère, qu'avez-vous perdu? — S'il était possible

qu'il ne succédât rien à cette vie, tout n'est plus que misère et petitesse : et chimères pour chimères, celles de la vertu sont du moins les plus sublimes. Vous aurez toujours gagné les plaisirs de l'espoir, la confiance des autres, et l'estime de vous-même. — Si vous avez l'âme grande, l'état d'homme n'est pas assez élevé pour vous; les bornes de la vie et l'étendue du globe sont trop étroites pour votre ambition. C'est vers d'autres existences, vers d'autres mondes qu'il faut *tenter fortune*. Le marin en poursuit l'ombre à travers les écueils, les tempêtes, les privations et la mort : le sage, sans quitter ses relations les plus proches, peut en atteindre la réalité dans un cercle d'occupations honnêtes et paisibles.

DU CULTE.

Voulez-vous rendre hommage à la divinité? Allez; faites quelque action vertueuse : c'est l'offrande la plus digne d'elle. Le bigot s'imagine que croire est l'objet principal : il observe quelques pratiques insignifiantes, et néglige les devoirs les plus essentiels : au lieu que le vrai dévot pense que, si les hommes ont à se louer de lui, la bonté suprême ne s'en plaindra pas; qu'elle lui demandera compte des actes qui étaient en son pouvoir, et non d'une persuasion qui est hors de lui, et qui ne dépend que du degré de conviction des choses. — Croire aveuglément ne peut être un mérite, puisqu'il pourrait être également obligatoire envers le Brame et le Talapoin, l'Iman et le Cardinal. Croire ce qui est démontré ne peut pas non plus être un mérite, puisqu'il est impossible à l'âme de se refuser à l'évidence. Si la foi sauvait sans les actions, et si les vertus damnaient sans la foi, il s'ensuivrait nécessairement que le plus grand scélérat pourrait être sauvé,

comme le plus digne des hommes pourrait être damné. *Je ne crains rien,* disait hier à son curé un des hommes les plus méprisables : *car je* CROIS ; *et c'est la* FOI *qui sauve.* Quelles funestes conséquences ne pourraient pas dériver de ce principe, qui ne fut considéré comme si essentiel que parce qu'il était le refuge constant de l'ignorance ? Car, que répondre à un homme qui commence par établir qu'il faut étouffer la raison, et croire sans réfléchir ?

Autant la religion contribue au bonheur du genre humain, autant la superstition lui est fatale : elle dénature toutes les notions de vices et de vertus ; elle sanctifie les plus grandes atrocités. Le persécuteur et l'assassin de son compatriote croit être le ministre de la vengeance céleste, et le parricide Ravaillac se considère comme un martyr.

Mais des actes extérieurs de religion sont aussi nécessaires au bien public. L'auguste des cérémonies persuade par les yeux ceux qui n'ont pas de quoi être persuadés par la raison : la communauté d'hommages édifie, affermit, et convainc par la plus puissante des leçons, celle de l'exemple. En outre, les prédications donnent de l'accord aux principes, et répandent sur le peuple des lumières que son ignorance ne lui permettrait pas d'acquérir dans la vie privée.

La religion naturelle n'ayant pour guide que la seule raison, exige des lumières qui ne sont à la

portée que d'un petit nombre d'hommes. Un peuple entier ne peut être philosophe : ce qui entraîne la nécessité d'une autre religion plus imposante dans son origine, plus majestueuse dans ses formes, plus déterminée par les dogmes, et qui, parlant d'une manière directe au nom de la Divinité, facilite la foi du vulgaire, et vienne au secours de notre faiblesse.

Nul ne devant être juge dans sa propre cause, ce devrait être aux philosophes et au pouvoir civil de chaque nation, à discuter les préceptes de la croyance publique. Le clergé de tout pays est trop intéressé pour n'être pas partial. Pourrait-on exiger raisonnablement du plus grand nombre d'entre eux, qu'ils combattissent les préjugés nuisibles, si leur considération, leur aisance, leur état en dépendent, et si tout le cours de leurs études a été dirigé de manière à leur faire considérer ces mêmes principes sous le même point de vue le plus propre à en masquer l'erreur possible?

C'est principalement à la pureté de la morale qu'on peut reconnaître la véritable révélation : car si elle établissait, comme diverses croyances, des principes destructifs du bien public : si elle confondait les plus saines notions du vrai et du juste; si elle dépeignait un Dieu faible, capricieux et cruel; si elle changeait des vertus en vices, et des vices en vertus; si elle attachait plus de prix à de simples

cérémonies qu'aux actes de pure bienfaisance.... si même il était possible qu'une pareille révélation pût être confirmée, sous nos yeux, par des miracles qui ébranlassent le ciel et la terre, il faudrait ne pas y croire, et attribuer ces prodiges à ce principe malfaisant que tant de nations ont admis dans leur croyance, et qui, pour se jouer de nos malheurs, abuserait par-là de notre faiblesse.

En supposant la possibilité d'un être pareil, le sage, contemplant avec tranquillité tout ce fracas, pourrait dire à ce Dieu terrible : Que m'importe que tu sois le plus puissant des êtres, si tu n'es ni *bon* ni *juste?* Je ne puis respecter que ce qui réunit ces deux titres. Tu m'offrirais en vain le partage de l'empire de l'univers, je le dédaignerais s'il était séparé du droit de faire le bien. Dans mon infinie petitesse, je saurai être plus grand que toi : mes sentimens d'équité et de bienveillance accuseront ta dureté. Essaie de m'avilir. Tu peux, à force de douleur, me rendre faible; mais je défie toute ta puissance de me rendre méchant.

Disons philosophiquement, à la gloire du christianisme, qu'entre toutes les religions dogmatiques c'est celle dont la morale, bien expliquée, est la plus pure; et que même, si le laps de temps, ou l'égoïsme et l'ignorance des chefs et des interprètes, en commentant le texte, en eussent altéré quelques conséquences, il faudrait cependant en respecter la

base. — Mais nous ne devons point le même respect aux abus inséparables des choses les plus saintes ; et si par la suite ses ministres s'occupaient plus de leur pouvoir et de leurs richesses que du bonheur et des vertus des peuples ; s'ils faisaient du sacerdoce un moyen d'ambition, dont la rivalité nuisît à l'ordre et à la puissance civile ; si, pour dominer, ils s'opposaient aux réformes utiles, obscurcissaient la raison, et favorisaient l'ignorance et le despotisme ; si leur conduite était en contraste avec la douceur, la bonté, la modération et la tolérance du premier instituteur ; si, aux paisibles voies de la persuasion, ils substituaient les cachots, les glaives et les bûchers.... oh ! alors, par christianisme, il faudrait s'élever avec force contre ces ennemis de Dieu et du genre humain.... non les détruire, non les persécuter ; mais les soumettre, les instruire, et leur pardonner.

LA MORT.

Que sont devenues tant de nations nombreuses, dont l'histoire nous retrace quelques souvenirs? tant de monarques, de ministres, de guerriers, de savans et autres hommes illustres? tant de milliards de pauvres malheureux gémissant sous les chaînes de la tyrannie, sous les erreurs de la superstition ou dans les tourmens de la guerre, de la pauvreté et autres fléaux de notre nature?.... Ou, plus rapprochée de nous, qu'est devenue la race qui nous précédait?.... Que sont ces parens, ces amis de notre enfance, et tant d'autres avec lesquels nous vivions si familièrement ?.... Ils sont ce que nous serons bientôt ; ils ont atteint le but vers lequel nous marchons tous sans nous arrêter un instant, grands comme petits, riches comme pauvres; incertains si nous n'y touchons pas déjà, si le germe d'une maladie mortelle, caché dans notre sein, ou un accident imprévu ne nous enlèvera pas demain, peut-être aujourd'hui, ou, plus malheureusement encore, après de longues souffrances !

La mort frappe de toutes parts; des milliers et milliers tombent; nous sommes entourés de cadavres et d'agonisans : nous marchons sur la poussière de nos ancêtres.... et, inconséquens que nous sommes, *nous vivons comme si nous ne devions jamais mourir !*

Cependant, quels que soient les principes, quel objet plus digne d'être médité que cette séparation du monde, de soi et des autres ; cesser d'être éternellement, ou passer dans un autre ordre de choses dont le mérite personnel doit déterminer le genre? — Quand il n'y aurait que la destruction certaine de ce corps, si chéri, si soigné pendant cette courte vie. — Dans peu, cette main qui trace ces mots sera froide, immobile, décharnée; ces yeux qui lisent, cette langue qui parle, se décomposeront. — Si encore on mourait d'apoplexie ! si ce corps se dissolvait en cendres! Mais quels affreux et longs détails précèdent et suivent cette destruction !

Cependant il est un autre *moi* très-distinct par momens de ce premier, qui semble me dire : « Cette main, ces yeux, malgré leur organisation admirable, ne sont que mes instrumens : la sensation est leur propre, le sentiment et la pensée m'appartiennent plus exclusivement. » — Si cet être, plus subtil, plus mystérieux, séparé d'existence et doué de facultés qui ne se rapportent à aucune des propriétés connues de la matière grossière; si cet être était

d'une nature plus parfaite, moins corruptible, par exemple un composé de l'élément solaire du grand principe de vie et de mouvemens terrestres, de ce feu, de cette lumière toujours pure et active, pourquoi ne pourrait-il se séparer du corps, lui survivre à la mort, conserver sa propre existence ?..... Toutes les religions l'admettent indirectement; tant de nations le croient, les vrais philosophes le prouvent, la raison et la morale le confirment. — Non, ce Dieu ne serait pas Dieu, pas digne de sa suprême grandeur, s'il n'était bon et juste, s'il ne savait punir et récompenser, si la scélératesse pouvait triompher, et la bienfaisance succomber sans retour.

Sois consolé, vertueux opprimé, malheureuse victime des sots et des méchans, de cette classe si nombreuse à laquelle nul ne croit appartenir. Sois consolé, qui que tu sois qui souffres, si ta conscience t'assure que tu méritais un meilleur sort : ta délivrance approche; chaque soir arrache un jour aux maux de ta nature, de ta position, et à l'influence de tes ennemis. Pardonne-leur, prends patience; encore quelques instans, et tu toucheras au terme où il vaudra mieux être toi qu'eux. — Souris à l'idée de cette mort; considère-la comme le plus saint des asiles, comme un retour dans ta vraie patrie, dans un séjour de paix, de bonheur et d'innocence. Jouis déjà de ta propre dignité, anticipe

sur ta grandeur future : tu as pour garant de sa certitude une des opinions les plus universelles, et les premiers attributs de la divinité. Mais, jusqu'au dernier moment, combats tes vices, diminue le mal, répare quelques torts; n'oublie point ce que les anciens répétèrent si souvent : « Que la meilleure » préparation à la mort est une bonne vie. »

Mon fils, me disait mon grand-père à l'agonie (et ce furent les derniers mots qu'il m'adressa) : *Mon fils, il vient un instant où tout change, le voile se lève, l'illusion disparaît, et il n'est plus qu'un souvenir intéressant, celui du peu de bien qu'on a fait..... Gravez ces mots dans votre mémoire, et transmettez-les à vos descendans.*

LE TOMBEAU.

J'AVAIS étudié l'homme dans les variétés de sa vie; je désirais le suivre dans celles de sa mort. Un fossoyeur est gagné, il promet de m'introduire dans la sépulture d'une famille illustre. La nuit est fixée; elle est sombre, orageuse, et une lecture de Young a monté mon âme au ton du sujet.—Minuit sonne, on heurte. Il est temps : je pars. Nous arrivons, à la faible lueur d'une petite lanterne sourde, dans un vaste cimetière dont le terrain s'est élevé des débris des vivans. Un millier de tombes éparses rappellent, par l'unité du lieu, l'égalité naturelle, et, par la différence de splendeur, les distances civiles. Nous touchons à une des plus riches en sépulture. C'est ici le lieu d'observation.

Au pied du monument est une large pierre qui en couvre l'entrée. Nous creusons en silence la terre qui l'enchâsse, balancés entre la crainte d'être découverts et l'attente de la scène qui va s'ouvrir. Nos forces peuvent à peine suffire pour la soulever à

demi, et nous nous glissons, en rampant, dans un escalier étroit qui conduit à un caveau de marbre brun, dont le fond est occupé par une petite pyramide de têtes et d'os artistement arrangés. De droite et de gauche, un double rang de cercueils entassés recèle tous les degrés de putréfaction. — Ici c'est un courtisan enlevé au milieu des honneurs et des projets les plus ambitieux. Là c'est un jeune homme, victime de l'intempérance. Plus loin un vieillard succombant sous le poids de quatre-vingts ans avant d'avoir vécu. A côté est un fils robuste qui précéda son père étique. Vis-à-vis, un scélérat qui disparut au moment où il allait jouir du fruit de ses bassesses, et dominer sur une patrie qu'il trahissait.

Au centre du caveau, sur un tréteau, où l'usage plaçait le dernier venu, était un cercueil en velours noir, armes brodées, et riches franges, qui semblait présider au tout. Le nom seul de la défunte m'émut de pitié. C'était une jeune femme, aussi aimable que belle, aussi noble que riche, qui faisait les délices d'un monde brillant, et venait d'être arrachée à l'époux le plus tendre. — Je désirai de la voir. Le coffre, bien fermé, résiste à nos efforts; nous redoublons..... il cède..... il s'ouvre..... Dieu ! quel spectacle!

Son corps, à moitié décharné, était couleur de vieux ulcères. La moitié de sa chevelure était détachée; l'autre tenait encore faiblement. Ses yeux,

dont l'impression était si tendre, n'offraient plus que le doute s'ils étaient chair ou os. Sa bouche, dont le sourire fut composé par les grâces et le sentiment, n'avait plus de lèvres, et la blancheur des dents contrastait avec la noirceur de quelques lambeaux desséchés. Un des seins avait entièrement disparu : l'autre était dévoré par des milliards de petits monstres, dont la rapidité du mouvement blessait l'œil, qui ne pouvait la suivre : l'angoisse avec laquelle ils se confondaient les uns dans les autres, semblait indiquer que leurs sensations n'étaient pas plus douces que celles qu'ils faisaient éprouver. — Les mains étaient jointes : l'anneau nuptial tenait à l'un des doigts, à l'extrémité desquels des ongles crochus croissaient encore après la mort. — Des vers d'une plus grosse espèce, mais moins vifs, achevaient de consumer le reste des intestins. Le cou, les bras et les jambes étaient croisés par de longs filamens blancs, qui paraissaient être les nerfs. — Toute la masse était à demi-baignée dans un épais fluide. Le cercueil étant de plomb, le sang, les eaux, les sucs n'avaient pu s'écouler; et on y voyait nager des lambeaux de chair, de cheveux, de dentelles, et une foule de vers. Une vapeur infecte s'exhalait de ce cloaque, et son épaisseur rendant la lumière vacillante, semblait faire mouvoir tout ce tableau.

Mon guide, plus superstitieux et moins en garde

contre l'exhalaison, commençait à prendre mal.... il chancelle, veut se retenir au cercueil, déjà hors de l'équilibre : il l'entraîne avec lui. Tout se renverse; tout sort, tout coule. L'affreux cadavre étale mille nouvelles horreurs. La vapeur augmente, la lumière s'éteint, et un premier mouvement me fait fuir vers l'issue. Mais l'honneur et la compassion me ramènent; je ne puis consentir qu'un homme paie de sa vie ma fatale curiosité. Je le cherche, incertain si, dans l'obscurité, je ne saisirai pas l'affreux corps au lieu du sien. Je le trouve; je l'entraîne. La précipitation me fait culbuter sur de vieilles caisses qui s'écroulent. J'entends sous moi un squelette qui se brise; un autre est sous ma main. Je veux encore regagner l'ouverture, et ne puis la trouver. Je me rappelle que je puis battre feu, et l'étincelle se refuse.... L'effroi me glace, mes cheveux se dressent, mon cœur va défaillir, et ma fin est certaine.... Mais un sentiment intérieur, d'un genre que je ne puis dépeindre, et qui m'étonne encore quelquefois, me dit avec douceur : *Un Dieu n'est-il pas avec toi?*..... Cette certitude me renforce, mon âme se dilate, s'élève; mon genou fléchit, et, du séjour des morts, s'élance un hommage vers lui, un vœu pour moi, une prière pour eux : l'écho la répète, et la voûte et les cercueils frémissent à l'unisson.

Je rebats feu; il prend. Je transporte mon guide à l'air, et reviens de nouveau considérer cette su-

blime scène d'horreur. Elle ne m'effraie plus. Je ne vois, dans cette répugnance inspirée par la nature, qu'une défense de nos vies, qui nous éloigne de ce qui pourrait l'abréger : je ne vois dans ce mélange qu'une fermentation de la matière travaillée pour d'autres usages. Mais, du fond de ce chaos de pourriture, d'infection, de froid et de silence, semble s'élancer une voix.... qui crie, qui tonne à tous les vivans :

« TEL QUE TU ES JE FUS.
» TEL QUE JE SUIS TU SERAS.
» PRÉPARE-TOI. »

PROJET PHILOSOPHIQUE.

N'ayant pu produire un bon ouvrage, et un concours de contre-temps m'ayant même fait rester un peu en-deçà de mes forces, je voudrais du moins indiquer un moyen d'en former un meilleur.

La philosophie, quoique ramenée à son principal but, et séparée de tous ce fatras scientifique, ou de cet excès d'ornemens superflus dont l'ignorance, le pédantisme et le bel esprit ont offusqué ses rayons, renferme cependant une telle variété d'objets, qu'il est presque impossible qu'un seul homme les traite tous avec égale force, justesse et agrément. — Je l'ai déjà dit dans la Préface : « Il est difficile d'allier » le sacré et le profane, le léger et le profond, l'ab» strait et le simple, le sentimental et le politique, » le délicat et le vigoureux, le vrai et le circon» spect, et d'être à la fois démonstratif, touchant et » agréable. » Cependant cette union est indispensable, parce que la philosophie a moins la théorie que la pratique pour objet, et que la première n'est

vraiment respectable qu'autant qu'elle mène à la seconde.

Un défaut commun aux ouvrages les plus complets de ce genre est la sécheresse de leur méthode. Divers auteurs affectent de faire entrevoir jusqu'aux plus petits rameaux de leur analyse; ce qui ressemble à l'architecte qui conserverait l'échafaudage après que l'édifice serait terminé. D'autres, au lieu de s'occuper de la matière, n'ont presque considéré que ses divisions et subdivisions, dont la connaissance ne contribue guère plus au vrai savoir qu'un cours de myologie ou de splanchnologie n'ajouterait au jeu des muscles, ou à l'accord des viscères. — La science de la vertu ne peut être traitée avec la seule exactitude mathématique. Il importe sans doute d'en établir les principes fondamentaux avec solidité; mais il n'importe pas moins d'inspirer le goût de les suivre : et pour cet effet il ne faut pas seulement démontrer, mais plaire, émouvoir et persuader.

S'il n'est pas possible pour un seul homme de posséder à fond tant de connaissances et de talens divers, est-ce qu'on ne pourrait pas diriger vers un centre commun les efforts soutenus d'un grand nombre de savans et d'une longue suite de siècles?

Je propose l'idée d'une nouvelle académie, qui n'aurait pour but que la perfection d'un seul ouvrage dont l'essence répondrait au titre de *Principes philosophiques*, que j'ai fastueusement adopté; parce

qu'en livres, comme en hommes, les titres influent beaucoup sur l'opinion, et en imposent toujours plus ou moins à cette foule de gens qui jugent l'auteur sans l'avoir jamais lu.

Cette académie, dont je n'ébauche ici que quelques traits principaux, et qui ne pourrait s'établir que dans une grande capitale, commencerait par choisir le meilleur ouvrage du genre projeté : elle le critiquerait sévèrement, et aviserait aux moyens de le rectifier ; ce qui serait l'unique objet de ses travaux et celui de ses successeurs, qui tendraient sans relâche à remplacer de bonnes idées par de meilleures, ou à les exprimer avec plus de précision, de clarté et de sentiment. Ce qui formerait, à la longue, le dépôt précieux de l'extrait le plus pur des connaissances les plus essentielles à l'homme, et serait peut-être porté par la suite des temps jusqu'à un degré d'élévation dont nous n'avons pas d'exemple.

Chaque membre de cette académie aurait un chapitre dont l'amélioration lui serait particulièrement confiée, et ses études se porteraient principalement vers ce qui y est relatif. Chaque grande division aura un rapporteur général, et le censeur présidera au tout.

La répartition des chapitres subsistera pendant trois ans; les divisions des rapporteurs cinq, et la charge de censeur sept.

Il ne sera fait aucun changement ni augmentation au texte qu'avec le consentement de la pluralité. La longueur que cet ouvrage pourra atteindre sera déterminée par une des lois fondamentales, et devra tout au plus être portée à trois volumes ordinaires in-8°, ce qui est peut-être déjà trop long. L'étendue des commentaires ne sera point bornée; mais ils seront conservés séparément; et on s'efforcera aussi d'y réunir le plus grand nombre de vérités essentielles, avec le moins de mots possible, sans nuire cependant à cette simplicité qui se met à la portée du vulgaire, ni exclure entièrement ce gracieux qui plaît, ce piquant qui ranime, et ce pathétique qui touche.

Il y aura un bureau d'adresses, où l'on recevra avec reconnaissance les avis du public lettré. On établira des prix honorifiques, et d'autres pécuniaires pour quiconque aura fait les meilleures critiques, et remplacé les fragmens combattus, par quelque chose de mieux.

Lorsqu'on trouvera que la même pensée a été mieux exprimée par un autre auteur, ancien ou moderne, il faudra la substituer, en ne le citant que par un chiffre de renvoi, pour éviter la confusion. Tout extrait qu'on croira pouvoir contribuer à rendre la matière plus lumineuse devra être admis, sans égard pour l'antiquité ou la réputation de celui d'où il sera tiré. Il est commun de s'extasier sur

une sentence grecque ou romaine, lorsqu'on ne fait pas attention à d'autres très-supérieures, mais qui n'ont été produites que par nos contemporains, ou par des hommes dont les autres productions ne furent pas aussi heureuses.

La grande difficulté sera de présenter, sous un même point de vue, cette foule de maximes éparses, qui considèrent des faces si opposées, et les dépeignent avec un coloris si différent. — Pour obtenir cet accord, il faut établir un principe invariable, auquel devront se rapporter tous les autres; et ce principe est celui que nous ne cessons de répéter: *Utilité publique.*

Chaque membre sera obligé de fournir annuellement quelque contribution à la masse commune, qui sera d'ailleurs aussi petite qu'il le jugera convenable. Quand ce ne serait que la nuance d'un seul mot, qu'il aurait rendue plus exacte, ou le retranchement d'un monosyllabe superflu, ce sera toujours autant d'ajouté à la perfection du tout.

Les corrections admises par la majorité des suffrages seront inscrites et motivées dans un recueil, et tous les dix ou vingt ans on les insérera dans une nouvelle édition de l'ouvrage principal, dont la dernière sera toujours censée la meilleure. Mais, malgré cela, il faudra soigneusement conserver la première et les intermédiaires, parce qu'il pourrait facilement

arriver qu'au lieu de perfectionner on corromprait le texte [1].

Qu'on ne perde alors jamais de vue que la vérité ne doit point être asservie au goût ou aux préjugés des siècles. Que l'approbation publique, surtout lorsqu'elle est trop prompte, n'est qu'un indice très-équivoque du mérite d'un ouvrage philosophique, qui doit nécessairement avoir contre lui tous les sots et tous les fripons. Les premiers, parce qu'ils ne l'entendent pas, ou qu'il s'éloigne trop de leur manière de penser triviale : les seconds, parce qu'il les démasque et les avilit. Tous les genres de faiblesses doivent y trouver de même des motifs de dégoût et de mécontentement. Le timide est blessé par l'éloge du courage; le spirituel, par celui de l'exacte raison; l'ambitieux, par les préceptes d'équité; l'ignorant, par l'étendue du savoir; l'envieux, par celle des succès, et ainsi de tous les autres vices. Il ne reste à la philosophie, pour défenseurs, que le petit nombre de cœurs honnêtes et éclairés.

[1] En substituant des comités à l'académie, ce projet serait applicable au perfectionnement des lois civiles, codes criminels, réglemens de police et autres compliqués de l'administration publique, dont la raison et l'humanité réclament depuis si long-temps la réforme en divers pays.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND ET DERNIER.

